Ciné Fantastique

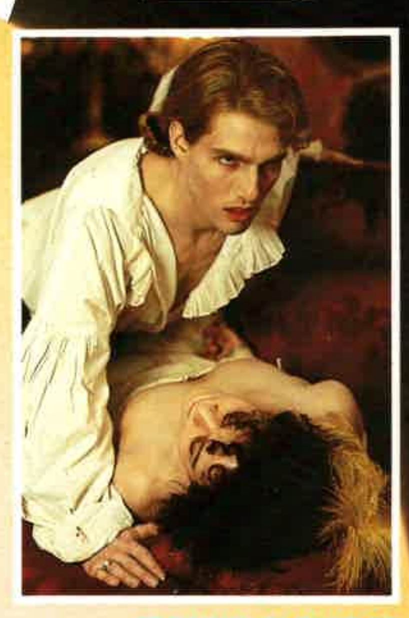
MAD MOVIES

92



TIMECOP

Van Damme à rebrousse-temps



ENTRETIEN AVEC UN VAMPIRE

Tom Cruise prince des ténèbres

L'Etrange Noël de Monsieur Jack

Les étrennes macabres de Tim Burton

FREDDY 7

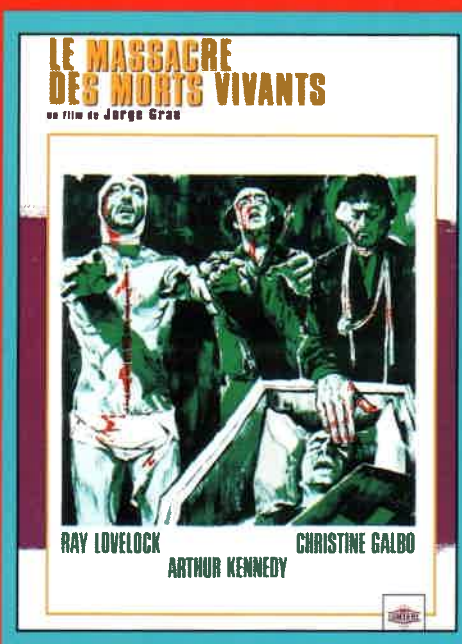
Quand la réalité dépasse la fiction



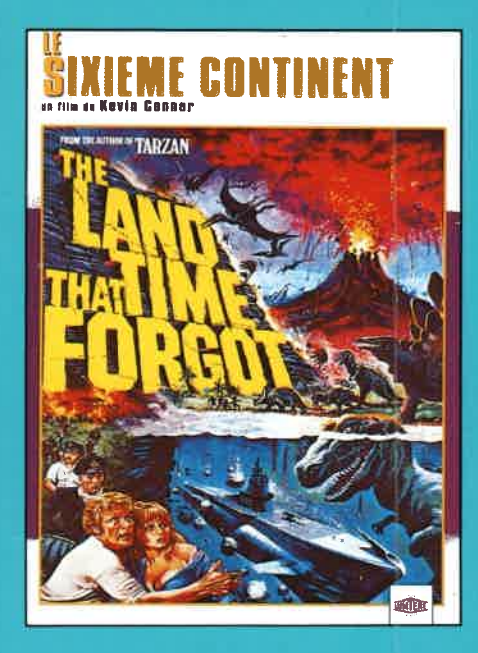
Belgique : 180 FB - Espagne : 700 Pts
Canada : $ 7,25 - RCI : 2800 CFA
Suisse : 8 F

M 2016 - 92 - 25,00 F-RD

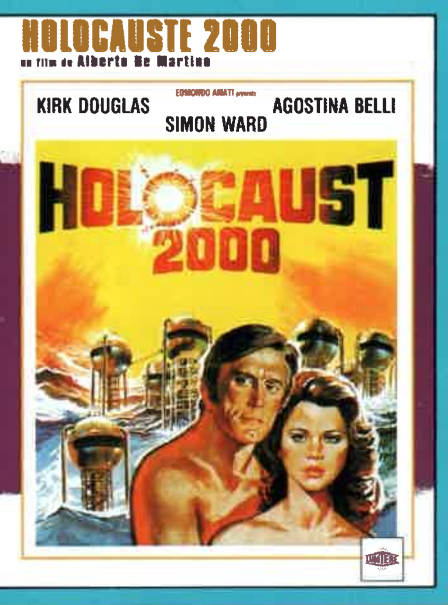












Zombies cannibales, tyrannosaure vindicatif, psycho-killer imaginatif, rêves mortels, apocalypse nucléaire...

En 5 cassettes, le
FANTASTIQUE
dans tous ses états !









Rédaction, Administration
4, rue Mansart,
75009 Paris.
Editeur/ Directeur de la publication
Jean-Pierre Putters

MAD MOVIES Ciné-Fantastique
Numéro 92
Rédacteur en chef
Jean-Pierre Putters
Secrétaire de rédaction
Vincent Guignebert
Coordination
Marc Toullec
Comité de rédaction
Didier Allouch
Marcel Burel
Julien Carbon
Vincent Guignebert
Jean-Pierre Putters
Marc Toullec
Collaboration
Betty Chappe
Guy Giraud
Jack Tewksbury
Correspondants
Emmanuel Itier (Los Angeles)
Maquette Men
Vincent Guignebert
Jean-Pierre Putters

Photocomposition/ Montage
Natural Born Deconners
Photogravure
AMG
Impression
ISTRA BL
Distribution
N.M.P.P.
Tirage
80.000 exemplaires
Dépot légal
Novembre 1994
Commission paritaire
59956
ISSN
0338 - 6791
Paraît tous les deux mois

Remerciements
Sophie Brassier, Isabelle Buron, Pierre Charles, Carole Chomand, Clarisse Coufourier, Marquita Doassans, Laurent Erre, Sylvie Forestier, Christophe Jouvet, Shelly Josias, Henry Lennique, Floriane Mathieu, Sandrine Meunissier, Christine Nicolay, Pascale Renou, Robert Shlockoff

Sommaire

Quand marionnettes et animation ne riment pas avec spectacle pour enfants. Chapeauté par Tim Burton, grand manitou de cette production *Disney*, **L'Etrange Noël de Monsieur Jack** milite ouvertement en faveur d'Halloween, malgré la victoire finale du gros barbu. Le réalisateur Henry Selick, le superviseur de l'animation Eric Leighton et la scénariste Caroline Thompson nous invitent à visiter les coulisses du film. Parenthèses autour de **Vincent**, court métrage en avant-programme de **Monsieur Jack**.



L'Etrange Noël de Monsieur Jack

Il ne faut pas forcément être américain, avoir beaucoup d'oseille pour aboutir à de l'animation de haute qualité. Avec peu de moyens, beaucoup d'imagination et de l'humour caustique à en revendre, quelques Anglais de Bristol façonnent un univers tour à tour loufoque et inquiétant.

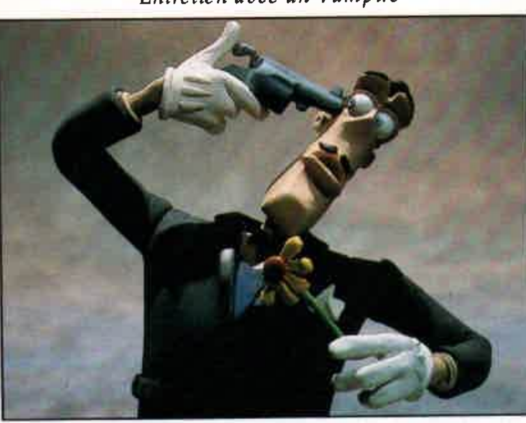
Un homme voyage dans le temps et y fait sévèrement respecter un code déontologique strict. Van Damme, fidèle à lui-même, est ce "timecop", flic de la Brigade du Temps. Peter Hyams, spécialiste émérite de la science-fiction, met un bémol à son art dans la réalisation de cette grosse série B dont la présence du kickboxer reconverti ne constitue pas vraiment le principal attrait.

Un nouveau super-héros pour le cinéma américain, plus sombre, plus ambigu que la moyenne des redresseurs de torts. Invisible à ses heures, télépathe, le Shadow traque le dernier descendant de Gengis Khan dans un New York intemporel. Après quelques échecs artistiques flagrants, l'Australien Russell Mulcahy remonte modestement la pente.

Cent fois annoncée, l'adaptation du roman d'Anne Rice arrive enfin, bénie par l'auteur. Tom Cruise dans le rôle de Lestat, du romantisme et du sang, de la tragédie et du baroque, le cinéaste de **La Compagnie des Loups**, Neil Jordan, se pare aujourd'hui de la compagnie des vampires. Principal concurrent du **Frankenstein** de Kenneth Branagh et Coppola, c'est le film fantastique le plus attendu de cette fin d'année.



Entretien avec un Vampire

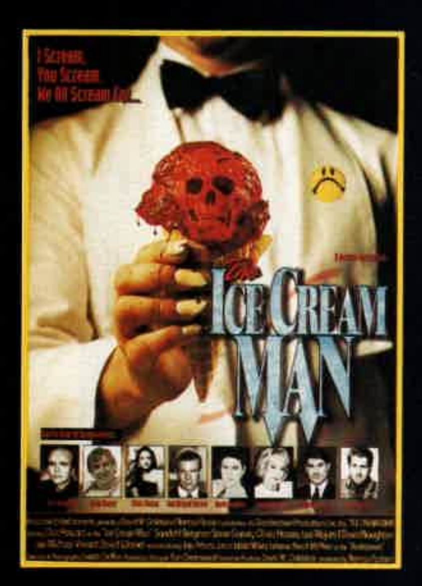


Les Aventures de Wallace & Gromit

L'ultime (?) soubresaut du croqueur d'enfants d'Elm Street. Après avoir été écarté de son croquemitaine chéri, son papa, Wes Craven, reprend du service et lui réserve des funérailles de luxe doublées d'une introspection roublarde. Désormais, le grand brûlé hante les artisans de sa notoriété, la comédienne Heather Langenkamp, héroïne des **Griffes de la Nuit** en tête de peloton. Mais est-ce réellement **La Nuit Américaine** du film fantastique ?

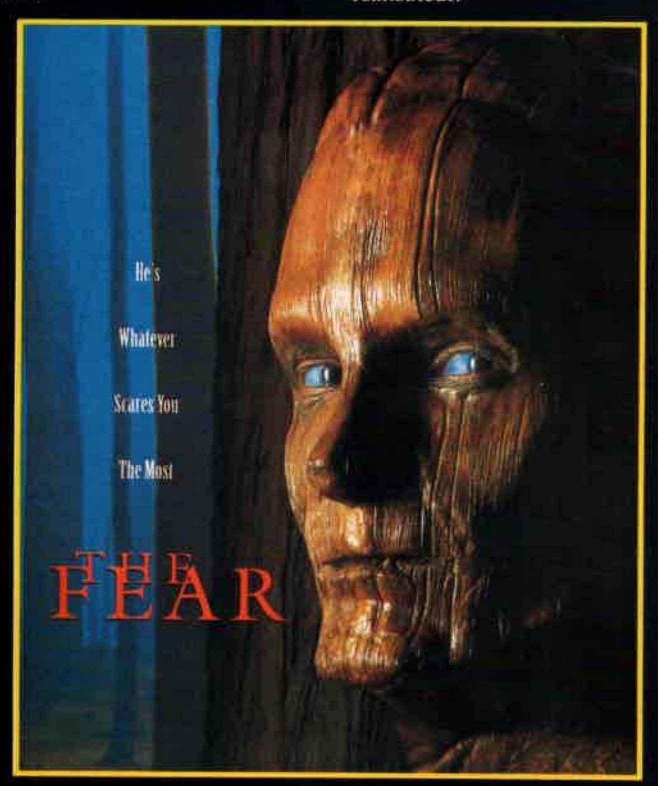
Il existe de nombreux cinéastes à femmes, mais les réalisateurs à monstres sont denrée rare. Passé à la postérité pour avoir réalisé le premier **Godzilla**, souvent méprisé, décrié, Inoshiro Honda est quelqu'un de plus complexe qu'il en a l'air. Entre mite géante et champignons mutants, le défunt Honda, qui fut l'ami d'Akira Kurosawa, œuvra quasi-essentiellement pour la cause des grands monstres nucléaires. Cela méritait bien quelques explications et une réconsidération de l'œuvre de ce véritable Maître du fantastique japonais.

Notules Lunaires



■ Les producteurs américains ne manquent pas d'imagination lorsqu'il s'agit de découvrir de nouveaux filons rentables. Dans la mouvance de Freddy, Jason et autre **Halloween** et **Maniac Cop**, David M. Golstein embauche un nouveau psycho-killer, un marchand de glaces. **The Ice Cream Man** de Norman Apstein met donc en vedette un tueur de gosses circulant de ville en ville dans une camionnette. Entre deux cornets, il zigouille des enfants. Un gamin particulièrement astucieux finira par le démasquer. Une pléiade de guest-stars bis (David Warner, Sandahl Bergman, Clint Howard, Jan-Michel Vincent, Olivia Hussey) apportent leur concours à cette série B horrifique à usage des familles.
Comme **The IceCream Man**, **The Fear** de Vincent Robert part d'une idée pas plus bête qu'une autre. Son croquemitaine : Morty, un mannequin de bois. A force de mauvais traitements, de plaisanteries idiotes, Morty s'anime, usant des peurs d'un groupe de citadins, des étudiants en psychologie, comme de carburant. Méthodiquement, l'homme de bois zigouille donc les universitaires. Malgré le soin apporté à Morty (sans doute la meilleure création du maquilleur John Carl Buechler) et la présence de Wes Craven en professeur dans le prologue et l'épilogue, le protégé d'Ivan Reitman, Vincent Robert, ne révolutionne pas le genre pour ses débuts de réalisateur.

■ Un projet aussi anachronique que prometteur : **Demoniac** d'Alex Cox (**Sid et Nancy, Repo Man**). Interprété par deux pontes du film fantastique à l'ancienne (Christopher Lee et Donald Pleasence) ainsi que la mignonne Patsy Kensit, **Demoniac**, anciennement titré **Scary Man**, se déroule dans un asile d'aliénés dont la direction use de moyens thérapeutiques pour le moins radicaux. Tourné pour un budget de trois millions de dollars, le film est défini par ses auteurs comme "un thriller gothique et victorien". Bob Keen prend en charge ses effets spéciaux.



Editorial

Lundi 26 et Mardi 27 septembre. France 2. Pour ou contre la violence ?

20 septembre. Un assistant de Jean-Luc Delarue nous appelle. Ils préparent un sujet sur la violence et sur *France 2* en même temps (quel talent !), et cherchent des témoignages. *"Oui, j'avoue, il m'arrive de taper très fort mes collaborateurs, mais je le fais pour leur bien, vous savez"*, attaqué-je aussitôt, pensant avoir été dénoncé par la concurrence. Mais, ouf ! il ne s'agit pas du tout de cela. Ils recherchent un vrai fondu de violence, amateur de gore, et désespèrent de le trouver. *"Parce que la violence, hein, vous savez, c'est dur à défendre, quand même."*
- Bof, décompressez, les gars. Le cinéma exprime une violence purement virtuelle. A ce titre, elle sert d'exutoire, de défoulement, comme le football ou le grattage du morpion (du bingo on me dit. Ah bon ! J'ai dû me tromper de jeu...). Ce plaisir rare participe d'une discipline purement intellectuelle, d'un assouvissement savamment distancié, et à tout prendre, mieux vaut étaler cette violence sur grand écran que la voir ressurgir au quotidien dans la réalité.
- Oui, oui, vous prêchez un converti - me répond-on -, *mais je souhaiterais un avis davantage, euh, comment dire ? premier degré, quoi... Dites, vous n'auriez pas ça chez vos lecteurs, des fois ?*
Comprenant ce que parler veut dire, j'adressai l'interlocuteur à divers fanzines en songeant que le vrai débat sur la violence au cinéma n'aurait sans doute pas lieu ce soir-là.
Car, dans l'émission *Ça se Discute*, dont nous parlons ici, l'objectif n'est pas tant de laisser s'exprimer les intervenants (voir la vitesse avec laquelle Delarue coupe la parole à ses interlocuteurs au beau milieu de leur intervention), ni de traiter le thème en profondeur (si l'on parle "gore", ce doit être dans l'optique et le langage du beauf censé visionner l'émission). Non, le but du jeu vise à faire du spectacle, de l'audimat, du show à la Dechavanne. Delarue est un Dechavanne inabouti, un Nagui encore pusillanime, un Ardisson en herbe. Et peu importe le thème abordé - du reste, Delarue ne semble avoir d'avis sur rien, excepté sur les jeunes des banlieues, peut-être, si l'on en croit son fameux *"vous me faites chier"*, récemment -, seul compte l'impact émotionnel du fugitif instant. A ce titre, la formule du "pour ou contre" offre bien l'effet désiré. "Pour ou contre la fidélité", dernièrement (euh, oui, je peux voter à bulletin secret ? ma copine regarde l'émission, vous comprenez...), et si cela semble un peu provo, rassurez-vous c'est volontaire :
- Alors monsieur, dites-moi, vous êtes pour ou contre le chômage ? - Ben, s'il s'agit de celui de Jacques Pradel et de Sabatier, je suis doucement pour, sinon, faut voir !
- Euh non, vous n'avez pas compris la question, allez-y, les gars, on la retourne...
L'humour est d'ailleurs réservé au maître de séance : *"ah, vous avez quatre enfants, madame a beaucoup travaillé, alors !"* balance Delarue à un directeur de recherches de l'INA avant d'interpeller Oliver Stone, maniant bien le français à condition de lui parler lentement : *"dans quelle proportion, dans les docu-drama, le montage peut-il transformer le discours et la réalité, hein, selon vous ?"* (le tout éjecté à la vitesse d'une mitrailleuse, évidemment !). Stone eut la courtoisie de répondre à bon escient, avant de se faire expliquer le vrai sens de la question. Quel sang-froid !
Au rayon gore, c'est le brave Stéphane Derdérian qui s'y collait (lire son pertinent dossier "Bava" dans *Fusion Fantasy* n°5), jeté dans la fosse aux lions au milieu de pédopsychiatres, de parents d'enfants sidéens aujourd'hui disparus, d'un reporter de photos choc à la "Benetton", d'une mère désolée après que ses deux fils (14 et 20 ans, quand même !) aient incendié leur école faute d'avoir trop visionné *Mc Gyver* (!), de la sœur d'une victime mortellement agressée, ou d'un représentant de l'aide humanitaire. Passer la barre de façon crédible dans cette auberge espagnole aux témoins si dissemblables tenait de la gageure, surtout après la diffusion d'un reportage censé montrer au bon peuple "l'effet gore" dans toute son ampleur. Car l'émission visait à faire passer le fan de fantastique pour un sombre zozo, pas forcément méchant, mais pour le moins victime : *"Vous êtes-vous déjà posé la question de savoir quelles conséquences ces images*

■ La compagnie d'effets spéciaux de James Cameron, *Digital Domain* responsable des séquences les plus impressionnantes de **True Lies**, vient de se voir confier par *Tri-Star* les effets spéciaux du **Godzilla** de Jan DeBont, et ceci pour un bon paquet d'oseille. *Digital Domain* a une année pour animer le dragon nippon cracheur de feu dans une adaptation US de ses multiples exploits destructeurs. Une version très sérieuse, loin de la gaudriole dinosaurienne tant redoutée. Bonne nouvelle, donc.

■ Les *Artistes Associés* mitonnent en ce moment une suite à ... **Carrie**, vieux d'une bonne quinzaine d'années ! Ni Sissi Spacek, ni Brian de Palma, ni Stephen King ne se trouvent à bord des nouvelles aventures de l'adolescente perturbée douée de pouvoirs paranormaux. Mais cette Carrie aurait pris de l'âge. De son côté, **New Line**, en savourant le triomphe du **Mask**, ne perd pas le nord : du film de Charles Russell naîtra un dessin animé TV, dans le style **Beetlejuice** qui connut le même triste sort.

pouvaient avoir sur votre comportement, même sans le savoir ? demande Delarue à un pauvre Derdérian sentant venir le piège. Un piège déjà évité de justesse lorsqu'on lui propose quelques jours plus tôt d'intervenir dans le reportage, un masque de monstre sur la figure, et d'agresser les badauds en pleine rue. *"Non, je vais passer sur le plateau en direct, en principe pour y dire des choses sérieuses, et je ne veux pas faire le clown à l'image"*. -*"Ho, hé dis-donc, si tu joues la vedette comme ça, on te vire de l'émission, tu sais !"* s'entend-il répondre par un réalisateur qui, lui aussi, a des idées bien précises sur l'amateur de gore. Du coup, Christophe Lemaire (*Starfix*), Quelou Parente (*L'Ecran Fantastique*), et N.G. Mount (réalisateur d'**Ogroff** et autres bis bien destroy) interviennent à sa place pour quelques séquences fun, bidouillées très glauques : prises de vues volontairement maladroites, éclairages caverneux, ambiance secte, dont on retiendra au montage final les seules signifiantes (traduisez par "allant dans le sens désiré par la réalisation"). Et quand Lemaire balance le formidable *"moi, ce qui m'a le plus traumatisé dans mon enfance, c'est une image sanglante du Christ sur la Croix"*, on se dit que l'effet provo recherché passerait foutrement mieux s'il ne disait pas cela affublé de son masque ultra-craignos ; et la réaction de la salle le prouve aussitôt d'un bon rire déculpabilisateur. Toute cette séquence gore, super drôle dans une émission honnête et véritablement branchée fantastique, apparaît soudain sinistre dans un contexte aussi rigoureux (sida, agression, génocide...), et tout aussi incongrue qu'une arrivée avec cotillon et mirliton pouêt pouêt à l'enterrement de votre grand-mère !

Brasser les idées reçues pour en extraire la banalité rassurante résume actuellement la politique de *France 2* pour piquer de l'audience à *TF1* (Le fameux "osons" d'Elkabbach à ses troupes...). Voir le niveau de l'intellectromètre lorsque *Ca se Discute* se mêle de pédagogie et quand - à la manière de Godard dans **La Chinoise** - l'insertion de cartons nous commente les termes les plus ésotériques employés par les intervenants. Exemples, comme ça juste pour rire : Fiction (mensonge qui consiste à supposer un fait ou une situation différente de la réalité), Message (chargé de dire, de transmettre quelque chose), Dénoncer (faire connaître une chose répréhensible), Information (fait qu'on porte à la connaissance du public), Réalité (caractère de ce qui est réel), et le plus beau : Déviance (caractère de ce qui dévie). Balèzes, les mecs ! Enfin, si ça rend Delarue plus intelligent, on n'aura pas tout perdu.

J'exagère, nous apprîmes dans la foulée comment se déroulaient les séances à la Commission de Contrôle des Films : *"c'était quoi la connerie que vous avez vu, c'était mauvais ? Oui, comme d'habitude !)* (textuel !), nous pûmes aussi admirer (le passé a beau être simple, il impressionne, le salaud !) l'âge moyen de ses membres et la pertinence de leurs déclarations : le doyen (88 ans) : *"tout ce qui est mauvais, je trouve que c'est néfaste"* (et tout ce qui est néfaste est mauvais, t'as raison l'ancêtre !). Sans parler du radotage persifleur de Bernard Magniny, Président de la Commission de Classification des films : *Oui, vous voyez, les fauteuils sont en cuir, et la cantine est bien, mais alors, la cabine n'est plus au top ; ça je l'ai dit déjà : le jour où la cabine va tomber en panne, il n'y aura plus un film qui sortira en France !"* Et ce groupuscule de cacochymes irresponsables a pour mission de choisir pour nous nos programmes ? Quelle dérision ! Passez la main, les has-been, place aux jeunes...

Ai-je encore la place ? (*non ! signé le maquettiste...*). Bon, hé ho, c'est moi qui commande, d'abord, car le plus drôle reste à venir. D'après l'émission, des chercheurs planchent actuellement sur un certain "View control", un système gradué de V1 à V9 échelonnant les divers degrés de violence (on rappelle que le Troisième Reich en était resté au V2 !), pouvant se régler à l'appréciation de l'utilisateur, et notamment des parents à l'égard des enfants. Passée la limite prévue, la télé se bloque, carrément. Imaginez un peu un "déconomètre control" bâti sur le même principe :

- *Hé, le technicos, mon téléviseur ne diffuse que* La Marche du Siècle *et* Bouillon de Culture, *j'ai la haine.*
- *Evidemment, Ducon, t'es branché sur V1 !*

Pour retrouver une lueur d'intelligence, faudra-t-il zapper sur Nagui et son *N'oubliez pas votre brosse à dents* ? Ben, faut voir, "ça se discute"...

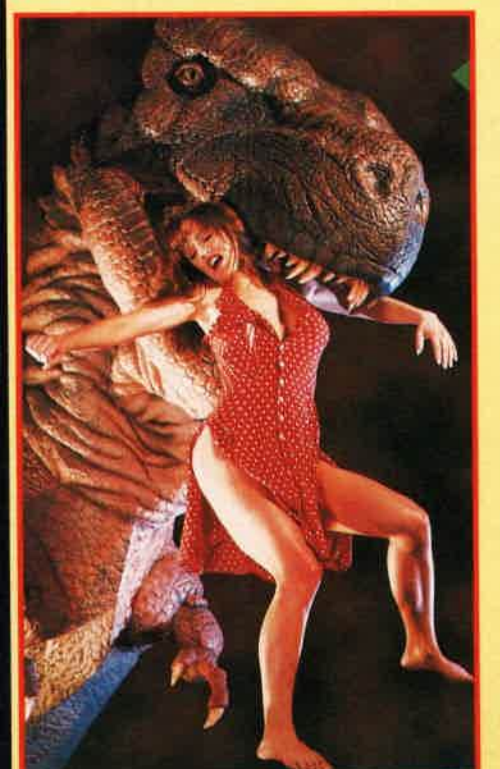
Ah ben non, même pas : c'est encore sur *France 2*, dites donc !

Jean-Pierre PUTTERS

■ La compagnie *Torch-Light*, filiale "cul" de la *Full Moon* de Charles Band rehausse-t-elle le niveau de ses productions ? Après **Les Créatures de l'Au-Delà** peu farouches mais crétines, *TorchLight* génère un plus ambitieux **Spirit of the Night** signé Mark Manos qui s'est signalé par un **Liquid Dream** érotico-branché voici trois ans. Avec, à sa botte, le bataillon de nénettes à effeuiller obligatoirement comme dans toute production *Torch-Light* (on effeuille chez *Torchlight*, mais du papier mini-doux !), Mark Manos raconte la métamorphose de la douce et pudique Tara. De Boston, elle part à l'autre bout du monde assister aux funérailles de son père, détenteur d'un lourd secret concernant une malédiction familiale. Tara y succombe, devenant une créature assoiffée de sexe et de sang. Tourné en Roumanie, **Spirit of the Night** a quand même plus d'allure qu'un nudie baclé sur une plage de Californie couvertes de bimbos lobotomisées (*il est macho, ce mec !*).

CARNOSAUR 2

En produisant **Carnosaur**, Roger Corman réalisa un coup juteux. Précédant **Jurassic Park**, il vendit sa série B dans le monde entier et, rien qu'aux Etats-Unis, en écoula exactement 88.000 cassettes. Rentable. Ce filon, Roger Corman n'entend pas l'abandonner. Profitant de la sortie vidéo du Steven Spielberg, il lance sur le marché un **Carnosaur 2** nettement plus drôle que son modèle. Louis Morneau (un artisan maison) pique la mise en scène à Adam Simon, John Carl Buechler demeure aux effets spéciaux et quelques ex-vedettes sur le déclin (John Savage, Don Stroud, Cliff de Young) garnissent avantageusement le générique. Pour l'histoire, elle raconte des faits simples. Des scientifiques explorent des cavernes proches du centre de la Terre, en quête d'une source d'énergie. Au plus profond des tunnels, ils découvrent des dinosaures vindicatifs, lesquels les poursuivent jusque dans un site nucléaire top-secret de l'armée. Et là ça commence.



Les monstres déferlent sur les survivants qui les canardent comme le commando de marines d'**Aliens** exterminait les extra-terrestres.

Pour limiter les risques commerciaux de l'entreprise, Roger Corman demande aux types des effets spéciaux de calquer le look de leurs raptors sur ceux de **Jurassic Park** (quitte à le nier plus tard, évidemment : *"comment, je vous ai copié, moi ? Alors là, je vois pas le raptor !"*).

Ces marionnettes grandeur nature ne sauraient se mesurer aux ordinateurs d'*Industrial Light and Magic*, mais les amoureux de bis préfèrent souvent le bricolage à la haute technologie. Question de principe !



■ A **L'Inévitable Catastrophe** et **Quand les Abeilles Attaqueront**, il faut aujourd'hui ajouter **Deadly Invasion**, un téléfilm de Rockne S. O'Bannon avec Dennis Christopher. L'invasion concerne des abeilles originaires d'Afrique installées dans un verger. Son propriétaire prend peur, tire sur les insectes qui s'abattent sur une communauté toute proche. Les effets spéciaux de **Deadly Invasion** sont l'œuvre de la compagnie *Dream Quest Images*, récemment responsable du clonage de Brandon Lee sur **The Crow**.

TANK GIRL

Dans le domaine du fantastique, la signature de Rachel Talalay n'est pas vraiment une garantie de qualité. Quoi qu'il en soit, la dame persiste dans le genre. Après **Ghost in the Machine** et **La Fin de Freddy : L'Ultime Cauchemar**, elle réalise **Tank Girl** d'après la bande dessinée de Jamie Hewlett et Alan Martin. Produit par la *Metro Godlwyn Mayer*, **Tank Girl** se déroule en 2033, sur une Terre dévastée après une catastrophe écologique. Dans cet univers à la **Mad Max 2**, l'eau est la denrée la plus précieuse, la plus convoitée. Dispensée chichement par un consortium tout puissant, elle entraîne une révolte des opprimés soutenus par Rebecca Buck, une amazone sexy, intelligente et cogneuse. Signe particulier : elle circule dans un char d'assaut ! Avec Lori Petty (**Point Break**), Malcolm McDowell (dans le rôle du méchant en chef), Ice-T, **Tank Girl** bénéficie d'effets spéciaux de Stan Winston, ici créateur des Rippers, des mutants intermédiaires entre l'homme et le kangourou !



TANK GIRL : un tank, une girl.
***Tank Girl**, le film qui tient ses promesses !*



■ Philip Ridley est un remarquable cinéaste malheureusement trop peu connu. Superbe son **Enfant Miroir**, devenu en vidéo **L'Enfant Cauchemar**. Son amour du fantastique onirique, des univers en demi-teintes où le surnaturel grignote le réel, on le retrouve dans **The Passion of Darkly Noon**, une histoire vénéneuse reposant sur les rapports sado-masochistes entre les personnages. Sur un argument de drame psychologique (violence et passion), Philip Ridley réalise un thriller sombre et onirique, avec notamment Viggo Mortensen, déjà interprète de **L'enfant Miroir**.

■ Terry Gilliam planche actuellement sur **12 Monkeys**, d'après un roman de Kurt Vonnegut. Un voyage dans le passé pour Bruce Willis censé ciconscrire la propagation d'un virus né de nos jours et sévissant dans le futur.

■ C'était fatal : Arnold Schwarzenegger devait se mettre un jour au service de *Walt Disney*. Terminator négocie actuellement avec la petite souris en vue d'une nouvelle version des **Voyages de Gulliver** d'après le beau livre de Jonathan Swift. Le film sera plus particulièremen axé sur les déboires du géant à Lilliput avant qu'il ne devienne lui-même un modèle réduit au pays des titans.

■ Marco Brambilla accumule les projets liés au fantastique. Révélé par **Demolition Man**, il travaillait déjà sur la suite du **Loup-Garou de Londres** et l'adaptation de la bande dessinée *Xanxeros*. A ce duo, il ajoute aujourd'hui **The Three Stigmata of Palmer Eldritch** d'après un roman de Philip K. Dick (**Blade Runner, Total Recall**). Edité en France sous le titre *"Le Dieu venu du Centaure"*, **The Three Stigmata of Palmer Eldritch** conte le parcours mystique de Palmer Eldritch (ça tombe bien !), voyageur de l'espace revenant d'une lointaine galaxie en possession d'une drogue hallucinogène. Celle-ci rend toutes les illusions aussi palpables que la réalité. Gary **Dracula** Oldman devrait en tenir la vedette et Francis Coppola les rênes de la production.

■ Après **Prototype/ Final Experiment** et **A.P.E.X.**, Phillip Roth persévère dans la cybernétique et y fait même quelques progrès du point de vue cinématographique. Pas mal son **Digital Man**, un robot humanoïde expérimental (Matthias Hues, un géant blond généralement en activité dans la série B de kickboxing), construit secrètement par l'armée en ce futur proche. Suite à une expédition contre des terroristes et à un sabotage, sa navette s'écrase en plein désert du Nevada. Passablement court-circuité, le Digital Man patrouille dans les alentours, abat le shérif obèse du coin. Il faut aux autorités militaires mobiliser la A-2 Squad, composée d'humains et de cyborgs, pour freiner la progression du rebelle d'acier. Egalement interprété par Ed Lauter, Clint Howard, Adam Baldwin et Paul Gleason, **Digital Man** aboutit à une très honnête série B, bourrée d'effets spéciaux et d'explosions, à destination des vidéo-clubs.

■ On se sait pas grand chose de la prochaine **Guerre des Etoiles**. Mais ce peu est déjà bon à prendre. Pour l'heure, cette production George Lucas se titre **The Clone Wars**. Elle se déroule antérieurement à l'intrigue du premier tome de la saga. Kenneth Branagh (illustrateur de Shakespeare et **Frankenstein** version 1994) devrait y tenir le rôle de Obi Wan Kenobi jeune, personnage incarné par Alec Guiness dans les trois films que nous connaissons. L'histoire, fidèle à l'attente, explore les origines des Chevaliers Jedi, la corruption de l'âme de Dark Vador, père de Luke Skywalker... En bref, tout ce qui semble opaque dans la trilogie trouvera ici sa réponse. Ne reste plus qu'à patienter deux ou trois ans. C'est bien ça le plus dur !



GUYVER : DARK HERO

Même si **Mutronics** n'a pas connu la carrière escomptée, ses producteurs lui donnent une séquelle. **Guyver : Dark Hero** reprend le personnage de Sean Barker, détenteur d'une sorte d'armure extraterrestre qui lui recouvre le corps au moment désiré. Transformé en super-héros, Sean Barker poursuit sa croisade contre l'empire Kronos, force alien bien déterminée à dominer la terre. Après la découverte dans une caverne de l'Utah d'un vaisseau spatial, les hostilités reprennent. Notre Guyver devra affronter toute une horde de monstres dans la bonne vieille tradition de la télévision japonaise, ainsi que son propre double négatif. Les empoignades versent dans le titanesque et les coups s'inspirent ouvertement du cinéma d'arts martiaux.



Tourné avec la bénédiction de l'auteur de la bande dessinée originale, Yoshiki Takaya, **Guyver : Dark Hero** s'apparente donc à un gigantesque match de catch dont les lutteurs sont des monstres caoutchouteux. Changement notable à la mise en scène de cette suite par rapport à l'original : l'absence de Screaming Mad George. Seul son comparse, le Taïwanais Steve Wang, assure la réalisation et la fabrication des costumes de ses créatures chéries. La sortie vidéo est prévue en mars prochain (matin ou après-midi ?).

COUPS DE SAVATES DANS LA SF



Le kickboxing et les arts martiaux commençant à lasser les clients de vidéo-clubs, les héros changent leur fusil d'épaule. Le Français Olivier Gruner, après **Nemesis**, revient à la SF avec **Automatic** de John Murlowski, pour un rôle à la **Nemesis**, celui de J269, un androïde programmé pour neutraliser, pas pour tuer. Il tue cependant et pas n'importe qui, l'un de ses fabriquants en passe d'agresser sexuellement sa secrétaire. Lui et sa protégée sont dès lors, en cette année 2033, la proie d'une escouade mercenaire. Il sera ensuite dans le **Savage** d'Avi Nesher (**TimeBomb**), un extraterrestre venu sur Terre pour endiguer la progression de la criminalité.
Pendant ce temps, le prolifique Albert Pyun entame la réalisation de **Nemesis II** et **III**, mais sans Olivier Gruner à bord.
Star des arts martiaux de catégorie B, Don "The Dragon" Wilson (déjà à l'affiche du sous-**Terminator Future Kick**) prend aussi de la distance. S'il castagne dans **Grid Runners** d'Andrew Stevens, c'est pour stopper un tueur échappé d'un programme de réalité virtuelle. Don "The Dragon" Wilson se transformera ensuite en Van Helsing pour éviter qu'une colonie de vampires se multiplie au-delà du raisonnable durant une éclipse. Le film en question, **Vampire Hunter**, est l'œuvre de Rick Jacobsen.
Le kickboxer indonésien Jalal Merhi se recycle lui aussi. Déjà à l'affiche du piteux **TC 2000**, il tente de nouveau sa chance au jeu de la SF avec un **Expect no Mercy** signé Zale Daren qu'interprète également Billy Blanks. Là, il s'agit pour les héros de mettre hors d'état de nuire une mafia utilisant la réalité virtuelle pour entraîner leurs tueurs fraîchement recrutés. Plus ambitieux, Gary Daniels s'extirpe du bourbier de la série Z martiale pour les besoins de **Fist of the North Star** de Tony Randell, adaptation du manga **Ken le Survivant**. Dans un univers entre **Mad Max** et **Conan**, Gary Daniels incarne Kenshiro, guerrier surnaturel tentant de sauver un monde futur du chaos et de la violence barbare générée par Lord Shin, usurpateur du pouvoir. Ex-gloire de *Cannon* avec les **American Warrior/ Ninja** et nouvelle star du petit écran avec la série *Cobra*, Michael Dudikoff vient de tourner **Cyberjack** de Robert Lee. Fidèle à lui-même et à Bruce Willis dans **Piège de Cristal**, il s'introduit dans un centre de recherche où des voleurs-cyborgs, les cyberjacks, sévissent.

STAR TREK GENERATIONS

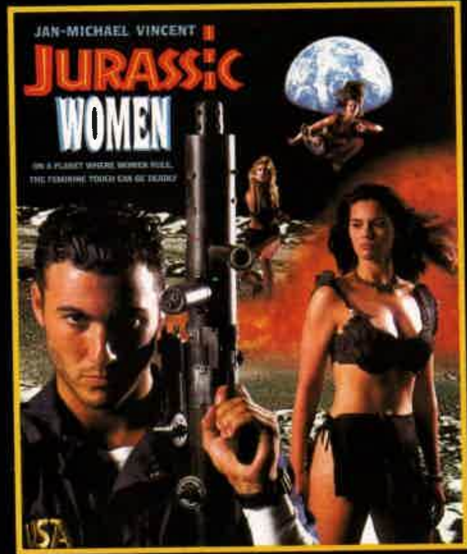
L'institution **Star Trek** perdure aux Etats-Unis, tant à la télévision qu'au cinéma. Au succès de la nouvelle série et dans l'attente de **Star Trek : Voyager**, son étape suivante à la télé, *Paramount* répond tout logiquement par un **Star Trek** ciné revisité, trait d'union entre l'ancienne et la nouvelle équipe. Pour marquer le coup, les scénaristes imaginent tout bêtement la rencontre des deux capitaines de l'Enterprise, James T. Kirk et Jean-Luc Picard, à savoir William Shatner et Patrick Stewart. Bien que trois siècles les séparent, les deux hommes se rencontrent, suite à un énigmatique phénomène astronomique. Au 24ème siècle, les deux hommes s'associent pour éradiquer une puissance extraterrestre décidée à asservir les planètes. Chef des vilains : le docteur Soran, un rôle tenu par Malcolm McDowell. Pour le reste, la distribution peut surprendre et décevoir en même temps. Si l'intégralité de l'équipe ***Star Trek : Deep Space Nine*** répond présent, celle du vieux ***Star Trek*** des familles se distingue. Vexés que leurs personnages soient réduits à des emplois proches de la figuration, Leonard Spock Nimoy et Deforest Doc Kelley ne sont pas à bord de ce **Star Trek** qui inclut, dans un rôle secondaire, Whoopi Goldberg en personne. Au poste de metteur en scène pointe David Carson, réalisateur compétent du pilote métaphysique de **Deep Space Nine** et de quelques uns de ses épisodes. Pour ses débuts au cinéma, il aurait connu un tournage particulièrement houleux.



Le Capitaine Kirk (un cheval...) et le Capitaine Picard dans une de ces rencontres propres à dérouter le trekkie de base.

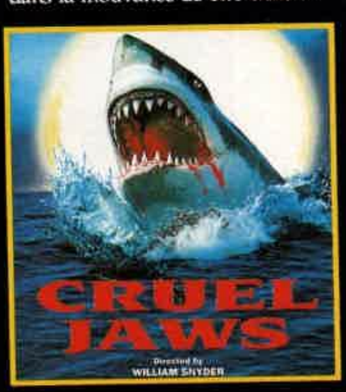


■ La série Z américaine ne se porte pas trop mal et tire toujours de justes enseignements des succès récents. De **Jurassic Park** naît ainsi **Jurassic Women** dans la lignée des comédies préhistoriques style **Quand les Femmes avaient une Queue** et, sur un mode plus rigide (*fais gaffe, tu t'enfonces, San !*), des **Femmes Préhistoriques** de Michael Carreras. Réalisé par John Pieplow, interprété par Jan-Michael Vincent et une kyrielle de walkyries, **Jurassic Women** met en scène deux astronautes envoyés par la Nasa explorer la planète Kenon. Percuté par un météorite, leur fusée s'écrase sur un sol inconnu où s'épanouit une tribu d'amazones très douées pour les arts martiaux, mais menacées par les Sineps, des brutes machistes dont elles se servent à la reproduction. Du pur Z mâtiné d'une sensualité immédiatement transmissible à rendre jaloux les maîtres du genre, Fred Olen Ray et Jim Wynorski !



■ *Film Export Group*, espère encore exploiter le triomphe passé des **Dents de la Mer**. Retardataire, elle lance **Cruel Jaws**, classique histoire de requin tueur, un film signé William Snyder. Un pseudo sans doute. Dans un autre genre, Ruggero Deodato, parle d'un éventuel **Cannibal Holocaust 2**. Reste à savoir si le marché international, de plus en plus frileux vis-à-vis du gore gerbeux saluera une telle initiative.

■ L'on fête cette année le centenaire de la mort de Robert Louis Stevenson. Quoi de plus judicieux que de produire une nouvelle adaptation de son roman le plus fameux, *"Dr. Jekyll & Mr. Hyde"* ? Producteur de **Leprechaun**, réalisateur des **Démons du Maïs II** et de **Sang et Passion**, David Price s'y attèle. Pas forcément de façon classique. Sous l'effet d'une erreur de formule, son Dr. Jekyll se métamorphose en femme fatale, en Mrs. Hyde. Une comédie loufoque dont les assassinats virent au gag. Quant aux effets spéciaux, ils transforment, via le morphing de *Dream Quest Images*, le laborantin Tim Daly en plantureuse Sean Young. Une crainte : que le film se place dans la mouvance de ***The Mask*** !



■ L'abominable homme des neiges revient en force. La firme *PM Entertainment* produit le familial **Big Foot The Unforgettable Encounter** de l'ex-comédien Cory Michael Eubanks dans lequel la très pileuse créature, accusée d'avoir kidnappé deux campeurs, se lie d'amitié avec un gamin. Un gentil yéti. Celui de **To Catch a Yeti**, mis en images par Bob Keen est du genre espiègle et farceur, très proche du cartoon. Chez *Trident Releasing*, on se la joue plus sérieux avec **The Abominable Snowman** de Michael J. White. Là, le monstre montre les dents (il ferait mieux de se les laver, ceci dit...), décime les quelques survivants au crash d'un avion de tourisme. Les scientifiques tentent de préserver la créature tandis que les autres s'ingénient à le transformer en descente de lit. Même la firme *Full Moon Entertainment* de Charles Band sort du placard un projet vieux de dix ans, **The Primevals** signé David Allen. Un groupe de jeunes anthropologues y croise des monstres animés à la Ray Harryhausen, des extraterrestres et l'abominable homme des neiges, locataire indispensable de ses sommets (montagneux, hein, pas forcément cinématographiques).

San HELVING



LE ROI LION

Suivant un rite et un rythme maintenant bien rodés (un nouveau film tous les ans, et ce au moment des fêtes), *Disney* s'apprête à nous submerger avec la déferlante **Roi Lion**. Ceux que le battage et le merchandising d'**Aladdin** avaient agacé feraient bien de rentrer en cure de sommeil, car ce n'était rien comparé à ce qui nous attend avec le 32ème dessin animé des célèbres studios. Si d'ores et déja vous vous êtes procurés les peluches, les chaussons, les tasses, il vous reste encore les autocollants, l'album qui va avec, les CD et surtout les jeux vidéos (fabuleux cela dit) aussi bien sur *Sega* que sur *Nintendo* et dans tous les formats (*Game Boy, NES, S.NES, Megadrive, Game Gear*). *Virgin* l'éditeur estime les ventes pour le monde à quasiment 2 millions de cartouches. C'est bien joli tout ça, mais le film me direz vous...

Ben quoi le film ? Il n'y a rien à dire sur le film. Tous le monde connaît l'histoire, vaguement inspirée de "Hamlet" de Shakespeare. C'est suintant de bon sentiment et de niaiserie à la Walt. C'est du *Disney* pur et dur, qui a oublié les gros délires d'**Aladdin** et son génie sous acide. Là, les personnages sont classiques, exception faite de Pumbaa le Phacochère péteur qui nous fait profiter de son joli filet de voix, aussi bien par devant que par derrière. A part ça, tout le monde s'esbodie devant la séquence d'ouverture, celle où les animaux convergent vers la tanière du lion, ces fameuses 2 minutes 30 qui on demandé plus de deux ans de travail et que l'on peut voir partout : clip d'Elton John, bande annonce... Eh bien, ormis deux ou trois plans impressionnants, la scène en question est terriblement plate, et on lui préfèrera la séquence hilarante et magnifique où Pumbaa et Timon le Surimate speed expliquent au jeune Simba le sens de la vie.

Pour finir, il faut signaler pour les gardiens du "politiquement correct" polémiquant sur le soit disant racisme du film (des Noirs et des Hispaniques assurent les voix des hyènes), que la voix du méchant en chef, Scar, est celle de Jeremy Irons, que la voix du père de Simba, Mufasa, est celle de James Earl Jones (qu'on aura du mal à confondre avec un bérichon !), et je ne pense pas que Whoopi Goldberg, voix de la hyène Shenzy, aurait accepté le rôle si elle avait relevé quelques connotations raciales douteuses.

Bref, comme direz Pumbaa, la seule vraie star du film : AKUNAMATATA !

Guy GIRAUD

The Lion King. USA. 1994. Réal.: Roger Allers & Robert Minkoff. Scén.: Irene Mecchi, Jonathan Roberts & Linda Woolverton. Mus.: Hans Zimmer. Chansons : Elton John. Prod.: Don Halm & Alice Dewey pour Walt Disney Productions. Voix dans la V.O.: Jonathan Taylor Thomas, Matthew Broderick, Jeremy Irons, James Eral Jones, Moira Kelly, Whoopi Goldberg... Dur.: 1 h 27. Dist.: Gaumont/ Buena Vista. Sortie nationale le 23 novembre 1994.

THE MASK

La principale qualité de **The Mask** est d'avoir su se vendre au-delà des espérances du producteur *New Line*. Ce film au budget moyen et au scénario hésitant entre le plagiat (de **Docteur Jerry et Mister Love**) et le bâclage (l'écriture des seconds rôles est honteuse) a fait très intelligemment fructifier sa seule raison d'être, soit, mis bout à bout, une dizaine de minutes d'effets spéciaux transformant un employé de banque timoré en un justicier élastique doublé d'un tombeur à la sexualité cartoonesque. Les auteurs, du réalisateur aux as de l'image digitale, paient évidemment leur tribut au dessin animé via quelques extraits, ce qui devrait les absoudre d'une quelconque mauvaise pensée. A priori, **The Mask** rend un hommage tout ce qu'il y a d'honnête au cartoon, aux Tex Avery, Chuck Jones et compagnie, et l'intention est louable. Moins louable est la neutralité paresseuse avec laquelle l'univers du dessin animé est transposé dans ce film "live". A défaut de s'approprier l'esprit des cartoons pour développer de nouvelles idées - ce qui serait passé pour une véritable démarche créatrice, les responsables de **The Mask** en ont simplement décalqué les gags. Des gags qui sont dans l'absolu ni plus ni moins drôles que dans un Tex Avery, mais qui dans les faits braquent surtout les projecteurs à la fois sur la pauvreté d'inspiration du film et son cul-de-sac esthétique. En ce sens, il devient difficile de parler d'hommage - le terme est de toute façon inadapté quand l'émotion avoisine le degré zéro, et **The Mask** peut alors se regarder sous un angle purement technique des plus désagréable où l'audace, la création, le souci de perfection, s'effacent derrière une démonstration assez suffisante : "Eh oui, regardez, avec la technique d'aujourd'hui, on peut faire exactement pareil que les dessins animés, mais avec des acteurs réels !". La belle jambe. Y'en a qui feraient mieux de bosser en laboratoire et d'arrêter le cinéma...

Vincent GUIGNEBERT

PS : Pour être honnête, il y a une révélation dans **The Mask** : c'est le petit chien du héros, de loin le meilleur acteur du film !

USA. 1993. Réal.: Chuck Russell. Scén.: Mike Webb, Michael Fallon et Mark Verhoeven d'après la bande dessinée de Mike Richardson. Dir. Phot.: John R. Leonetti. Mus.: Randy Edelman. Effets spéciaux : Greg Cannom (maquillages), Ken Ralston & Industrial Light and Magic, Dream Quest Images. Prod.: Bob Egelman pour New Line Entertainment & Dark Horse Entertainment. Int.: Jim Carrey, Peter Riegert, Peter Greene, Cameron Diaz, Richard Jeni, Orestes Matacena, Tim Bagley... Dur.: 1 h 40. Dist.: AMLF. Sorti le 26 octobre 1994.





VACAS

Réalisé deux ans avant **L'Ecureuil Rouge**, **Vacas** est la démonstration éclatante du talent et de l'originalité de Julio Medem. Avec les accents d'un David Lynch champêtre, cet ancien diplômé de médecine explore les relations conflictuelles, passionnées, des familles Irigibel et Mendiluze sur trois générations. Depuis les tranchées de la seconde guerre de Caliste en 1875 à la répression des franquistes en 1936, Julio Medem dépeint les rancœurs, les jalousies, les rencontres de ces deux familles dont la rivalité s'exprime tout particulièrement autour de la coupe du bois, un sport très populaire au Pays Basque. Trois générations de vaches observent, impassibles, les conflits qui trouveront un dénouement dans l'union de Peru, devenu photographe de presse aux Etats-Unis, et de Cristina, restée au pays. Avec eux disparaissent les haines passées.

Cette histoire, Julio Medem ne pouvait la raconter comme une simple saga familiale, comme un poème élégiaque à la manière de **L'Arbre aux Sabots** et autres ténors du cinéma rural. A mille lieues de la narration classique, pesamment chronologique qu'on pouvait redouter, il choisit de construire une sorte de puzzle surréaliste, où abondent les fausses pistes, les faux semblants, les indices qui conduisent sur des sentiers obscurs. Sa caméra se faufile entre les hautes herbes (référence à **Blue Velvet** ?), tourne autour d'un tronc creux, porte virtuel vers l'au-delà ou refuge de démons, plonge dans les yeux des vaches... Manifestement, la peinture ultraréaliste de la vie campagnarde ne motive guère le cinéaste. Compartimenté en quatre chapitres ("Le aizkolari lâche", "Les haches", "Le trou enflammé", "La guerre dans la forêt"), le film gratte, décolle le vernis de la réalité tout en y demeurant solidement ancré, soucieux de réalisme et de crédibilité. Si Julio Medem ne livre pas toutes ses clefs sur un coussin pourpre, c'est intentionnellement ; ce cinéaste aime à jouer avec le spectateur, aime à le surprendre, à le cueillir soudain, à pousser au maximum l'intensité dramatique d'une scène sans que rien ne le justifie, et à aussi brutalement baisser le volume. Sur le plan formel, Julio Medem, jamais à bout de ressources et de trouvailles visuelles, déconcerte et surprend autant, place l'objectif de sa caméra à quelques centimètres de l'impact des haches lors des concours d'Aizkolari. Des instants dans l'attente de l'accident...

Dans le paysage du cinéma espagnol dominé par Pedro Almodovar et Bigas Luna, Julio Medem ne possède pas la notoriété qu'il mérite. Mais son originalité, son humour narquois, ses modes détournés de narration et son indéniable maîtrise technique devraient lui assurer, sous peu, la reconnaissance. Quoi qu'il en soit, il est l'un des auteurs les plus novateurs du jeune cinéma européen.

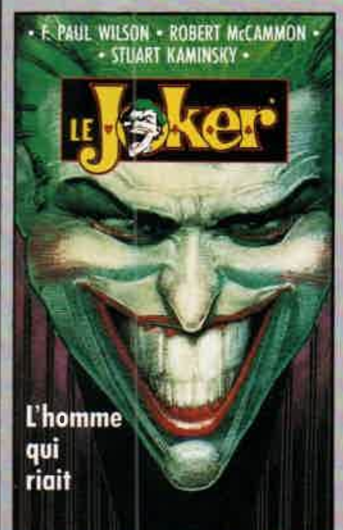
Marc TOULLEC

Espagne. 1991. Réal.: Julio Medem. Scén.: Julio Medem & Michel Gaztambide. Dir. Phot.: Carles Gusi. Mus.: Alberto Iglesias. Prod.: Fernando de Garcillan & Jose Luis Olaizola pour Sogetel/ Sogepaq. Int.: Carmelo Gomez, Emma Suarez, Ana Torrent, Karra Elejalde, Txema Blasco, Kandido Uranga, Klara Badiola... Dur.: 1 h 36. Dist.: Colifilms. Sorti le 19 octobre 1994.

MAD'GAZINE

par Didier ALLOUCH

SANG D'ENCRE

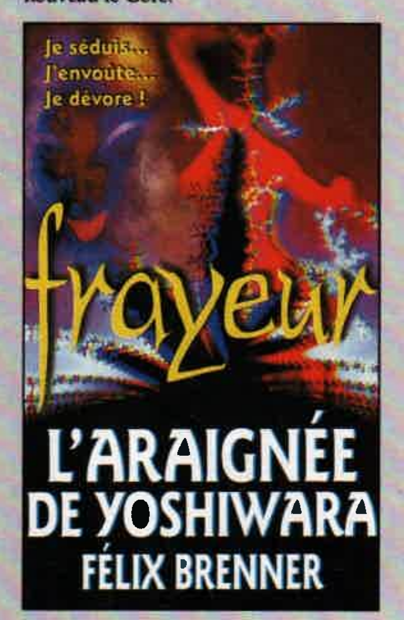


Collection "SUPER HEROS"
Fleuve Noir

Les éditions *DC Comics* ont eu la bonne idée de demander à des écrivains de science-fiction et de fantastique d'écrire des nouvelles mettant en scène les héros DC, autrement dit Batman, Superman, Wonder Woman et compagnie. Le résultat est étonnant. Certains auteurs choisissent de coller aux personnages et de raconter des histoires classiques où le super-héros s'engage dans des combat contre les forces du mal. C'est le cas de Karen Haber avec "Les rives du matin", un récit racontant une aventure de Wonder Woman. Mais ils sont minoritaires. La plupart ont préféré détourner les thèmes principaux et le ton des BD. Ainsi, le Joker devient le héros de l'excellente nouvelle de F. Paul Wilson "Traitement de Choc" qui est en fait un compte-rendu détaillé des séances de psychanalyse du Joker à l'asile d'Arkham.
Fleuve Noir sort pour la première fois en France ces nouvelles dans une collection intitulée "Super Héros". Avec les splendides couvertures originales dessinées par les meilleurs artistes de chez *DC Comics*. Un bonheur pour les fans.

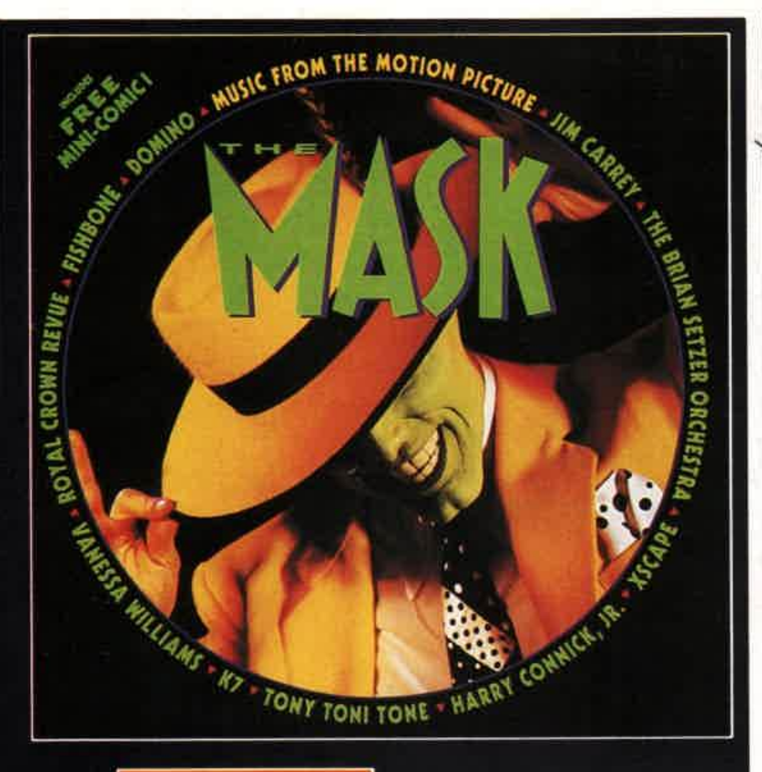
GORE - AUTOPSIE D'UN CINEMA
Marc Godin
Editions du Collectionneur

Première constatation en voyant le livre de Marc Godin, l'objet est beau. L'objectif semble être de faire d'un livre sur le gore, genre où le laid et le repoussant tiennent la vedette, un bel objet. Le but est largement atteint. Couverture cartonnée, papier glacé très épais, iconographie incroyable (des centaines de photos plus horribles donc plus belles les unes que les autres sont reproduites), une maquette soignée, bref un livre conçu comme un véritable objet d'art.
Niveau textes, le parti-pris de Godin n'est pas de faire le livre ultime sur le genre. En ce sens les amateurs ultra-connaisseurs et un brin pinailleurs risquent d'être déçus. Ils n'y a pas de filmos, pas de listes de tous les films, pas de retour complet sur l'histoire du cinéma. Mais là ne semble pas être le désir de l'auteur. Ses écrits prennent deux directions. Il y a d'abord l'aspect présentation, avec un passage, certes parfois un peu rapide mais sans oubli, sur les acteurs et les thèmes du genre, des réalisateurs aux maquilleurs en passant par les personnages phare (Jason et compagnie) et les armes le plus souvent utilisées (tronçonneuse, rasoirs...). La seconde direction est plus analytique. Godin s'entretient avec des cinéastes spécialistes du genre comme Argento ou Yuzna ainsi qu'avec Pascal Bruckner, l'écrivain-philosophe. Les conclusions que tire Godin sont intéressantes et souvent justifiées. Quoi que l'on pense des options prises, ce superbe "Gore - Autopsie d'un Cinéma" est le premier livre français consacré au genre. Un événement qui donne un niveau de respectabilité supplémentaire au genre que tous les cinéphiles pisse-froid et prétentieux estimaient mineur. Vous pourrez toujours leur ressortir le bouquin si jamais ils attaquent de nouveau le Gore.



L'ARAIGNEE DE YOSHIWARA
Félix Brenner
Collection "Frayeur" - *Fleuve Noir*

Avec ses allures de détective de série noire, Adam Legrissard est un spécialiste de l'étrange. Il parcourt le monde pour résoudre les affaires les plus mystérieuses. Sa première aventure l'entraîne à Tokyo. Appelé à la rescousse par son ami journaliste Toshiro Mirayama, Adam va se retrouver aux prises avec le plus terrible des yakuzas tokyoïtes, Kyuketsuki, un tueur impitoyable surnommé à bon escient "le Vampire".
En lisant "L'Araignée de Yoshiwara", on se croirait revenu au bon vieux temps des "Bob Morane" et autre "Doc Savage", ces romans populaires qui savaient si bien allier le fantastique, le policier et l'aventure. Brenner assume pleinement la filiation. D'ailleurs, l'un des personnages du livre, un mercenaire trafiquant d'armes désabusé et vieillissant, ressemble comme deux gouttes d'eau à Bill Ballantine, le copain de Morane. Les amateurs apprécieront le clin d'oeil. Autant vous dire qu'on attend avec impatience les prochaines aventures d'Adam Legrissard.



DISQUES



TIMECOP
Mark Isham
Varèse

Personnellement, j'éprouve une affection particulière pour les musiques de Mark Isham. Ses ambiances feutrées, le calme étrange qui règne dans ses compositions, ses douces mélodies aux charmes envoûtants me fascinent. J'écoute régulièrement son chef-d'œuvre, la BO de **Wanda's Cafe**. C'est donc avec impatience que j'attendais sa dernière composition, **TimeCop**. Le choix d'Isham pour ce film d'action musclé était déjà bizarre mais après tout pourquoi pas. La déception est grande. La musique n'est qu'une grosse composition pompière déjà entendue mille fois. Oublions donc cette incursion d'Isham dans un genre qui n'est vraiment pas le sien.

WOLF
Ennio Morricone
Columbia

Pourrait-on demander à Ennio Morricone d'arrêter de tout le temps faire la même chose ? A force de faire du style, le musicien italien radote. Sa partition pour **Wolf** n'a rien d'original. Autrement dit, elle ressemble, comme presque toutes ses autres compositions depuis quelques années, à celle des **Incorruptibles**. Attention, la BO du film de De Palma est sublime mais on commence à en avoir un peu assez d'en reconnaître les accents ici et là, et d'autant plus dans **Wolf**. Car ce qui sied à un film de gansters ne va pas forcément à un film d'horreur. Une grosse déception.

THE MASK
Columbia

A priori, **The Mask** avait tout du film sympa, bon esprit, où un pauvre type devient un super-héros/roi du fun. Malheureusement le film se résume à une espèce de comédie balourde greffée autour d'effets spéciaux exceptionnels. Plus grand chose de fun sur l'écran, mais plutôt du procédé bien torché. La musique échappe cependant au massacre. Le disque est une compilation de chansons d'inspiration cubano-salsa avec au milieu de tout ça une reprise rap de "Minnie the moocher", un tube de Harry Connick Jr. et les titres chantés par Jim Carrey dans le film. On écoute au début avec méfiance, et on se surprend à taper du pied et à avoir envie de se lever pour danser. La BO réussit donc là où le film échoue, car si on a envie de se lever pendant la projection, c'est surtout pour se barrer. Un disque bon enfant et franchement très agréable. De plus, une mini-BD de "The Mask" est imprimée sur la pochette du disque. Du coup, voilà ce CD devenu un collector.

MARIO BAVA
Ouvrage coordonné par Jean-Louis Leutrat
Cinémathèque Francaise - Edition du Céfal

Mine de rien, le nom de Mario Bava est sur la bouche de tous les cinéphiles en ce moment. Responsable de la soudaine popularité du maître du Bis italien : probablement Jean-Pierre Dionnet qui dans son Cinéma de Quartier sur *Canal Plus* a programmé les meilleurs films du réalisateur italien. Du coup, Bava a enfin obtenu la reconnaissance qu'il méritait. A tel point que, récemment, la Cinémathèque Française a consacré une rétrospective complète de son œuvre. A cette occasion, ils ont édité ce livre analysant le travail de Bava. Œuvre louable au demeurant mais pas exactement en phase avec les films du réalisateur. La plupart des textes, signés de plusieurs auteurs, sont très "poussés". On y parle symbole, interprétation, on analyse tout à l'extrême. Si certaines analyses paraissent fondées, d'autres semblent bien tirées par les cheveux. Restent la filmographie détaillée et les superbes affiches d'époque reproduites dans un cahier central. Mais est-ce bien suffisant ?

AVIS CHIFFRES

0 : nul. 1 : très mauvais. 2 : mauvais. 3 : moyen. 4 : bon. 5 : très bon. 6 : chef-d'œuvre.

D.A.: Didier Allouch. M.B.: Marcel Burel. J.C.: Julien Carbon. V.G.: Vincent Guignebert. J.P.P.: Jean-Pierre Putters. M.T.: Marc Toullec.

	DA	MB	JC	VG	JPP	MT
L'Etrange Noël de Monsieur Jack	4	5		2		2
Jason Va en Enfer	3		1		4	3
La Quatrième Dimension	3	4				5
Le Retour des Morts-Vivants 3	5		3	2	5	5
The Mask	2		1	1	2	1
The Shadow			1	2	3	3
TimeCop	2					3
Wolf		3	2	2	4	4

■■■

JEUX VIDEO



MICKEY MANIA
Super Nintendo

Mickey Mania va réconcilier le plus récalcitrant des cinéphiles avec les jeux vidéo. Un jeu de plate-forme d'inspiration classique dont la particularité est de rendre hommage aux premiers cartoons mettant en scène la souris de Tonton Walt. Chaque stage a pour décor l'un des dessins animés de Mickey. On commence donc dans **Steamboat Willy**, sa première apparition sur les écrans. Comme ce cartoon est en noir et blanc, le décor du stage est en noir et blanc et c'est un Mickey en couleurs qui y évolue. L'effet est sublime. On enchaîne ensuite avec **The Mad Scientist** et ainsi de suite avec tous les cartoons de Mickey. Ajoutons une animation du personnage égale à celle d'**Aladdin**, un niveau de jeu assez difficile pour nous tenir en haleine des heures entières et une jouabilité excellente. Du coup, **Mickey Mania** s'impose comme un des must de la saison.

COLLEC'



GREEN SNAKE
James Wong

Une nouvelle rubrique consacrée à la curiosité du moment. On y trouvera aussi bien des disques ultra-rares que des livres étranges ou des objets *collector*. On commence avec la musique de l'avant-dernier film de Tsui Hark, **Green Snake**.
Si ce disque est dans cette rubrique et non pas à côté avec les autres BO, c'est pour deux raisons. D'abord, il n'est pas facile à trouver, puisqu'il faut pour cela arpenter les disquaires du treizième arrondissement de Paris (on vous conseille Musica vers la Place d'Italie) et ensuite parce que c'est un objet magnifique. La pochette représentant l'affiche du film est d'une beauté à tomber par terre et sur le disque est gravé sur fond bleu le fameux serpent vert du film. Niveau musique, c'est pas mal non plus. James Wong n'est pas un inconnu. Complice de toujours de Tsui Hark, il a notamment signé les compositions des trois **Histoires de Fantômes Chinois**. Un personnage étonnant ce James Wong. Il ne se contente pas d'être musicien. Il joue les comiques dans des show télévisés de Hong-Kong et se débrouille pas mal comme compositeur de variété. Pour les musiques de films, sa grande spécialité est de mêler musique traditionnelle chinoise et rythmes occidentaux. Sa composition pour **Green Snake** obéit à cette règle. Au milieu de jolies mélodies orientales se cachent des rythmes empruntés à d'autres cultures, de **Terminator** à la comédie musicale indienne. Un disque étrange, on vous le disait. Etrange et remarquable.

BOX-OFFICE



*Avec 840.000 entrées France en première semaine, **The Mask** décroche le jackpot. Un lancement réussi pour un mauvais film...*

La firme *New Line* a décidément le nez creux. Après les **Freddy** et **Les Tortues Ninja**, cette compagnie empoche le pactole avec **The Mask**. Budget : autour de 15 millions de dollars. Recettes US : 120 millions de dollars ! Le plus incroyable reste que le phénomène se reproduit en France. Sur Paris/périphérie, on compte 252.000 spectateurs ayant assisté la première semaine aux contorsions de Jim Carrey. Total pour l'ensemble du territoire : 840.000 entrées. Un succès foudroyant dont doivent se féliciter les responsables du marketing, lesquels sont tout de même parvenus à vendre du vent. Les chiffres de **The Mask** ont de quoi rendre jaloux **The Shadow**. Aux States, il plafonne à quelque 38 millions de dollars. Dur pour un gros budget de 40 patates. En France, pour son premier jour d'exploitation, il totalise 4.490 ombres payantes. Gros bide ! Jack Nicholson prouve, si besoin était, qu'il est surtout rentable maquillé, grimé. Aux Etats-Unis, **Wolf** engrange 65 millions de dollars. En France, 1.200.000 agneaux se sont laissés mordre à ce jour par l'ex-Joker à l'abondante pilosité. Bon score.
Van Damme peut également se féliciter de remonter la pente. Les mauvaises langues prédisaient le bide de **TimeCop** ; c'est le contraire qui se produit. Le film devrait finir sa course autour des 45 millions de dollars. Le box-office le plus juteux de Van Damme à ce jour. Le Belge n'a pas fini d'annoncer que, bientôt, il bottera sévèrement le cul à Arnold Schwarzenegger !
Aux Etats-Unis encore, **StarGate**, la première production 100 % *Canal +*, distribuée par *MGM* (le *Crédit Lyonnais* par conséquent), réussit son entrée avec un premier week-end à 17 millions, malgré des critiques vénéneuses et un vent soudain de nationalisme. Hollywood n'apprécie guère que des étrangers viennent chasser sur ses terres.
Le nouveau **Freddy**, **Wes Craven's New Nightmare**, grignote 14 millions de dollars en deux semaines. On est loin des performances du troisième du nom (pas moins de 50 millions de dollars). Manifestement, le croquemitaine d'Elm Street ne suscite pas les ardeurs d'antan, le gros de sa clientèle guettant son édition en vidéo.
Comme Freddy, Tim Burton ne gagne pas à tous les coups. Après le triomphe de **L'Etrange Noël de Monsieur Jack** l'année dernière à la même époque, il regrette le peu d'intérêt que les Américains portent à **Ed Wood**. Exploité dans un circuit moyen il est vrai, la biographie du "plus mauvais cinéaste de tous les temps" s'essouffle à six millions US en cinq semaines. Visiblement, **Ed Wood** ne ratisse pas plus large que les cinéphiles, les nostalgiques et les étudiants curieux.
Retour dans l'hexagone pour constater le prévisible : **L'Attaque de la Femme de 50 Pieds**, téléfilm pour le câble aux Etats-Unis, est de très petite pointure. Seulement 1.187 nabots sont allés regarder sous la jupe de la gigantesque Darryl Hannah.
Projetés dans une salle à Paris, **Vibroboy** et **Tetsuo** rameutent dans les 3.000 déjantés en trois semaines. Honorable sans plus. Dans les mêmes conditions, la reprise de **THX 1138** de George Lucas dépasse légèrement les 5000 big brothers. De quoi, pour le distributeur, payer les frais d'une copie neuve, celle en service atteignant manifestement une glorieuse fin de carrière.

FANZINOSCOPE

■ Les fanzines apparaissent et disparaissent souvent au bout de trois numéros sans avoir marqué leur passage, ni par leur notoriété, ni par leur originalité. Au n°6, il est donc permis de saluer un titre qui s'accroche, et c'est le cas des *Dossiers du Fantastique*. Procédant par réalisateurs (dans l'ordre : Craven, Cameron, Spielberg, Carpenter, Cronenberg, et récemment Ridley Scott), chaque parution brosse une filmographie analytique souvent étayée par deux avis différents sur un même film. Le ton est très première personne, amateur (au bon sens du terme) et toujours passionné. Avec un bilan des ventes à chaque numéro et les détails d'une mobilisation générale s'efforçant à distribuer le canard sur la région Rennes/Nantes. Ce qui rappelle à quelqu'un la même aventure sur Paris intra-muros au sujet d'un certain *Mad Movies*. 40 pages, papier glacé, couverture couleurs, 12 F (un papa est imprimeur, ça aide...). Les six numéros sont encore disponibles à *Dossiers du Fantastique*, 18, rue des Ajoncs, 35650 Le Rheu.

■ *Atomo Vision* s'attache au fantastique du passé et livre avec son premier numéro sa structure à venir. Dossier thématique (ici sur les mondes post-apocalyptiques), entretien-carrière (l'attachant Gene Fowley Jr. et ses deux curiosités, **I Was a Teenage Werewolf** et **I Married a Monster from Outer Space**), la mise à jour d'œuvres méritoires ou méconnues (**Battle Beyond the Sun** et **Les Yeux sans Visage**), ainsi que la filmographie d'un acteur spécialisé, Lon Chaney pour ce numéro. C'est documenté et plaisamment rédigé, on attend la suite avec confiance. 35 F, 64 pages, couverture couleurs, agraphage central. A commander auprès de Fabrice Lambot, 4, square du Colonel Sutterlin, Appt 129, 60200 Compiègne.

TOUS AUX MANIFS

■ L'association *Abraxas* présente, du 14 au 17 novembre, les *Rencontres du Court Métrage Fantastique de Paris*, à la Mairie du 15ème arrondissement, 31, rue Pechet, 75015 Paris. Rens. : 42.23.84.18.

■ Rétrospective Fritz Lang au cinéma *Lux*, à Caen, du 2 novembre au 13 décembre. Programme et rens. à la salle : (16) 31.82.29.87.

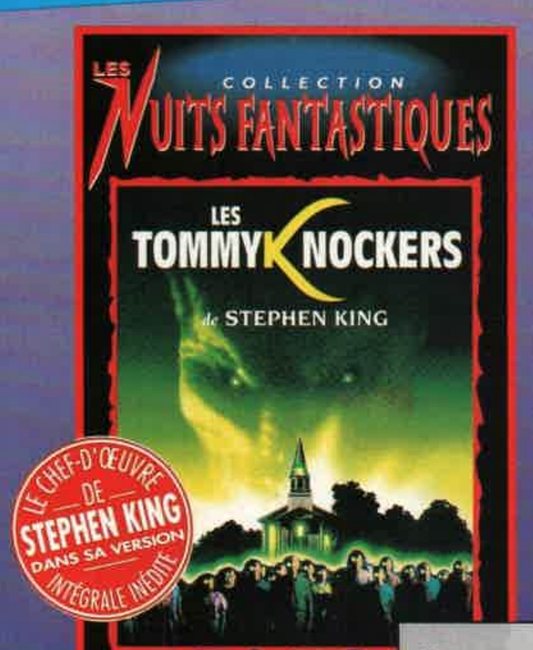
■ *8èmes Rencontres du Cinéma Indépendant de Châteauroux*, du 8 au 11 décembre, aux fins de défendre un cinéma d'auteur étranglé dans l'actuel paysage de la distribution française. Tout rens. (16) 54.34.18.14. Association *Bande à Part*, 16, rue de Metz, 36000 Châteauroux.

■ Quatrième Festival *Ciné-Mémoire* du 5 au 19 décembre, à la Cinémathèque de Chaillot et à la Salle République, avec des films rares, retrouvés et restaurés, de Browning, L'Herbier, Hitchcock... Programme, informations et réservation à demander à *Ciné-Mémoire*, 29 rue du Colisée, 75008 Paris (45.63.07.83).

■ Le samedi 10 décembre se tiendra au Brady (39 Bd de Strasbourg, Paris 10ème), de 24 h à l'aube, *La Nuit du Polar Métaphorique* avec 4 film hyper rares :
1 - **La Mort a Pondu un Œuf** de Giulio Questi (1967) avec Jean-Louis Trintignant et Gina Lollobrigida.
2 - Surprise : un film envoûtant, déroutant, étonnant !
3 - **Dites-le avec des Fleurs** de Pierre Grimblat (1974).
4 - **L'Enfer des Armes**, le film mythique de Tsui Hark (Hong Kong, 1981).
Tout cela dans un cadre rénové et confortable, avec un écran agrandi et du Dolby Stereo. Entrée : 100 F.

■ *Fantasporto*, quinzième édition, ouvrira ses portes le 3 février prochain pour huit jours de projection non-stop livrant au public pas moins de 150 films répartis en diverses sections. Informations au bureau du Festival : *Fantasporto*, rua da Constituiçao, 311 - 4200 Porto, Portugal (Tél.: 351 2 550 8 990).

ABONNEMENT



SOYEZ *MAD*, ABONNEZ-VOUS !

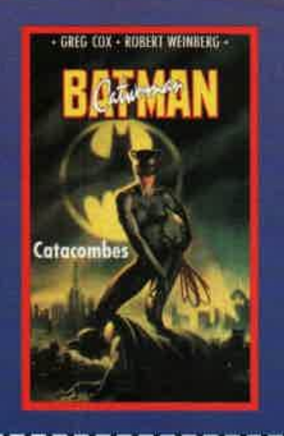






Soyez parmi les 200 premiers à nous envoyer votre bulletin d'abonnement et recevez, au choix, la K7 des **TOMMYKNOCKERS**, l'adaptation du chef-d'œuvre de Stephen King en version intégrale, ou la K7 du **BATMAN** de Leslie H. Martinson avec Adam West (1966), le long métrage loufdingue consécutif à la célèbre série télévisée.

Pour tous les suivants, et sous réserve que vous le réclamiez fort sur le bon de commande, nous vous enverrons, au choix, l'un des trois volumes de la collection "SUPER HEROS" chez *Fleuve Noir* ("BATMAN & CATWOMAN", "LE JOKER", "WONDER WOMAN"), la belle affiche 120 x 160 de **TRUE LIES** ou un numéro de *MAD MOVIES* ou d'*IMPACT* manquant à votre collection, ce qui est carrément moche pour un fan comme vous, non ?





Ces cadeaux vous parviendront avec le premier numéro de votre abonnement.

L'abonnement à *Mad Movies* ne coûte que 100 F pour une année complète (six numéros) et 190 F pour deux ans (douze numéros). Pour vous abonner, il suffit de nous envoyer cette somme, par chèque ou mandat-lettre à

MAD MOVIES
4 rue Mansart,
75009 PARIS

Pour l'étranger, et par voie de surface : 120 F. Envoi par avion : 200 F. Tout règlement : par mandat international exclusivement. Nous n'acceptons aucun chèque sur l'étranger.

BULLETIN D'ABONNEMENT

à découper ou photocopier et à renvoyer à
MAD MOVIES, 4 rue Mansart, 75009 PARIS

NOM ______________________________

PRENOM ______________________________

ADRESSE ______________________________

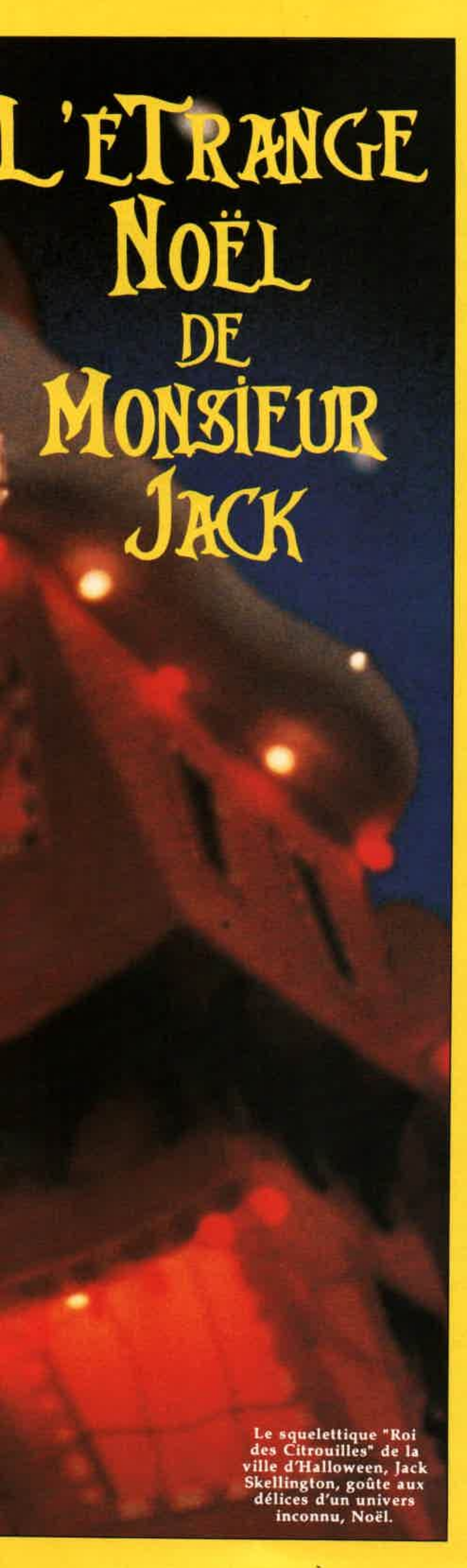
____

____

Désire m'abonner pour un an à Mad Movies.
Règlement joint par chèque ou mandat-lettre.

actualité
cinéma
sortie le 7 décembre

L'ÉTRANGE NOËL DE MONSIEUR JACK



Le squelettique "Roi des Citrouilles" de la ville d'Halloween, Jack Skellington, goûte aux délices d'un univers inconnu, Noël.

Un an après sa sortie américaine, ***L'Etrange Noël de Monsieur Jack*** *arrive enfin sur les écrans hexagonaux. Farce macabre, conte pervers et comédie musicale y cohabitent avec des marionnettes aux mouvements d'une fluidité inédite. Une expérience visuelle étonnante, riche de petits monstres issus d'un Halloween imaginaire vénéré par le cinéaste de* ***Beetlejuice*** *et* ***Batman****, Tim Burton, lequel est brillamment secondé par l'un des piliers de MTV, Henry Selick, et une escouade d'animateurs perfectionnistes. Des magiciens au service de la fête des citrouilles ricanantes...*

Dans l'anonymat des studios *Disney*, à l'époque où il crayonnait des dessins animés aussi peu novateurs que **Taram et le Chaudron Magique** et **Rox et Rouky**, Tim Burton songeait déjà à un long métrage d'animation, une histoire qui raconterait la collision d'Halloween, fête macabre, et de Noël, fête de la guimauve. Un choc des mondes interprété par des marionnettes héritées de Willis O'Brien, Ray Harryhausen, George Pal et quelques autres pionniers de cet art artisanal, façonné à force de patience et de bricolage. De la magie pure. C'était en 1982 et Tim Burton n'était pas encore l'ange du cartoon bizarre, des personnages tour à tour lunaires et inquiétants. Il n'avait pas encore tourné **Pee Wee's Big Adventures, Beetlejuice**, les deux **Batman, Edward aux Mains d'Argent**... Des défis chaque fois risqués, chaque fois relevés et chaque fois extrêmement rentables au box-office. Dix ans après son départ forcé des studios *Disney*, Tim Burton y revient. Ses pontes lui font désormais les yeux doux, sachant que tout ce que touche son échevelé se transforme en or ; ils lui déroulent le tapis rouge pour **L'Etrange Noël de Monsieur Jack** et **Ed Wood**, laissant le petit génie construire ses maisons de poupées sans interférer dans ses travaux.

Qui est Monsieur Jack ? Jack Skellington plus exactement. Sa fonction : Roi des Citrouilles, grand manitou des maléfices d'Halloween, des rites grinçants, des cadeaux empoisonnés et des rires jaunes. Toute la cité d'Halloween se prosterne à ses pieds, attendant de lui, année après année, de nouvelles trouvailles macabres. Mais Jack Skellington déplore cette routine. Au lendemain d'un Halloween qui plonge dans l'allégresse ses concitoyens, il cède même au blues. Errant aux confins du pays, il découvre une contrée aux couleurs aussi vives que le pays d'Halloween est sombre, lugubre. Le pays du Père-Noël. Vient à Jack l'idée de prendre contrôle de Noël, de kidnapper son pape. De lui voler sa barbe, sa panoplie et de distribuer des cadeaux. Pas ses cadeaux. Des cadeaux made in Halloween, à savoir des serpents qui avalent les sapins, des araignées, des poupées qui agressent les enfants... Tandis que le Père Noël subit les tortures du terrifiant Oogie Boogie, une créature particulièrement funeste, Jack regrette son geste, convaincu par la jolie et aimante Sally, l'épouvantail le plus sexy jamais vu, de sa profanation. Au tout dernier moment, après avoir été pilonné sur son traîneau en forme de cercueil, il répare son outrage. Avec la complicité du Père Noël, bon prince.

Une histoire simple, on le voit, presque aussi squelettique que son héros, et ponctuée de dix numéros musicaux concoctés par Danny Elfman, le compositeur attitré de Tim Burton. Une histoire surtout hantée par les citoyens d'Halloween, des vampires, des sorcières, des croquemitaines, un savant fou, d'affreux garnements, des ectoplasmes... Une vraie Cour des Miracles du macabre, qui nargue la Grande Faucheuse, l'au-delà et la mort. Et ces créatures foisonnent dans **L'Etrange Noël de Monsieur Jack**, s'activent, bougent avec une sidérante facilité. Une merveille de technique portée à son point de non-retour. Une merveille esthétique également, chaque détail, aussi infime soit-il, bénéficiant d'un soin maniaque. De la magie pure, un étonnant boulot de prestidigitateur, d'horloger suisse. Sur ce plan, **L'Etrange Noël de Monsieur Jack** est une incontestable réussite, un hommage sincère et fastueux aux artisans les plus obscurs de l'animation en trois dimensions. Un régal pour les yeux. Mais le cœur n'adhère pas au conte de fée, malgré les intentions premières de Tim Burton, à savoir retrouver la chaleur et l'émotion des émissions animées de son enfance. La love-story patine dans le vide, les marionnnettes sont des pantins, certes manipulés avec virtuosité, mais des pantins tout de même, des guignols aux mouvements aussi fluides que leur chair est froide. Gepetto, le père de Pinocchio, ne tirait manifestement pas les ficelles de la populace bigarrée et sautillante d'Halloween. L'émotion ne passe pas. Un spectacle rien que pour vos yeux donc, qui mérite largement le déplacement toutefois. Pour la perfection de son animation, de son cadre, de ses décors et pour quelques morceaux d'anthologie comme le pseudo "Minnie the Moocher" de l'infernal Oogie Boogie.

Marc TOULLEC

Tim Burton's The Nightmare Before Christmas*. USA. 1993. Réal.: Henry Selick. Scén.: Caroline Thompson et Michael McDowell d'après une histoire de Tim Burton. Dir. Phot.: Peter Kozachik. Musique et chansons : Danny Elfman. Prod.: Tim Burton et Denise DiNovi pour Touchstone. Voix dans la version originale : Danny Elfman, Chris Sarandon, Catherine O'Hara, William Hickey, Glenn Shadix, Paul Reubens, Ken Page, Ed Ivory... Dur.: 1 h 15. Dist.: Gaumont/ Buena Vista. Sortie nationale le 7 décembre 1994.*

interview : Henry SELICK

La chaîne musicale *MTV* doit beaucoup à Henry Selick. Après des courts métrages expérimentaux (**Seepage**, mélange de dessin animé classique et d'animation en stop-motion, **Phases** à base de métamorphoses animales), il apporte à *MTV* **Haircut M, Mask M, Xeros M** dont il est scénariste, réalisateur, constructeur et animateur des marionnettes, monteur et chef opérateur ! Son chef-d'œuvre pour *MTV* : l'inquiétant et surréaliste **Slow Bob in the Lower Dimension** en 1990. Réalisateur de spots publicitaires depuis son atelier de San Francisco, il ne travaille plus seul dans son coin, ne s'adresse plus à une audience de spécialistes avertis. De son art de l'animation, Tim Burton en profite largement. Avec **L'Etrange Noël de Monsieur Jack** aujourd'hui, et une adaptation du conte "Jack et le haricot magique" à venir...



Henry Selick



Le maire démago d'Halloween entouré de citoyens partisans de la farce macabre...

Quand et comment avez-vous rencontré Tim Burton pour la première fois ?

Je connais Tim Burton depuis longtemps, depuis 1978/79, années durant lesquelles nous travaillions tout deux pour les studios d'animation de *Disney*. Nous étions déçus par les dessins animés que le studio produisait alors, des longs métrages sans imagination qui continuaient à vivre sur les acquis d'antan. Nous ressentions un grand vide artistique, une absence totale de défis à relever. Etant quelqu'un de très porté sur l'animation expérimentale, je désire en permanence essayer de nouvelles choses, emprunter de nouvelles voies. Tim Burton était un peu dans mon cas, toujours plein de bonnes idées, d'idées neuves. Lorsque nous étions encore chez *Walt Disney*, au début des années 80, Tim a jeté les bases de **L'Etrange Noël de Monsieur Jack**. Je me souviens lui avoir rendu visite, avoir vu les premières esquisses du projet. Son associé de toujours, Rick Heinrichs, un spécialiste en sculpture, m'a également montré une première représentation en marionnette de Jack Skellington et de Zero, son chien fantôme. Tim Burton et Rick Heinrick ont bien sûr proposé le film à *Disney*, à quelques autres producteurs, mais cela n'intéressait personne à l'époque. Découragés, ils ont mis le projet dans un tiroir. Les années ont passé. Tim Burton a eu la trajectoire que l'on connaît. Dans mon petit domaine, je me suis pas trop mal débrouillé en travaillant beaucoup pour la chaîne musicale *MTV*. Je porte à mon actif de nombreux jingles, de l'habillage, des courts métrages. Je me suis fait un petit nom. De son côté, fort de sa notoriété, Tim Burton est revenu à la charge chez *Walt Disney*. Et, évidemment, ses responsables ont répondu à sa proposition par l'affirmatif. Comme Tim, tout en supervisant l'ensemble de la production, ne souhaitait pas mettre **L'Etrange Noël de Monsieur Jack** en scène lui-même, il s'est mis en quête d'un réalisateur capable d'y consacrer trois ans. C'est Rick Heinrichs, avec qui j'étais resté très proche, qui nous a remis en contact. Tim et moi avons longuement parlé de la manière dont le projet pouvait se concrétiser. Etant tout deux branchés sur la même longueur d'onde, nous nous sommes mis au travail. Dans un premier temps, nous avons effectué quelques tests d'animation dans les studios de Phil Tippett, à l'aide de marionnettes assez grossières dans le seul but de convaincre définitivement nos producteurs potentiels. Ils étaient quelque peu dubitatifs, mais nous sommes parvenus à gagner leur confiance en expliquant comment nous allions contourner les problèmes techniques à venir. Nous étions au début 1991 et j'ai bouclé **L'Etrange Noël de Monsieur Jack** à la mi-1993.

Comment s'est déroulée la cohabitation artistique avec Tim Burton. Vous n'êtes pas un peu frustré que tout le crédit de *L'Etrange Noël de Monsieur Jack* lui revienne ?

SCENARIO

interview :

Caroline THOMPSON

Caroline Thompson avoue détester Noël. Paradoxalement, elle est devenue une sorte de spécialiste des histoires pour enfants, en signant notamment les scénarios de **L'Incroyable Voyage** et du **Jardin Secret**, et en réalisant dernièrement une nouvelle adaptation de **Black Beauty**. Caroline Thompson avait déjà collaboré pour le meilleur en écrivant le script d'**Edward aux Mains d'Argent**. C'est donc logiquement à elle que le réalisateur des **Batman** a fait appel quand **L'Etrange Noël de Monsieur Jack** s'est trouvé en panne de scénario.

Comment expliqueriez-vous aux profanes français que nous sommes la signification profonde d'Halloween ?

Halloween se déroule un peu sur le même principe que Mardi Gras : c'est le jour où le côté païen de notre âme peut s'exprimer. La signification originelle du mot "carnaval" est "l'adieu à la chair". Halloween, c'est cela, la seule fête païenne de l'année. En Amérique, la société fonctionne sur la retenue, sauf le jour d'Halloween où le païen en nous peut s'en donner à cœur joie. Halloween, comme Mardi Gras, est à l'origine une fête religieuse, la veille de la Toussaint. Au Mexique, le Jour des Morts est la fête la plus populaire de l'année. Nous avions besoin aux Etats-Unis d'une journée de relâchement total, et c'est Halloween que nous avons choisi.

Au générique de *L'Etrange Noël de Monsieur Jack*, vous n'êtes pas la seule scénariste créditée. On y trouve également Michael McDowell, auteur du script de *Beetlejuice*...

En fait, Michael McDowell, le premier scénariste pressenti, n'a jamais rendu son scénario. Il a un peu laissé l'équipe dans la panade. Danny Elfman avait déjà écrit la plupart des chansons, les animateurs commençaient à mettre en scène quelques-uns des numéros musicaux, mais personne n'avait de scénario en mains. Tim Burton, avec qui j'avais écrit **Edward aux Mains d'Argent**, m'a donc appelée à la rescousse pour savoir si je pouvais leur sauver la mise. Bien entendu, j'ai tout de suite donné mon accord. Ce boulot m'a donné l'impression de construire une maison dont les habitants étaient déjà installés. De plus, les chansons écrites par Danny racontaient déjà pas mal l'histoire, et mon travail a d'abord consisté à relier les dix chansons entre elles, tout en donnant du relief, de la chair aux personnages. Il fallait faire attention de ne pas faire doublon avec ce que Danny avait déjà écrit car cela aurait provoqué de gros problèmes de rythme dans le film. Ma tâche était donc très spécifique. Ce qui ne veut pas dire que je ne me suis pas amusée. Bien au contraire !

Quels ont été vos apports personnels à l'histoire d'origine ?

J'ai créé le personnage du savant fou et j'ai renforcé l'histoire de Sally. J'ai notamment écrit cette séquence où elle saute par la fenêtre, atterrit en morceaux et se recoud elle-même. J'ai aussi, bien sûr, contribué à la création des autres personnages, bien que ceux-ci étaient déjà présents dans l'esquisse d'histoire que Tim avait écrite il y a dix ans.

L'humour du film est très noir, les blagues sont morbides à souhait... Cela vous correspond-il ?

Disons juste que les cimetières sont mes endroits favoris. Le Père Lachaise, à Paris, est d'ailleurs mon préféré. Il y a une vraie poésie dans ces endroits, une sensation particulière et très étrange dont je me sens très proche.

Considérez-vous l'histoire d'amour de *L'Etrange Noël de Monsieur Jack* proche de celle d'*Edward aux Mains d'Argent* ?

Edward est une véritable anomalie dans l'univers banlieusard où il évolue. Jack et Sally font partie intégrante du monde qu'ils habitent. Donc, de ce point de vue, c'est différent. Cela dit, peut-être que le "feeling" est le même. Je ne suis pas la mieux placée pour le savoir.

Le monde de Noël est décrit dans le film comme un univers très ennuyeux. Alors que celui d'Halloween est bien plus alléchant. Dans un film produit par Disney, c'est plutôt étrange, non ?

Tous ceux qui ont travaillé sur le film détestent Noël ! C'est une période qui nous déprime. Les responsables de *Disney* ont parié sur le film en nous laissant faire ce que nous voulions. Cela dit, sans le nom de Tim Burton attaché au projet, **L'Etrange Noël de Monsieur Jack** n'aurait jamais vu le jour. *Disney* a plus investi sur le nom de Tim Burton que sur l'idée du film. Il faut croire qu'ils ont eu raison, vu le succès remporté par le film aux USA !

Comment avez-vous travaillé avec Tim Burton sur le scénario ?

Ce qui est merveilleux, en fait, c'est que je n'ai pas travaillé avec lui ! Il m'a parlé du film, m'a dit à peu près ce qu'il voulait, et m'a laissé une semaine pour lui rendre une première version qui l'a enchanté. Tim n'est pas du genre à être sur votre dos toutes les quinze secondes. Il m'a laissée travailler en toute confiance. Et il n'y a rien de mieux que la confiance des autres pour donner le meilleur de soi.

***L'Etrange Noël de Monsieur Jack* est-il selon vous un film moral ?**

Je crois le film plus moral qu'il ne devrait l'être. S'il n'avait tenu qu'à moi, on se serait débarrassé complètement de Noël à la fin. En Amérique, Noël est devenu le jour des cadeaux. Personnellement, j'aime faire des cadeaux quand j'en ai envie, et non quand on me le dit. Je préfère Thanksgiving. C'est tout aussi familial que Noël mais là, au moins, il n'est question que de bouffe !

Propos recueillis par
Marc TOULLEC
(Traduction : **Didier ALLOUCH**)

C'est parfois difficile. Cependant, si Tim et moi avons travaillé ensemble sur **L'Etrange Noël de Monsieur Jack**, c'est surtout parce que nous avons la même sensibilité, même si elle s'exprime parfois de manière différente. Tim Burton admire énormément les films d'horreur classiques de l'école *Universal*, les **Frankenstein** avec Boris Karloff, **Le Loup-Garou**... De mon côté, je suis plus influencé par l'école européenne d'animation. Nous nous retrouvons toutefois dans notre amour commun pour **Le Cabinet du Docteur Caligari** et l'expressionnisme allemand. Si Tim voue une admiration sans borne à Vincent Price, moi j'admire Peter Lorre. Nous étions d'accord pour chercher notre inspiration visuelle du côté du noir et blanc splendide de films comme **Le Troisième Homme**, **La Nuit du Chasseur** et **Le Masque du Démon**. S'il est vrai que **L'Etrange Noël de Monsieur Jack** est le film de Tim Burton, il m'a également offert une grande liberté, une grande autonomie. Seul maître à bord, j'aurais bien supprimé deux ou trois chansons de la version finale. Mais les désaccords n'étaient pas si nombreux et portaient sur des détails, notamment la taille des pieds et des mains de Sally. Tim les voulait au départ plus petits, mais, au niveau de l'animation et des armatures métalliques, ça ne passait pas. Après quelques jours de déprime, il s'est résigné à voir une Sally sensiblement différente de celle qu'il avait envisagée au tout début. Il insista également pour que l'univers d'Halloween soit plus sombre, plus macabre qu'il ne l'était à l'origine. Il n'a rien retouché au monde de Noël, qui l'inspirait nettement moins il est vrai !

Dans son doux foyer, le Père Noël examine la liste des cadeaux : un moment de calme avant la tempête...

Comment expliquez-vous que Tim Burton ait fait appel à vous, qu'il vous ait donné la réalisation d'un projet qui lui tenait tant à coeur ?

Pour deux raisons. D'abord, Tim Burton était mobilisé sur deux films, **Batman le Défi** et **Ed Wood**. Ensuite, et je le cite, Tim affirme qu'il ne possède pas la "patience nécessaire à la réalisation d'un projet comme **L'Etrange Noël de Monsieur Jack**". S'y consacrer corps et âme pendant plus de deux ans, enfermé dans des ateliers, l'aurait rendu extrêmement nerveux. Au contraire, je suis quelqu'un de patient. Je sais que l'animation de marionnettes est un processus long, difficile. Il ne faut pas, par exemple, penser à la fin du tournage, mais se contenter de la fin de la semaine. Trop d'impatience nuit à un tel film.

A quand remonte votre passion pour l'animation de marionnettes ?

Cette passion remonte à mon enfance. J'ai découvert l'animation de marionnettes par l'intermédiaire d'une chaîne de télévision locale qui programmait souvent des œuvres européennes du genre. J'ai ainsi découvert

■■■

■■■

le travail de l'Allemand Lotte Reiniger, passé maître dans l'art d'animer les silhouettes, de jouer avec des ombres particulières. Bien que je sois très porté sur l'école européenne d'animation, j'admire aussi les premiers **Mickey**, **Le Septième Voyage de Sinbad**, **Monsieur Joe**, Ray Harryhausen et Willis O'Brien. Ce n'est qu'en rentrant à l'université, vers mes dix-neuf ans, que j'ai vraiment pensé à m'orienter vers l'animation. J'ai, à ce moment, découvert à la télévision des courts métrages d'animation expérimentale. Ils ont eu sur moi une influence prépondérante. J'étais sous le choc. Très peu de temps après, j'ai été admis à Cal Arts, une école très réputée en Californie où j'ai pu étudier le dessin animé classique. Du dessin, je suis ensuite revenu à l'animation d'objets, de figurines. Tout en découvrant les films de gens comme Jan Svankmajer, je perfectionnais ma technique. En matière d'animation, vous devez travailler comme un malade pour créer l'illusion de la vie. Cela revient à donner naissance à une image issue de son esprit, à matérialiser un rêve. Il n'existe aucune limite, aucune barrière dans cet art, surtout si vous bénéficiez des moyens et du temps nécessaires. La stop-motion, l'animation image par image, permet de générer une véritable sensation de réalité.

Techniquement, *L'Etrange Noël de Monsieur Jack* n'a pas toujours dû être une partie de plaisir. Comment avez-vous rendu possible ce qui pouvait paraître irréalisable ?

Nous avons passé un temps énorme sur le story-board à planifier chaque plan, chaque mouvement de caméra. On les a modifiés, améliorés au maximum. J'y ai considérablement travaillé. Certains jours, je devais superviser le travail de seize ou dix-sept équipes différentes, œuvrant toutes à un stade différent de la réalisation, de l'exécution ou de la préparation. J'apportais tout ce que je pouvais, des changements dans l'éclairage à la manipulation à proprement parler, en passant par des solutions à tous les problèmes qui se posaient quotidiemment. Chaque jour apportait son lot de soucis, de pépins. C'était parfois dur d'arriver sur le plateau avec l'enthousiasme des premières semaines, sachant que des dizaines de tuiles allaient nous tomber sur la tête. Le personnage qui nous a donné le plus de fil à retordre est Oogie Boogie, un géant par rapport aux autres marionnettes. Il est si gros, si imposant, avec une démarche si particulière, ondulante... En règle générale, les protagonistes principaux étaient si bien construits, en nombre si imposant d'exemplaires différents, constitués d'une armature capable de tant de mouvements, qu'ils nous ont posé peu de problèmes. Par contre, nous ne pouvions pas apporter le même soin maniaque aux personnages secondaires, à la figuration. Les armatures métalliques dont bénéficient Jack Skellington et Sally reviennent à un coût si élevé que nous ne pouvions nous les offrir pour l'ensemble du casting de marionnettes. Nous avions, par contre, le loisir d'utiliser des effets spéciaux dits atmosphériques. La pluie, le brouillard, le feu nous permettaient de rendre le pays d'Halloween plus réel et d'éviter que le regard des spectateurs se braque sur l'animation des figurines de second plan.

Peut-on dire que le film a été une sorte de gigantesque laboratoire de l'animation image par image, permettant de résoudre des problèmes que personne ne s'était jusqu'alors posés...

Tout à fait. Personne dans l'équipe n'avait auparavant travaillé sur une production de cette envergure puisqu'il n'en existait pas. D'où une cascade de problèmes journaliers. Inévitable. Nous trouvions toujours un moyen pour y remédier. Par exemple, sur la place de la ville d'Halloween se trouve une fontaine. Il fallait décider si ce serait une véritable fontaine miniature avec pompes ou un effet généré par ordinateur qui coûtait monstrueusement cher. Nous avons opté pour une solution intermédiaire, l'incrustation optique, uniquement dans la fontaine, d'une eau animée. Nous voulions à travers ce genre de détails aller bien plus loin dans le perfectionnisme que tous les films d'animation qui ont précédé **L'Etrange Noël de Monsieur Jack**. Ils sont pour la majorité d'entre eux statiques, lents. Nous avons ainsi rapproché le rythme de la narration, le tempo du montage de ceux d'une production normale, avec des comédiens de chair et d'os. En général, au vu d'un film d'animation, vous avez l'impression que seulement deux petites lampes éclairent uniformément toutes les marionnettes. Nous ne voulions pas de ça. Par le soin apporté au moindre détail, les nuances des images, leur richesse, nous voulions créer l'univers animé le plus proche possible du "live", tout en en préservant le charme, la magie et les spécificités de l'animation.

Dans *L'Etrange Noël de Monsieur Jack*, vous doublez la fable macabre d'une comédie musicale dans la tradition hollywoodienne. C'est un pari pour le moins risqué...

Compliqué, mais les chansons contribuent à la réussite du film car elles donnent un rythme à la séquence. Le plus dur tient à raconter une histoire tout en montrant des personnages chanter et danser. Mais ce problème n'est pas le seul lot de l'animation ; les comédies musicales de l'âge d'or hollywoodien rencontraient ce même genre de soucis. A vrai dire, le principal défi de **L'Etrange Noël de Monsieur Jack** se situait ailleurs, dans le simple fait que les spectateurs ne sont plus habitués à voir un personnage se mettre à pousser la chansonnette, à gesticuler au beau milieu d'une scène. De plus, ceux qui désirent tourner des films musicaux ne connaissent plus les recettes d'autrefois : les secrets de fabrication se sont perdus. Mais en travaillant d'arrache-pied sur le scénario, en abandonnant un premier script de Michael McDowell qui ne marchait pas, nous avons réussi à retenir l'attention des gens lorsque Jack Skellington gémit en chantant, à faire en sorte qu'ils ne déconnectent pas dès que l'orchestre se met en branle. J'aime à penser que nous y sommes parvenus même si nous en racontons un peu trop avec les chansons. Dans **James and the Giant Pitch**, que produit également Tim Burton pour *Walt Disney*, il y en aura nettement moins.

***L'Etrange Noël de Monsieur Jack* constitue indéniablement une performance technique inédite. N'avez-vous pas craint que la perfection de l'animation prenne le pas sur l'histoire que vous avez voulu raconter ?**

Marier perfection technique et narration est difficile, réellement difficile. Il s'agissait de faire oublier que les marionnettes sont effectivement des marionnettes, il fallait que les spectateurs réagissent face à elles comme face à des comédiens. Cette gymnastique demande une grande subtilité et surtout une logique qui va à l'encontre des idées reçues sur l'animation. L'opérateur et le réalisateur ne doivent ainsi pas raisonner en terme de marionnette, mais simplement d'acteur, de personnage. Si nous avons consacré autant de temps aux tests, ce n'est pas seulement pour peaufiner encore et encore la technique, la rendre parfaite, c'est aussi pour améliorer



Le grand méchant Oogie Boogie et sa roue de l'infortune !

la performance de la marionnette pour qu'elle transmette des émotions, des sentiments. Ainsi, pour que Jack Skellington possède une gamme très étendue d'expressions, nous avons eu recours à pas moins de sept cents têtes différentes. Nous pensions prioritairement aux personnages. Le défi de **L'Etrange Noël de Monsieur Jack** consistait à divertir le public, à veiller à ce qu'il ne pense pas à la titanesque somme de travail qu'il y a derrière. L'aspect technique ne devait jamais prendre le dessus sur ce qui importe vraiment dans le film, l'histoire, les personnages, les émotions.

En développant la campagne publicitaire de *L'Etrange Noël de Monsieur Jack*, les gens de chez Disney se sont creusés les méninges pour imposer une image du film auprès du public. Quelle définition en donneriez-vous ?

Je n'ai jamais eu à le définir. Disons que le film se situe quelque part entre la comédie d'horreur et la love-story. Mais l'horreur ne signifie nullement que les monstres y sont effrayants. Pour les enfants de moins de sept ans peut-être. Les autres en rigolent. J'aime l'humour noir. Mais, paradoxalement, je suis celui qui a insisté pour que les choses rentrent dans l'ordre dans le dénouement, pour que le Père Noël reprenne le contrôle de la situation. Ce n'était pas vraiment le cas dans la version initiale du scénario. Les enfants et même les adultes ont besoin de retomber sur leurs pieds après quelques petits frissons. En ce sens, je dois être un sentimental. Pourtant, Tim Burton et moi préférons de loin Halloween à Noël.

Propos recueillis par **Marc TOULLEC**
(traduction : **Didier ALLOUCH**)



interview : Eric LEIGHTON

Plus que sur aucun autre film, les noms inconnus au générique comptent pour **L'Etrange Noël de Monsieur Jack**. Au-delà de Tim Burton et de son compositeur Danny Elfman, il y a une foule d'animateurs recrutés sur petites annonces dans des journaux spécialisés. A leur tête : Eric Leighton, amoureux comme il se doit de la stop-motion depuis le berceau ou presque. Ex-assistant du grand Phil Tippett sur **RoboCop 2** notamment, et collaborateur de Henry Selick sur les clips branques de *MTV*, Eric Leighton apporte à cette production Tim Burton un professionnalisme sans faille doublé d'un amour vibrant pour ces chères marionnettes. A la question : "Objets inanimés, avez-vous donc une âme ?", il répond : "OUI !"...

On n'arrive pas sur un film comme *L'Etrange Noël de Monsieur Jack* comme on arrive sur un film traditionnel. Il paraît nécessaire de montrer patte blanche, d'avoir un petit background dans un domaine bien précis. Présentez-nous le vôtre...

Il n'existe pas vraiment d'école pour les animateurs de marionnettes image par image. La plupart d'entre nous ont commencé par piaffer de bonheur aux films de Ray Harryhausen et de Willis O'Brien. Dès l'enfance, dans un garage, on s'est tous essayé maladroitement à l'animation. C'est exactement comme ça que j'ai débuté, à dix ans, à l'aide de la caméra Super 8 de mon père, après avoir vu une compilation de courts métrages d'animation, **The First International Tournee of Animation**. Pour un gosse, c'est quelque chose de magique ; j'avais l'impression que des objets inanimés se mettaient soudain à vivre, à respirer. Galvanisé par ce programme, je me suis mis à filmer des batailles titanesques dont les combattants étaient mes soldats de plomb. Par la suite, j'ai eu la chance de bénéficier des avantages d'un système scolaire qui pousse les gamins à s'exprimer pleinement. Tant et si bien que dès mes dix ans, mes parents et professeurs m'ont convaincu de persévérer dans cette voie. Tout logiquement, j'ai intégré le département animation de l'université de San Francisco. Après deux années où j'ai bourlingué à travers toute l'Europe, j'ai enfin commencé à toucher à l'animation en tant que profession. Il y a eu Gumby, un personnage pour enfants des années 50 remis au goût du jour, de nombreux spots publicitaires, une collaboration très suivie avec Phil Tippett, un passage à *Industrial Light and Magic*. L'animation étant un tout petit monde, j'ai rencontré Henry Selick avec qui j'ai travaillé dans le cadre de jingles pour *MTV*, puis sur le court métrage **Slow Bob in the Lower Dimensions**. Lorsque Tim Burton contacta Henry Selick pour **L'Etrange Noël de Monsieur Jack**, ce dernier fit naturellement appel à moi.

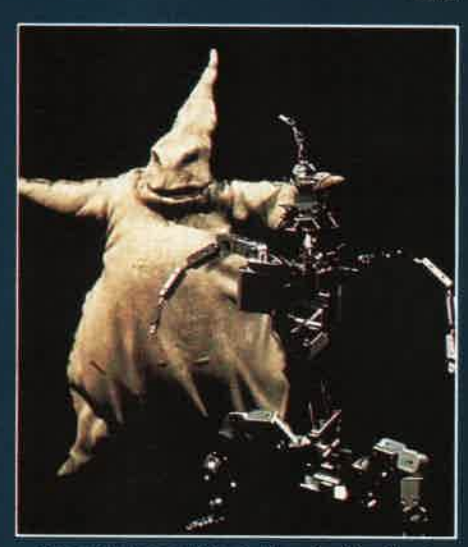
Que représentait l'opportunité de travailler sur *L'Etrange Noël de Monsieur Jack* pour un animateur aussi inconditionnel que vous ?

Pour un animateur de stop-motion, ce film c'est le rêve. **L'Etrange Noël** constitue la première production qui se donne les moyens d'aller jusqu'au bout de ses ambitions, d'aboutir à un long métrage. Dans ce domaine, vous avez une quantité de clips et de courts métrages, des séquences courtes dans des films à gros moyens et quelques vrais films en provenance des pays de l'Est. Nous avions les ressources financières nécessaires à la réalisation d'un film et d'un rêve. Et tout le temps nécessaire pour fignoler chaque plan. Il y en a environ 850 dans **L'Etrange Noël**. Il fallait maintenir une qualité constante, prouver que l'animation en trois dimensions pouvait rivaliser avec le dessin animé tout court. De ce fait, la plupart des meilleurs animateurs en trois dimensions se sont retrouvés au générique du film.

L'animation des figurines s'avère incroyablement sophistiquée. Pas un accroc, pas un détail laissé au hasard. Par quel miracle êtes-vous parvenu à ce résultat, stupéfiant sur un plan technique ?

Nous disposions de marionnettes possédant une armature très complexe. Elle leur donnait une variété incroyable d'expressions et de mouvements. Nous partions sur la base

■■■



Le strip-tease d'Oogie Boogie dévoilant une savante armature de métal...



L'une des nombreuses employées du département animation au travail sur Jack.

■■■

d'un story-board très détaillé qui nous informait sur les angles de prises de vues et sur le style d'animation nécessaire à la scène. Ensuite, nous transformions le story-board en une version dessin animé classique du film. Il s'agissait d'une sorte de brouillon, de version préliminaire de **L'Etrange Noël**. Nous obtenions ainsi une idée relativement précise du résultat final. Nous y ajoutions des idées, nous y apportions des modifications. Ce story-board animé nous a considérablement facilité la tâche car, à l'exception des effets spéciaux, tout s'y trouvait déjà, du look des personnages aux décors. En collant à cet **Etrange Noël** à l'état embryonnaire, nous savions exactement où nous allions, nous savions de quel matériau, de quel élément de décor nous allions avoir besoin... Etape par étape, le film se bonifiait. Ensuite, nous tournions la séquence désignée en huit ou neuf plans. C'était là "l'initial animation test" qui permettait de vérifier si le résultat correspondait au story-board et se calait sur le son préalablement enregistré. Venaient ensuite l'animateur de la séquence et Henry Selick. Tout deux analysaient ce bout d'essai pour décider si nous devions poursuivre dans cette voie ou apporter quelques changements. Encore après, nous tournions une nouvelle scène test avec les enseignements tirés des erreurs précédentes. En moyenne, avant d'arriver à la version finale, nous réalisions trois ou quatre tests. Là, tout devait tendre vers la perfection même. Auparavant, nous pouvions nous laisser aller à quelques tâtonnements, à quelques coquilles, l'essentiel consistait à capter l'émotion de la situation et l'expression des marionnettes. Dans la version finale, technique et émotions devaient atteindre la qualité optimale. Toute l'opération revenait donc à prendre le temps de préparer, de planifier pour éviter les scories au stade terminal, pour éviter de tout recommencer. Ainsi, nous passions parfois jusqu'à dix jours sur un seul plan. Un délai suffisant pour parvenir à la perfection et maintenir un niveau artistique très élevé. En animation stop-motion, on n'est jamais sûr que les mouvements vont se succéder harmonieusement, de manière fluide, à moins de se montrer extrêmement prudent et de prendre son temps.

A propos des techniques d'animation, comment vous y êtes-vous pris ? Vous êtes-vous contenté des méthodes traditionnelles, ou avez-vous intégralement innové ?



La créature du Docteur Finklestein : Sally, une poupée de chiffons secrètement amoureuse de Jack.

Pour le jeu et l'animation des personnages, il n'y a qu'une seule et unique technique, la stop-motion, qui consiste à filmer les mouvements les uns après les autres, image par image, d'intervenir à chaque instant sur la



Déçu par Sally, le Docteur Finklestein cherche à créer un double à son image en utilisant une moitié de son cerveau !



Le Docteur Finklestein en coulisse : une marionnette d'une quinzaine de centimètres minutieusement animée.

COURT METRAGE : VINCENT de Tim Burton

La naissance d'un génie

Présenté en première partie de L'Etrange Noël de Monsieur Jack, le court métrage Vincent est la première œuvre de Tim Burton. Un joyau de six minutes où explose déjà la personnalité unique d'un des réalisateurs les plus importants de ces dix dernières années...

"Voici Vincent Dupont/Il vient d'avoir sept ans/ Il est toujours poli/C'est un garçon charmant/ Vincent est affectueux, d'une grande gentilesse/ Mais il veut faire des films d'horreur comme Vincent Price/Sa sœur, son chien, son chat lui tiennent compagnie/Mais il serait bien mieux avec les chauves-souris/Là il ferait marcher ses inventions terribles/Et promènerait seul son tourment indicible/Quand sa tante vient le voir/Vincent est tout sourire/Il veut pour son musée/La plonger dans la cire/Il fait des expériences sur son chien Aimable/ Dans l'espoir de créer un monstre épouvantable/ Et de trouver avec ce sinistre vaurien/Des proies faciles dans le brouillard londonien"...
Malgré le beau travail de traduction, on vous conseillera évidemment la version originale de **Vincent**, poème littéraire et visuel en hommage à Vincent Price, dont l'acteur aujourd'hui défunt fait, avec la voix d'outre-tombe qu'on lui connaît, l'émouvante lecture.

C'est en 1982, alors qu'il officie sous l'égide de *Walt Disney* et qu'il fait ses gammes sans motivation particulière sur **Taram et le Chaudron Magique** (un des rares très mauvais films d'animation de la firme), que Tim Burton développe l'idée d'un court métrage dont le jeune héros imiterait les faits et gestes dans les films de son idole, Vincent Price, pour échapper à la normalité d'une famille très middle-class. Le Vice-Président de *Disney* de l'époque, Tom Wilhite, accorde son feu vert et 60.000 dollars à Tim Burton après moult tergiversations. Le studio désire en fait seulement voir les résultats d'une animation en stop-motion, technique qu'il n'utilise pratiquement jamais, et, considérant **Vincent** comme un court métrage à titre d'expérience, se détache du projet en donnant à Rick Heinrichs, compère de Tim Burton, le rôle de producteur. Libres, les deux hommes choisissent logiquement les plateaux du studio de David Allen (héritier de Willis O'Brien et Ray Harryhausen) pour parfaire leur technique d'animation. Se joint à eux Stephen Chiodo, aujourd'hui maquilleur (**Critters**) et réalisateur (**Killer Klowns**).
C'est donc avec l'argent de *Disney*, mais à l'écart du studio, que Tim Burton concrétise un rêve, et par là même définit d'emblée un univers qu'il ne cessera d'explorer ensuite : celui de la monstruosité gentille confronté à la normalité agressive, l'antithèse *Disney* en somme. Avec son visage triangulaire et ses cheveux noirs en bataille, le jeune Vincent Dupont (Malloy en V.O.) est bien sûr le portrait robot de Tim Burton, un gamin happé par sa passion pour Vincent Price, prenant l'imaginaire morbide du cinéma comme une réalité tangible, et ne supportant pas que ses parents viennent briser ses rêves. Pas mal de fantasticophiles devraient ici se reconnaître !



Vincent, un jeune garçon qui fait passer sa passion pour Vincent Price avant les obligations familiales.



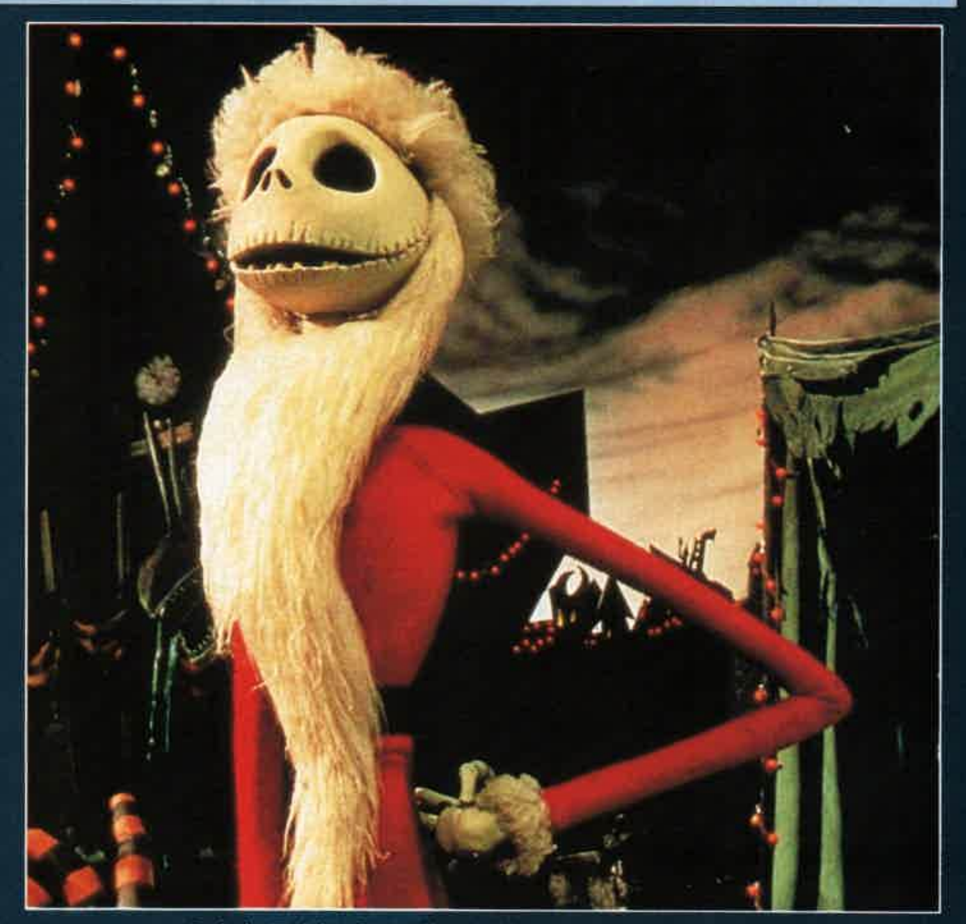
En 1982, Tim Burton réalise un rêve : rendre hommage de son vivant à Vincent Price.

Visions décalées, décors en rupture, noir et blanc expressionniste... La technique est parfaite, l'histoire mignonne et l'hommage sincère. Plus émouvant en six minutes que les soixante-quinze de **L'Etrange Noël de Monsieur Jack** (une merveille de technique, un point c'est tout), **Vincent** annonçait donc moins le film d'animation d'Henry Selick que le tout récent **Ed Wood** de Tim Burton, autre hommage barré, tourné lui aussi en noir et blanc. C'est là toute la différence entre un projet où l'âme fait appel à la technique, et un autre où la technique fait appel à la technique (malheureux écho).
A noter que tard dans la production de **Vincent**, un exécutif de chez *Disney* s'inquiéta soudainement de la tournure des choses, et notamment du final, pas vraiment du goût de la maison. Tim Burton tint tête. C'est aujourd'hui sa version qu'il nous est offert de découvrir, parachevant ce qu'il convient d'appeler un pur chef-d'œuvre.
"Pour fuir cette folie il alla vers la porte/Mais il tomba, sans, vie comme une feuille morte/Ce fut d'une voix faible et lente qu'il cita/La fin du Corbeau d'Edgar Poe comme constat/"Et mon âme de cette ombre/A l'air incongru/Clouée au sol/Ne s'élèvera jamais plus".

Vincent GUIGNEBERT

marionnette. Le résultat dépend essentiellement de l'adresse de l'opérateur que vous avez embauché. **L'Etrange Noël de Monsieur Jack** s'est octroyé la crème de la crème de la profession. Avec le concours d'artistes de ce calibre, inutile de recourir à des technologies révolutionnaires, surtout que nos collaborateurs bénéficiaient de tout le temps nécessaire, de la possibilité de tester à leur guise le fruit de leur travail avant de le conclure. En fait, nous avons davantage raisonné en termes artistiques qu'en termes techniques. L'important était de raconter une histoire dont la narration demandait parfois des plans de dix, quinze, voire vingt secondes. Un film d'animation classique implique rarement des plans dépassant les quatre secondes. Dans la réalisation d'images aussi risquées à obtenir, un nouvel instrument nous a largement aidés, le "frame grabber". Il s'agit d'un système de mesure des mouvements des marionnettes ; il permet de cumuler ces mêmes mouvements d'un plan à l'autre par l'intermédiaire d'un logiciel vidéo qui digitalise en un instant le plan que vous mettez en scène. Le "frame grabber" peut stocker dix images à la suite et les visualiser immédiatement. Un bénéfice considérable qui interdit l'erreur. Du coup, nous pouvions nous rendre compte de la qualité de l'animation, du mouvement, et refaire le plan en cas de problème. Grâce à cet appareil, plus de petits sursauts dans l'animation, plus de ces mouvements saccadés que nous connaissions, y compris chez les meilleurs, qu'ils se nomment Willis O'Brien ou Phil Tippett. Bien sûr, les corrections demandaient des délais supplémentaires, mais elles obligeaient l'opérateur à la perfection. Concernant **L'Etrange Noël de Monsieur Jack**, nous n'avions pas le choix, pas le

■■■



Jack, le "Roi des Citrouilles" enfile le costume de Père Noël pour des festivités revues et corrigées par Halloween.

■■■

droit à l'erreur. En cas d'animation saccadée, sur une heure quinze, nous aurions flanqué une vilaine migraine à nos spectateurs. Nous devions donc nous résoudre à perdre un peu en spontanéité pour gagner en fluidité, en naturel du mouvement.

***L'Etrange Noël de Monsieur Jack* fourmille de mouvements de caméra, de travellings, se déroule à une cadence infernale. Ce n'est pas là l'ordinaire d'un film d'animation !**

Les mouvements de caméra ne sont en effet pas coutumiers dans le domaine de l'animation image par image car ils compliquent énormément la tâche. La plupart du temps, vous avez seulement des plans fixes, ou quelques travellings très prudents, très lents. Sur un court métrage, ça passe. Par contre, un long métrage d'animation en trois dimensions ne peut demeurer statique. Réalisé selon cette logique, **L'Etrange Noël de Monsieur Jack** aurait été d'un ennui mortel. Si la caméra se déplace autant dans le film, c'est grâce à l'ingéniosité du chef opérateur, Pete Kozachik. Ce résultat speed, cette impression de vitesse et de légèreté découle directement de son savoir-faire. Pete sait parfaitement éclairer personnages et décors. Et il possède surtout sur le bout des doigts la technique du motion-control, de la caméra-robot couplée à l'ordinateur. La motion-control programme à l'avance tous les mouvements, et les répète à loisir. Nous pouvions donc effectuer autant de tests que nous le désirions puisque la mémoire informatique enregistrait systématiquement le moindre déplacement de la caméra. L'ordinateur répétait à l'infini ces mouvements sans dévier d'un dixième de millimètre. Pour les besoins de **L'Etrange Noël**, Pete Kozachik a élaboré une dizaine de systèmes de motion-control, un équipement considérable pour un seul film. Il nous a épargné toutes les galères que plusieurs générations d'animateurs ont endurées, l'impossibilité de revenir en arrière sans concéder une impressionnante somme d'efforts.

En fait, où se sont posés les problèmes sur *L'Etrange Noël de Monsieur Jack* ? Sur l'animation technique à proprement parler ou sur le relief des émotions ressenties par les personnages ?

Ce sont deux boulots très différents. Tout dépend de l'opérateur, du poste qu'il occupe, de sa conception du travail. Nous avons embauché une quinzaine d'animateurs pour ce film. Timothy Hittle, par exemple, qui bosse en indépendant d'ordinaire. Si sa technique est bonne, elle n'égale pas celle des meilleurs. Par contre, il apporte beaucoup dans l'expression des émotions, des sentiments, même s'il n'avait guère la patience de peaufiner les mouvements jusqu'à la perfection absolue. Timothy se moque un peu de cette volonté de parvenir au top. Voilà ce qui le motive : que le spectateur réagisse, rie ou pleure en regardant l'une de ses marionnettes. Ce n'est pas un angoissé de la technique ! L'expérience de **L'Etrange Noël de Monsieur Jack** fut ainsi assez dur pour lui car nous aspirions à la perfection. A l'inverse, la création des sentiments, des émotions et le jeu des marionnettes posèrent quelques soucis à d'autres opérateurs plus calés côté animation. L'un dans l'autre, nous nous y sommes plus que largement retrouvé.

Du point de vue créatif, comment appréhendez-vous le film aujourd'hui ? Il semble que le nom de Tim Burton écrase tous les autres, non ?

Nous avons tourné le film de Tim Burton. En tant que superviseur de l'animation, cela m'importait peu. J'ai fait le film que je voulais faire depuis mon enfance, un long métrage d'animation nanti d'un vrai confort de production. Je ne suis pas certain que le scénario soit formidable. Surtout dans la partie centrale, le récit connaît une grosse fatigue, un passage à vide. Cependant, du strict point de vue de l'animation, nous avons fait le maximum. Chacun des animateurs s'est donné à 100 %. Nous sommes fiers de **L'Etrange Noël de Monsieur Jack** et ce n'est pas notre boulot de nous plaindre de la qualité du scénario. Je sais qu'Henry Selick ressent une grande frustration. Il aurait aimé réaliser son propre film mais, pour l'immense majorité des gens, l'auteur de **L'Etrange Noël de Monsieur Jack** reste Tim Burton, même si en trois ans, je ne l'ai vu sur le plateau que cinq fois ! Je ne devrais pas me montrer aussi amer sur ce point car, après tout, le concept original du film est de Tim Burton et c'est grâce à l'apport de son nom que le projet a pu se monter.

Propos recueillis par **Marc TOULLEC**
(Traduction : **Didier ALLOUCH**)



Un traîneau en forme de cercueil, des rennes décharnés et un Jack Skellington transformé en Père Noël de l'étrange...



Am, Stram, et Gram, les trois garnements de la ville d'Halloween enlèvent le Père Noël sur la demande de Jack.



actualité cinéma sortie le 21 décembre

WALLACE & GROMIT
la collection *Aardman*

Célébrissime outre-Manche, le studio Aardman fait dans la pâte à modeler comme Disney dans le celluloïd. Cette anthologie présente quelques-uns des travaux les plus aboutis, de la ruée spatiale vers le fromage lunaire au casse effectué par un pingouin se faisant passer pour un poulet !



L'inventeur Wallace et son chien Gromit : des voyageurs de l'espace victimes d'un pingouin psychopathe !

On dit, et c'est une rengaine connue, que le cinéma britannique se résume désormais à peu de choses, à une poignée de films par an, à l'irréductible Ken Loach. Ceux qui l'affirment ne connaissent sans doute pas le travail formidable effectué dans l'enceinte des studios *Aardman*, leader mondial dans le domaine de l'animation en pâte à modeler. Il n'y a que l'Américain Will Vinton, dans un registre très proche de celui de Walt Disney, pour les concurrencer. Installé à Bristol, *Aardman Animation* naît en 1972 de la passion de deux hommes, David Sproxton et Peter Lord. "*Nous nous sommes rencontrés sur les bancs de l'école, à 12 ans. Depuis, nous n'avons jamais cessé de réaliser des films. A 16 ans, nous découpions des silhouettes de papier. Progressivement, nous sommes arrivés à l'animation en trois dimensions*" raconte Peter Lord.
En 1976, bien qu'œuvrant dans un atelier de 30 mètres carré, David Spraxton et Peter Lord passent professionnels, tournent de petits films pour la télévision à destination des enfants. Ils commencent par Morph, un personnage capable de métamorphoses subites, enchaînent sur des travaux utilitaires, embrayent sur la série ***Down and out***... Le succès est au rendez-vous. *Aardman Animation* ("*ce qui ne veut strictement rien dire*" dixit David Sproxton) embauche donc, élargit dès lors une équipe réduite composée de ses seuls créateurs. Et, entre autre, arrive Nick Park, aujourd'hui fer de lance de leur entreprise. Un passionné de la première heure comme eux. "*Enfant, j'ai avalé quantité de dessins animés, des aventures de l'ours Yogi à Bugs Bunny en passant par les trucs les plus cheap du samedi matin comme le chien Scoubidou. Mon père possédait une caméra avec laquelle il tournait de petits films de vacances. A 13 ans, j'ai découvert qu'avec celle-ci je pouvais filmer image par image. Ainsi, j'ai commencé ma carrière de réalisateur*". Nick Park crée un premier personnage, Walter le Rat, avec quelques bobines de fil. Il n'a que dix-sept lorsque la *BBC* diffuse l'un de ses premiers courts métrages d'animation, **Archie's Concrete Nightmare**. Mais la carrière de Nick Park prend son véritable envol lorsqu'il entre à la National Film and Television School de Beaconsfield et doit réaliser une broutille de fin d'études. "*Je me suis replongé dans mes carnets de croquis de ma précédente école. J'y ai retrouvé Wallace et Gromit ; ce dernier était encore un chat à l'époque. Je les ai fabriqués en plasticine, une pâte à modeler particulièrement malléable, et j'ai débuté la réalisation de* ***A Grand Day out***. *Cela m'a pris bien plus de temps que je ne le pensais. Quand j'ai commencé à travailler au studio* Aardman, *ils m'ont gentiment proposé d'utiliser leur matériel à mes heures perdues, pour le terminer. Cela a pris six ans !*". Et le résultat est fabuleux.



*Le pingouin Feathers McGrow fera un usage très particulier du robot destiné à promener Gromit (****The Wrong Trousers****).*

Dans **A Grand Day out**, Nick Park présente Wallace et Gromit. Wallace est l'Anglais le plus british de la création, à cheval sur les traditions, respectant scrupuleusement le "tea time". Son chien, un grand lecteur, lui apporte le soutien moral nécessaire, parfois pimenté d'un soupçon d'ironie dubitative. Mais, en animal de compagnie particulièrement choyé (tapisserie imprimée d'os, lit douillet, breakfast copieux), Gromit ne peut afficher la moindre ingratitude. Alors, un jour férié, lorsque Wallace déplore l'absence de fromage pour garnir ses crackers, Gromit ne peut lui apporter que son soutien le plus inconditionnel. Inspirés par des dépliants touristiques, Wallace et Gromit construisent une fusée digne du Professeur Tournesol. Destination lune où s'élèvent des montagnes de fromage. Sur place, ils rencontrent une créature étrange, un compromis entre le four et l'heurodateur, à laquelle ils donnent bien malgré eux des envies de sports d'hiver, de longues descentes en ski...
A Grand Day out, c'est magique, d'une poésie, d'un imaginaire rares. D'une naïveté et d'une drôlerie permanentes. L'animation en plasticine, le souci maniaque du détail, un sautillant accompagnement musical à la clarinette... Nous sommes bien en présence d'un authentique petit film satirique. "*L'histoire, qui s'inspire du* ***Voyage dans la Lune***



***Adam** : la création du monde par un animateur divin.*



***Rex the Runt : How Dinosaurs Became Extinct** : une vision rapide et incisive de la préhistoire.*

de Mélies, est très linéaire. Même les très jeunes enfants la comprennent" commente Nick Park.

*"Je me suis toujours considéré comme un cinéaste à part entière. Avec **The Wrong Trousers**, j'ai voulu réaliser un film plus sophistiqué, plus ambitieux que **A Grand Day out**. Nous sommes partis d'un point de vue très cinématographique, y compris dans la musique, l'animation, les éclairages. Je tenais à ce que le film ait des allures de mini-Hitchcock, qu'on puisse y percevoir des références aux meilleurs thrillers de la série B. L'écriture du scénario nous a demandé six mois d'efforts".* Nick Park ne pousse pas le bouchon trop loin lorsqu'il se réclame d'Hitchcock. Partition inquiétante et omniprésente à la Bernard Hermann à l'appui, il fait d'un court métrage d'une trentaine de minutes en pâte à modeler un thriller expressionniste dont les héros sont Wallace et Gromit, une sorte de **Main au Collet** de l'animation, puisant allègrement esthétisme et suspense du côté de **Topkapi** et du **Troisième Homme**.
Après son périple lunaire, Wallace ne parvient plus à payer ses factures. Pour remplir une tirelire en forme de goret, il loue une chambre à un singulier locataire, Feathers McGraw, un pingouin qui s'installe d'autorité dans les appartements de Gromit. Le volatile fayote à ce point auprès de Wallace (en lui glissant ses pantoufles, en lui apportant son journal) que le chien fait son baluchon. Lorsqu'il retrouve son maître, c'est prisonnier du techno-trousers, un robot promeneur de chien réduit à une paire de jambes. Le pingouin, coiffé d'un gant en caoutchouc pour se faire passer pour un poulet, manipule le pauvre Wallace, complice dans le vol d'un gros diamant. Mais la dextérité et le courage de Gromit arrangent la situation au terme d'une poursuite endiablée sur un petit train électrique, ultime pied de nez à Hitchcock et à son **Numéro 17** !
The Wrong Trousers est un bijou, une perle d'ailleurs récompensée de l'Oscar du meilleur film d'animation en 1993. Un film de trente minutes qui offre à Nick Park des propositions en provenance d'Hollywood. Mais le long métrage dont il rêve, avec bien sûr Wallace et Gromit en haut de l'affiche, Nick Park entend bien le tourner dans ses studios de Bristol, en farouche indépendant.

Outre **A Grand Day out** et **The Wrong Trousers, La Collection Aardman** intègre un autre court métrage de Nick Park, **Creature Comfort**, lauréat de l'Oscar du meilleur film d'animation en 1990. Une famille d'ours polaire, une tortue speed, un tatou déprimé, un jaguar au repos, des volatiles multicolores, un gorille, des cochons sauvages... Tels sont les protagonistes de **Creatures Comfort**, des animaux interviewés sur les conditions de vie dans un zoo. Qualité de la nourriture, de l'environnement, surface vitale, hygiène... Ils s'expriment en toute liberté au micro d'un journaliste. Le court métrage remporte un succès si retentissant en Grande-Bretagne que la compagnie électrique commande à l'animateur une série de spots publicitaires vantant les mérites du confort moderne. Tortues, pingouins, perroquets et pandas envahissent du jour en lendemain les petits écrans insulaires. Un triomphe pour Nick Park qui demeure maître de son œuvre, d'un style inimitable fait de réalisme dans le mouvement et d'irrésistible drôlerie. Si Nick Park est le plus célèbre des piliers de *Aardman Animation*, cette anthologie révèle également l'existence de talents tout aussi éblouissants. Jeff Newitt, avec **Loves me... Loves me not**, met en scène un Narcisse, un bellâtre à la paupière lourde. A trop questionner son miroir, à trop effeuiller la marguerite, il virevolte d'un eden excessivement paradisiaque à un enfer pavé de très mauvaises intentions. Filmé par une caméra ultra-mobile assistée par ordinateur, **Loves me... Loves me not** égraine en deux minutes une quantité impressionnante d'images, allant de la mousseline écœurante à la terreur surréaliste.
Richard Goleszowski, dans **Rex the Runt : How Dinosaurs Became Extinct** et **Rex the Runt : Dreams**, ne s'adresse pas spécialement aux têtes blondes. Sous acide, dans un univers situé entre Kiki Picasso, Tim Burton et ***Les Simpson***, Richard Goleszowski explique la disparition des dinosaures de la manière la plus saugrenue qui soit (une flèche à la Cupidon qui rate sa cible amoureuse) et caricature à mort **Eraserhead**, sosie de Jack Nance et poulet cracheur de sang à l'appui. Quant à Peter Lord, l'un des créateurs d'*Aardman Animation*, il ironise sur la création du monde dans **Adam**, où sa main interprète celle de Dieu. Une création du monde loufoque qui se conclut par l'apparition d'une femme qui n'est pas forcément celle que l'on attend. A *Aardman Animation*, la pâte à modeler, ce n'est pas de la guimauve !

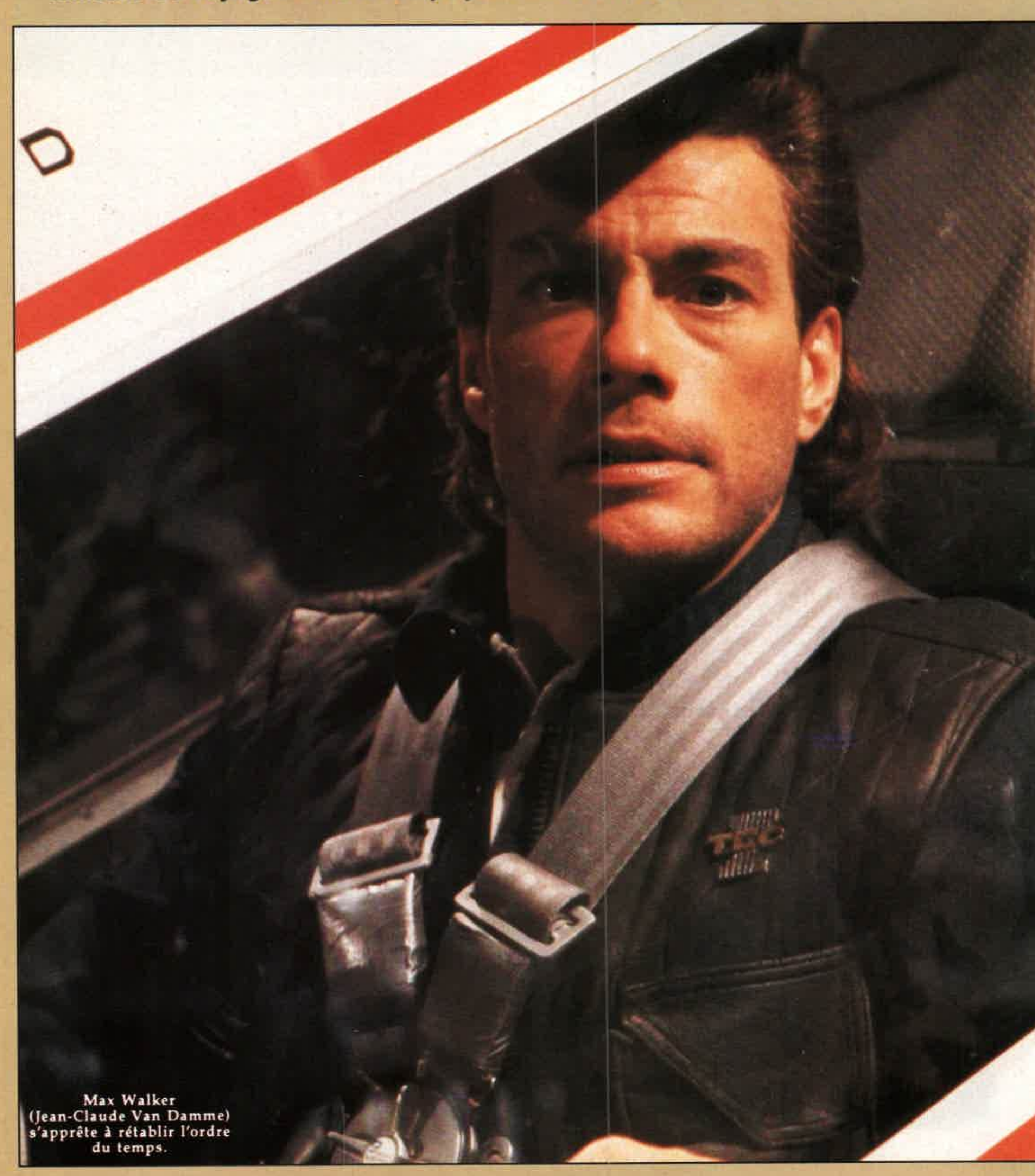
Marc TOULLEC

***Creatures Comfort** : une famille d'ours polaires questionnés sur les conditions de vie dans un zoo.*

*Grande-Bretagne. **A Grand Day out**. 1989. Réal., scén., animation & phot. : Nick Park. Mus.: Julian Nott. Prod.: The National Film & Television School/ Aardman Animation. Dur.: 23 mn. **Rex the Runt : How Dinosaurs Became Extinct**. 1991. Réal. & scén.: Richard Goleszowski. Dir. phot.: Andrew MacCormack. Mus.: Stuart Gordon. Dur.: 2 mn. **Loves me... Loves me not**. 1992. Réal. & scén.: Jeff Newitt. Dir. phot.: David Sproxton, Dave Alex Riddett & Tristan Oliver. Mus.: Peter Brandt. Dur.: 8 mn. **Creatures Comfort**. 1989/ 90. Réal. & scén..: Nick Park. Dir. phot.: David Sproxton, David Alex Riddett, Andy MacCormack & Fred Reed. Dur.: 6 mn. **Adam**. 1991. Réal., scén. & animation : Peter Lord. Dir. phot.: David Sproxton. Mus.: Stuart Gordon. Dur.: 6 mn. **Rex the Runt : Dreams**. 1991. Réal. & scén.: Richard Goleszowski. Dir. phot.: Andrew MacCormack. Mus.: Stuart Gordon. Dur.: 2 mn. **The Wrong Trousers**. 1993. Réal. & animation : Nick Park. Scén.: Nick Park, Bob Baker & Brian Sibley. Dir. phot.: Tristan Oliver & Dave Alex Riddett. Mus.: Julian Nott. Dur.: 29 mn. Durée totale : 1 h 16. Dist.: Diaphana. Sortie prévue le 21 décembre 1994.*

TIMECOP

Jean-Claude Van Damme continue sa collection de réalisateurs de renom. Après Robert Harmon et John Woo, c'est Peter Hyams, un ex-spécialiste du space-opera, qui s'y colle. Mais loin de la magie d'*Outland* et *2010*, *TimeCop* donne dans la série B classique et nerveuse, où un flic du futur affronte son patron utilisant les voyages dans le temps pour devenir Président des Etats-Unis.



Max Walker (Jean-Claude Van Damme) s'apprête à rétablir l'ordre du temps.

Van Damme remonte le cours du temps. Il n'est pas le premier. Avant lui, Rod Taylor dans **La Machine à Explorer le Temps**, Malcolm McDowell dans **C'Etait Demain**, Arnold Schwarzenegger et Michael Biehn dans les **Terminator**, Michael J. Fox et Christopher Lloyd dans la série **Retour vers le Futur** et même l'équipage de l'Enterprise dans **Star Trek** s'étaient essayé à ce sport à faire fantasmer Einstein. Le temps est relatif ? Pas au cinéma où des appareillages variablement bricolés ou sophistiqués suffisent à bondir de plusieurs siècles. Marche avant, marche arrière, quelques considérations fumeuses sur la flexibilité du temps, indispensable alibi scientifique à destination des poètes prêts à avaler la plus branquignolesque des théories... Cette branche-là de la science-fiction verserait plutôt dans le rococo que dans le high-tech, plutôt dans le décorum rétro que dans le design avant-gardiste. Pas évident de se débarrasser de l'héritage encombrant de Herbert George Wells, l'écrivain par qui un British pur jus de l'époque victorienne découvrait un futur franchement pas appétissant. C'est exactement en 1895 que le romancier pond sa "Machine à remonter le temps", précédé dans le genre par Charles Dickens ("Les Contes de Noël" en 1843) et Mark Twain ("Un américain à la cour du Roi Arthur" en 1889). Les choses n'ont guère changé depuis. Au cinéma du moins, si l'on excepte les trips hallucinogènes à la truffe qui propulsent le William Hurt d'**Au-Delà du Réel** à l'ère pré-préhistorique. Rayon littérature, les paradoxes temporels, collusions d'époque et autres dérives du calendrier sortis de l'imagination fiévreuse d'un Philip K. Dick donnent le vertige. Mais de ces récits complexes, touffus et passablement schyzophréniques, le cinéma ne pouvait extraire que de rachitiques adaptations.



Qu'en est-il de **TimeCop** ? Le récit voltige du Far West des pionniers à l'an 2004, du Wall Street du 30 octobre 1929 (le jour du grand crack) à 1994. Un parcours décent pour Max Walker, agent d'élite de la Time Enforcement Commission, la TEC. Créée en 2004, parallèlement à la mise au point des déplacements possibles dans le temps, cette brigade veille à ce qu'aucun indésirable ne vienne modifier le cours de l'histoire. Il serait si facile de voler un chargement d'or en 1880 et de refroidir à l'arme automatique les quelques yankees qui le convoient. Il serait également si facile d'acheter pour une bouchée de pain des actions en plein crack de Wall Street et d'en récolter les bénéfices quelques décennies plus tard... Aisé à condition de posséder la technologie idoine. McComb, sénateur ambitieux et mégalomane, la possède pour compter parmi les membres du comité de surveillance de la Time Enforcement Commission. De cette technologie, il fait un usage tout personnel dans le but de financer sa campagne électorale. La bourse plate en 2004, McComb et ses sbires s'approvisionnent allègrement dans le passé. Ce pactole devrait ouvrir au sénateur les portes de la Maison Blanche si un grain de sable ne venait enrayer une mécanique parfaitement huilée. Max Walker est cet empêcheur de puiser dans les ressources du temps. McComb tente bien de le supprimer dans le passé afin qu'il ne lui tombe pas sur le poil dans le présent. Mais l'intervention n'aboutit qu'à l'assassinat de son épouse. Nous sommes alors en 1994 et ce n'est que dix ans plus tard que Max Walker se rendra compte des manœuvres de McComb, lequel lui adjoint même une partenaire à sa solde. A Walker de neutraliser le politicien véreux et, par la même occasion, de détourner d'un iota le cours du temps, à son avantage. D'empêcher tout simplement que sa Melissa soit tuée, ce qui implique qu'il sera lui-même en l'année 2004 un père de famille comblé. Dans un autre 2004, il n'était qu'un veuf souffrant de blues chronique...

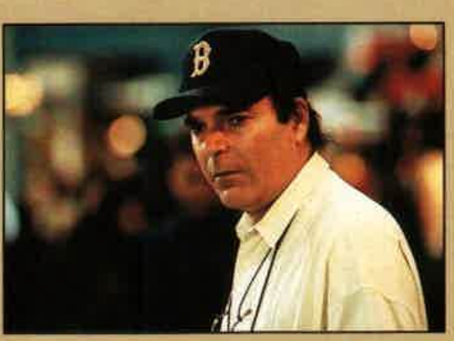
De cette intrigue à priori alambiquée et tordue, Peter Hyams se tire plutôt honorablement, cherchant avant tout à rationaliser une histoire de bande dessinée rocambolesque. A **TimeCop**, il applique la méthode **Outland** et **2010**, ses deux chefs-d'œuvre dans le domaine de la science-fiction. Cette méthode : le réalisme. La salle de contrôle de la Time Enforcement Commission, par exemple, donne dans le miteux, le mal éclairé, l'usagé. Rien de clinquant, pas de loupiotes qui clignotent inutilement. De même, le départ des voyageurs du temps dans une espèce de capsule sur rails ne se déroule pas sans risque. Plane sur eux la menace de s'écraser sur une paroi solide et de finir le parcours sous forme de marmelade gore. La science-fiction de Peter Hyams nécessite ce type de considérations pour s'épanouir totalement. Evidemment, nous sommes loin de la perfection plastique de **2010** et d'**Outland** qui imposaient dès les premières images des futurs solides, consistants, crédibles jusque dans leur moindre détail. Peter Hyams n'est pas le Monsieur Propre de la science-fiction ; il aime à ce qu'une fine couche de crasse et quelques plaques de rouille souillent le matériel. Il aime à ce que le spectateur ait le sentiment que ces décors sont fréquentés par des êtres humains, et des cyborgs ammoniaqués.
Sur le plan des paradoxes temporels, Peter Hyams et ses scénaristes prennent leurs précautions. Ils instituent une sorte d'éthique rigide des voyages dans le temps, condamnant même à mort un ex-flic cupide. Sentence : la poursuite d'une chute dans le vide, un grand saut digne des frères Coen. Gare donc à qui essaie de modifier à son profit la plus petite once de la chaîne des événements ; Max Walker lui tombe aussitôt sur le paletot pour l'amener à comparaître illico devant un tribunal expéditif. Sévère le règlement, mais juste car, sinon, imaginez le bordel : le Max Walker de 2004 sauvant celui de 1994 et le McComb de demain influençant celui d'aujourd'hui. Mais attention, en cas de contact, les deux parties finissent en magma peu appétissant, en compote moléculaire. Le temps punit impitoyablement certaines rencontres.

Si Peter Hyams donne à **TimeCop** une certaine teneur dans la description des règles de son univers, il perd malheureusement de vue son scénario. Malgré les retours vers le passé, le futur, l'histoire reste simple. Simpliste même, sans ce sentiment de vertige que devraient occasionner les paradoxes temporels. De plus, l'enjeu de l'histoire (l'élection de McComb à la présidence des Etats-Unis) donne dans le futile, le dérisoire en regard des possibilités d'intervention sur le cours du temps. McComb, pourtant savoureusement incarné par Ron Silver (le psychopathe de **Blue Steel**) n'aspire après tout qu'à un emploi confortable et un compte en banque bien rembourré. Un méchant sans grande ambition en fait. Il aurait dû, tout bêtement, espérer la conquête du monde, la domination de la planète et du temps. Au lieu de ça, il mégote, combine médiocrement. Dans le camp des gentils, Van Damme, un peu mieux dirigé que d'habitude, fait ce qu'on attend de lui. Il montre ses fesses dans l'incontournable scène érotico-sentimentale, effectue un grand écart pour éviter les flammes, lève très haut le pied, castagne dur les vilains hommes de main, arbore un brushing décoloré à l'immobilité suspecte... Van Damme quoi ! Si vous êtes allergique à sa présence et aux limites de son jeu d'acteur, les quelques scories de **TimeCop** prendront de l'ampleur. Sans quoi, cette série B se laisse voir comme on dit. Mais, de Peter Hyams, **Outland** et **2010**, c'est quand même autre chose, le match en première division. En comparaison, **TimeCop** shoote chez les poussins !

Marc TOULLEC

USA. 1993. Réal.: Peter Hyams. Scén.: Mark Verheiden d'après la bande dessinée de Mike Richardson & Mark Verheiden. Dir. Phot.: Peter Hyams. Mus.: Mark Isham. Effets spéciaux : VIFX. Prod.: Moshe Diamant, Sam Raimi & Robert Tapert pour Signature/ Renaissance/ Dark Horse/ Largo Entertainment et Universal. Int.: Jean-Claude Van Damme, Ron Silver, Mia Sara, Gloria Reuben, Bruce McGill, Scott Bellis, Jason Schombing, Kenneth Welsh, Brad Loree... Dur.: 1 h 40. Dist.: UIP. Sortie nationale prévue le 30 novembre 1994.

interview : Peter HYAMS



Peter Hyams

Spécialiste du thriller (*La Nuit des Juges, Les Casseurs de Gang, Presidio, Le Seul Témoin*), scénariste (*Un Espion de Trop* avec Charles Bronson), Peter Hyams risque fort de passer à la postérité pour ses quelques incursions dans le domaine de la science-fiction. De *Capricorne One* à *2010* en passant par *Outland*, il a nettoyé le genre d'une pesante artillerie futuriste et clinquante. Partisan du réalisme et de personnages qui sonnent vrai, y compris dans des contextes livrés à l'imagination, ce cinéaste inégal mais talentueux s'essaie aujourd'hui à un sport dangereux : placer Van Damme dans le cockpit de la machine à voyager dans le temps...

Avant *TimeCop*, en 1991, vous avez réalisé *Stay Tuned*, un film fantastique zappant d'une référence cinématographique à l'autre par l'entremise de la télévision. Ce fut un échec retentissant...

Je vais vous répondre par une citation. A la fin de **Little Big Man**, le vieil indien est sur le point de mourir. Il énonce quelques mots magiques et ferme les yeux. Quelques instants après, il les rouvre et demande à son petit-fils s'il est bien mort. Le gamin lui dit : "Non. Parfois la magie fonctionne. Parfois, elle ne fonctionne pas". Idem pour **Stay Tuned**. Cet échec m'a fait mal. Si vous aimez votre travail, c'est logique de le ressentir ainsi. Puis on se relève et on continue. J'ai une petite réputation de type capable de réaliser des films d'action et de science-fiction qui se tiennent. Je me suis donc remis à ce que je crois faire le mieux.

Comment vous êtes-vous retrouvé sur *TimeCop* ? Avez-vous personnellement tenu après vos voyages dans l'espace d'*Outland* et *2010* à vous essayer au voyage dans le temps ?

Jean-Claude Van Damme a pris lui-même l'initiative de m'envoyer le scénario de **TimeCop**. Il avait tout simplement aimé mes quelques films de science-fiction. Jamais auparavant je ne l'avais rencontré et, franchement, je n'avais pas vu un seul de ses films. J'ai lu le script que j'ai trouvé intrigant. J'étais intéressé, mais je désirais, avant de m'engager, me renseigner sur la personnalité de Van Damme. Nous nous sommes donc vus. Quelle ne fut pas ma surprise de voir quelqu'un de radicalement différent de la personne à laquelle je m'attendais ! Il s'avère charmant, gentil, intelligent et drôle. Rien à voir avec les rumeurs malveillantes qui circulent à son sujet. Nous avons longuement parlé. Il m'expliqua qu'il voulait passer à un autre genre, qu'il en avait plus qu'assez de l'action pure et des arts martiaux. **TimeCop** devait lui permettre d'acccéder à un niveau qu'il n'avait pas encore atteint, celui des plus grandes vedettes de ce style de cinéma. Selon lui, la seule façon d'y arriver consiste à collaborer avec des cinéastes plus exigeants et de trouver des histoires plus intéressantes, plus riches. Pendant une de nos rencontres, j'ai pensé : "Si je réussis à montrer à l'écran l'homme avec qui je suis en train de dîner, il y a des possibilités énormes dans ce projet". Convaincu du potentiel de Van Damme dans **TimeCop**, j'ai donc retravailler le scénario pour le mettre en accord avec mes propres exigences. J'espère avoir atteint ce but.

Vous paraissez vous être parfaitement entendu avec Jean-Claude Van Damme. Les cinéastes avec qui il a travaillé jusqu'à présent ont plutôt souffert de son contact...

Je n'ai eu aucune difficulté avec lui. Au contraire, je l'ai trouvé très aimable, poli et calme. Devenir un tel athlète et grimper ainsi les marches de la gloire à partir de zéro réclament une somme impressionnante de discipline et de travail. Jean-Claude est capable de beaucoup, même si tous ses films n'atteignent pas le niveau escompté. Sur un plateau, il se donne à fond et travaille en phase avec tous. Jean-Claude Van Damme est l'un des individus les plus honnêtes, les plus généreux, les plus ouverts, tant émotionnellement qu'intellectuellement, que j'ai croisés dans ma vie. Il peut discuter, argumenter une journée entière pour améliorer un point du film. Et que du film, pas de son ego. D'ailleurs, nous nous entendons si bien que nous tournons actuellement ensemble **Sudden Death**, dans lequel il incarne un pompier qui doit sauver sa famille et 18.000 autres personnes d'une menace terroriste durant un match de hockey sur glace.

Bien que le scénario de *TimeCop* soit très science-fictionnel, vous n'évitez pas les coups de tatane de Van Damme...

Lorsque vous bénéficiez de la présence d'une star dans un film, vous devez tenir compte de ce qu'elle sait le mieux faire et ce dont les autres sont incapables. Vous vous devez d'utiliser ce talent propre. Il serait stupide de réaliser un film avec un athlète aussi beau et gracieux que Jean-Claude Van Damme sans mettre à profit ses dons pour les arts martiaux. Toutefois, **TimeCop** n'a rien d'un film de kickboxing. Mais il était important de montrer les dispositions de sa vedette pour cet art martial et, du coup, de satisfaire ses fans.

Mettre en scène des paradoxes temporels au cinéma est un exercice périlleux, aussi complexe qu'il est aisé en littérature...

Il faut se montrer aussi prudent que dans la construction d'un château de cartes. Si vous en enlevez une seule, tout s'écroule. Mal agencée, l'histoire de **TimeCop** aurait pu se disperser de la même manière. Le voyage dans le temps au cinéma demande donc une attention constante dans les détails, la narration. Vous devez veiller à éliminer la moindre contradiction. Mais le plus complexe fut, selon moi, de décrire le voyage de façon inédite. Je ne voulais surtout pas de séquen-



Max Walker & McComb (Ron Silver) : le flic incorruptible et le sénateur véreux.

ces à la **Star Trek** où vous voyez des gens se briser en des millions de particules pour passer d'une époque à l'autre, et se reconstituer ailleurs. La téléportation ne m'inspirait pas. Je tenais à ce que les déplacements dans le temps ne soient pas lisses, aseptisés, mais difficiles, dangereux et inconfortables. A l'opposé de **Star Trek**, le voyage dans le temps de **TimeCop** n'est pas une chose que l'on effectue les doigts dans le nez. Il fallait que le lancement des capsules de la Time Enforcement Commission possède le caractère exceptionnel des décollages de la navette spatiale.

Tout film de science-fiction qu'il soit, *TimeCop* ne recourt pas à l'arsenal habituel du genre, des pupitres multicolores, des armes totalement loufoques...

Je ne suis pas un fan de science-fiction. Quand je fais de la SF, je ne raisonne pas en des termes totalement délirants, fabuleux. Je raisonne en termes de "science-possible". J'élabore les situations, les décors afin de convaincre le public de leur vraisemblance. Pour y parvenir, il faut justement veiller à ne pas sombrer dans les clichés plastiques du genre, les gadgets, l'imaginaire en roue libre. D'où le design très fonctionnel de **Outland, 2010** et **TimeCop**. Observez le concept des vols habités dans l'espace, les détails du programme Apollo. L'essentiel consistait à faire en sorte que tout fonctionne. Le côté esthétique importe peu pour les scientifiques. Ils ne sont pas là pour que les fusées, les navettes, leurs écrans d'ordinateur soient jolis. Ma logique est la même. De plus, dans **TimeCop**, le voyage dans le temps découle d'un programme gouvernemental, ce qui signifie que l'Etat y investit juste les capitaux nécessaires, pas un dollar de plus. Personne ne dépenserait des sommes supplémentaires pour rendre la base, la salle de contrôle plus belles à voir, plus esthétisantes.

***TimeCop* s'appuie-t-il sur des arguments scientifiques pour justifier le voyage dans le temps ? Votre souci de crédibilité dans le domaine de la science-fiction laisse à penser que vous vous êtes largement documenté sur la question...**

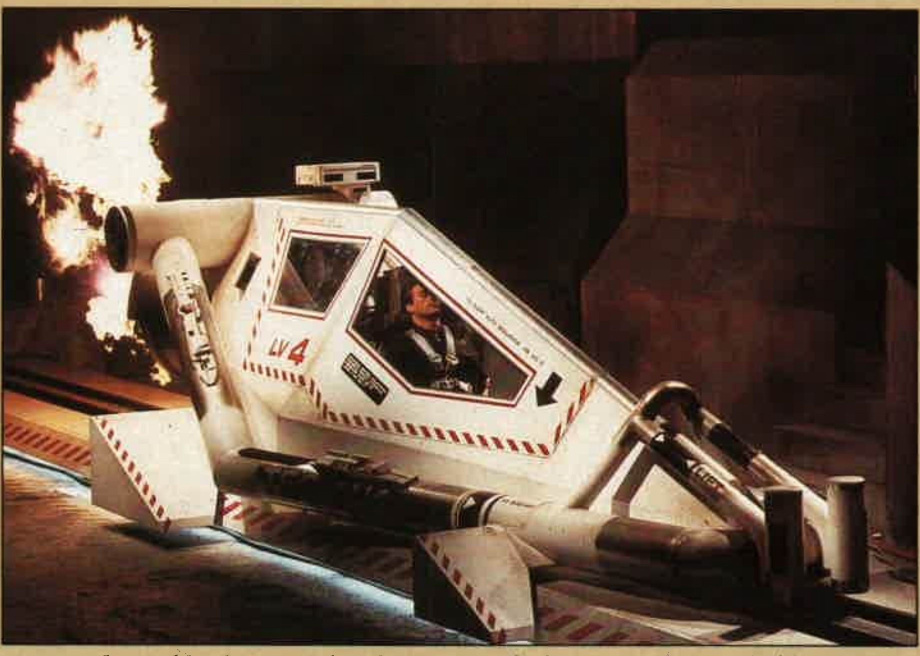
J'évoque juste au passage le terme "théorie de la relativité". Je ne vais pas au-delà de la simple citation. Nous avons tous grandi avec la théorie de la relativité du temps par rapport à la vitesse de la lumière. D'après Einstein, si nous nous rendions capables d'atteindre une vitesse plus grande que celle de la lumière, nous pourrions voyager dans le temps. Mais, franchement, cela atteint un niveau de réflexion physique et mathématique bien au-delà de mes capacités intellectuelles et de celles de la plupart des gens. Pourtant, une chose me marque depuis mon enfance. Chaque fois que vous regardez le ciel, les étoiles, vous regardez le passé. Il n'y a pas un instant dans notre existence où nous ne voyons pas dans le passé puisque l'étoile la plus récente, la plus proche par conséquent, a déjà quatre ans au moment où elle arrive à nos yeux. Cela me fascine depuis toujours.

Cela élève spectaculairement les ambitions de *TimeCop* !

TimeCop est un pur divertissement. Il est conçu pour faire passer un agréable moment. Avec un peu de chance, le spectacle va vous titiller l'intellect. Il peut amener à vous interroger sur la possibilité de corriger les erreurs du passé et la moralité d'une telle éventualité. Je pense qu'un film, en vous changeant les idées, en vous amusant, en atteignant votre cœur et vos tripes, vous pousse à la réflexion. Parfois malgré vous.

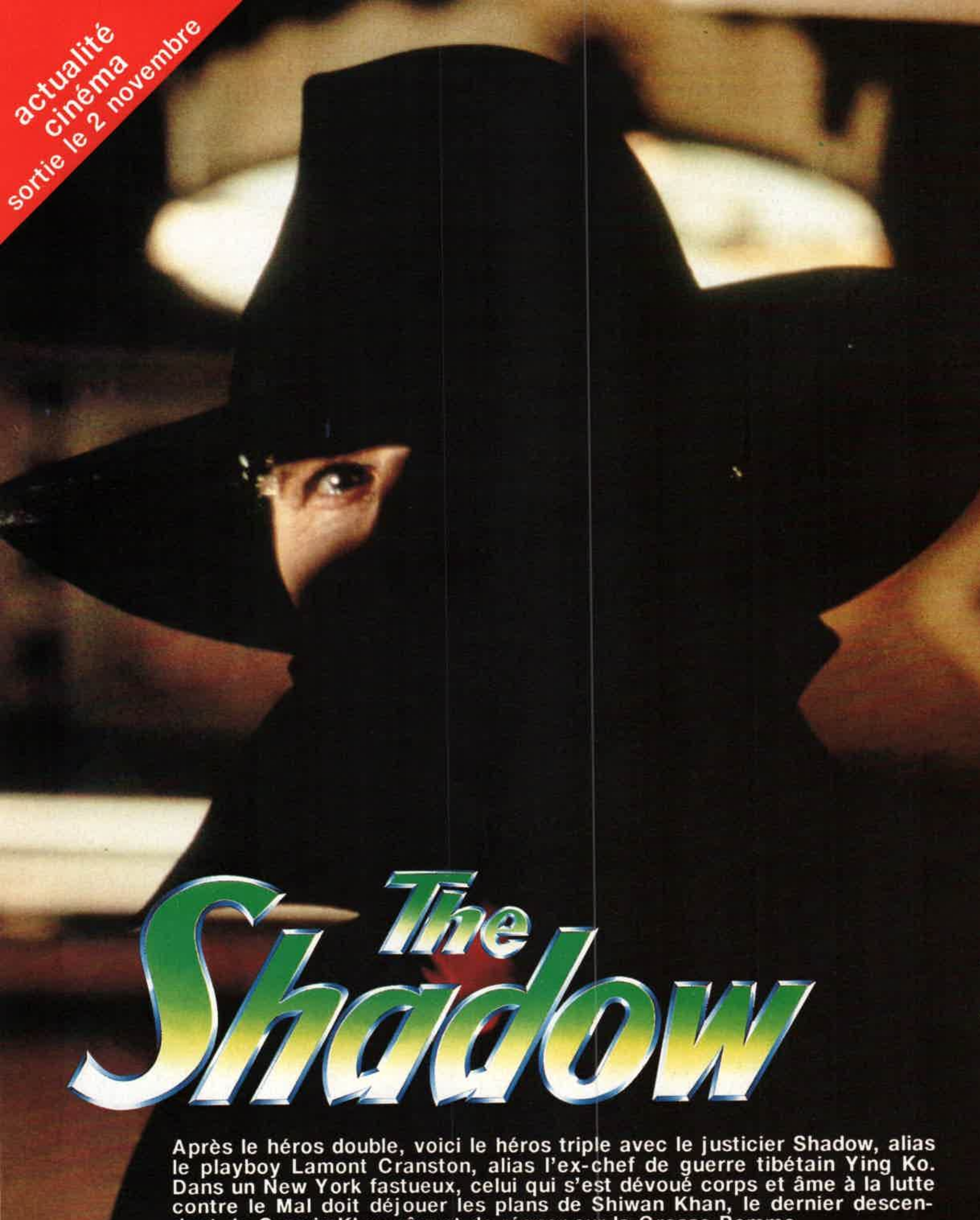
Propos recueillis par **Marc TOULLEC**
(Traduction : **Didier ALLOUCH**)

Van Damme à l'attaque, torse en avant pour contenter les admiratrices de la première heure...



La machine à voyager dans le temps : un look soigné mais sans chichi...

actualité cinéma
sortie le 2 novembre



The Shadow

Après le héros double, voici le héros triple avec le justicier Shadow, alias le playboy Lamont Cranston, alias l'ex-chef de guerre tibétain Ying Ko. Dans un New York fastueux, celui qui s'est dévoué corps et âme à la lutte contre le Mal doit déjouer les plans de Shiwan Khan, le dernier descendant de Gengis Khan rêvant de régner sur la Grosse Pomme.
En revenant à un genre qu'il avait abandonné après le désastreux *Highlander le Retour*, Russell Mulcahy emboîte le pas à son héros masqué avec le talent illustratif qu'on lui connaît. Conjuguant le look rétro à l'esprit Comics dans un style théâtral, il signe avec *The Shadow* un film d'un très grand luxe. Après avoir dérapé au maximum, Russell Mulcahy assure le minimum...

RUSSELL MULCAHY



Razorback, _Highlander_ pour le meilleur, _Highlander le Retour_ et _Ricochet_ pour le pire. Venu du clip et de la publicité dont il fut l'un des fers de lance, l'un des créateurs les plus imaginatifs, Russell Mulcahy est un cinéaste inégal. Un virtuose de la caméra aérienne, des enchaînements percutants, des spectacles son et lumière, rock'n roll, formé par 300 clips réalisés sur cinq ans. Exhilé d'Australie après un _Razorback_ qui fit forte impression, c'est aujourd'hui un artisan du système hollywoodien, un réalisateur pour qui le visuel prévaut toujours. Ses propos concernant _The Shadow_ le soulignent...

Après trois thrillers, _Ricochet_, _L'Affaire Karen McCoy_ et _Blue Ice_, _The Shadow_ marque votre retour au fantastique. Comment avez-vous fait connaissance avec le personnage ?

Enfant, j'ai dû écouter deux ou trois épisodes du feuilleton radiophonique du Shadow. Il y a environ dix ans, un ami m'a montré la bande dessinée, sa collection d'objets liés au personnage, m'a diffusé de nombreux épisodes radiophoniques. Il prétendait que le Shadow fournirait un excellent sujet pour un film. Je n'étais alors pas sans ignorer qu'il circulait à Hollywood un scénario sur ce thème. Bien que mon ami m'avait convaincu des possibilités cinématographiques du Shadow en me montrant sa collection, je n'ai pas cherché à savoir qui détenait les droits. Le hasard a voulu que le producteur Martin Bregman me contacte, après que les deux réalisateurs pressentis avant moi aient abandonné le film. C'était pendant le tournage de **L'Affaire Karen McCoy** et j'ai immédiatement dit "oui" !

Qui, selon vous, est le Shadow ? Est-ce un super-justicier de plus, un super-héros tout lisse dans la grande tradition de la bande dessinée américaine ?

Le Shadow est nettement plus complexe, donc plus intéressant que la majorité des super-héros, des héros qui peuplent les écrans américains. Sa reconnaissance du mal qui sommeille, et qui parfois se réveille, le rend passionnnant. Il n'est pas d'un bloc, manichéen. Le Shadow est, en quelque sorte, l'aboutissement d'une relecture du vieux thème de Dr. Jekyll et Mr. Hyde. Mais à la différence de Mr. Hyde, le Shadow finit par maîtriser ses énergies négatives. Le Shadow peut, également, ne jamais tomber amoureux, de peur de blesser l'être aimé en dévoilant sa facette maléfique. Cet homme a peur de lui-même. D'après ma perception du personnage, vous pouvez croire que le film pèse des tonnes, énonce un discours très négatif sur les héros. S'il intègre bien des éléments noirs, des côtés ténébreux, il implique également une solide dose d'humour. C'est en retravaillant le scénario, notamment avec Alec Baldwin, que nous avons insufflé quelques touches humoristiques, de l'aventure bien dans la tradition. Il n'était nullement question de réaliser un film tourmenté, mettant en scène une sorte de Boris Karloff atteint de sinistrose. Si un comédien de la trempe d'Alec Baldwin s'est intéressé au Shadow, c'est pour l'opportunité rare d'interpréter trois personnages en un : le bandit tibétain Ying Ko, le playboy oisif Lamont Cranston et le redresseur de torts masqué. Tous les héros n'offrent pas à leur interprète une si grande diversité.

Pourquoi Alec Baldwin dans le rôle ? C'est un comédien qui brillait jusqu'à présent dans l'interprétation de personnages très réels, très terre-à-terre...

Le producteur Martin Bregman et moi étions d'accord sur ce point : Alec Baldwin était parfait pour le personnage car il appartient à cette race de comédiens qui peuvent incarner aussi bien des bons que des méchants. Il l'a prouvé en interprétant le psychopathe de **Miami Blues**. Alec Baldwin possède une personnalité intéressante ; il paraît toujours un peu absent, sur la comète.

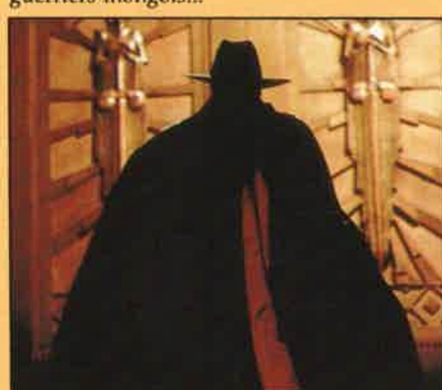
■■■

critique

UN SHADOW SANS OMBRE

Produit à une époque où tout Hollywood cherche l'inspiration dans les comics et les albums de bandes dessinées, **The Shadow** ne fut pas l'affaire du siècle pour *Universal*, le challenger **The Mask** lui ayant soufflé ses recettes. Toutefois, masque pour masque, celui de **The Shadow** vaut bien mieux que celui du pseudo-Jerry Lewis jaune et vert. Manifestement, le public américain, malgré le succès de **The Crow**, préfère le cartoon pur au héros plus lugubre. Le criard et le fluo pivoine l'emportent sur l'austère.

Après une séquence d'ouverture digne d'un **Golden Child** de piètre mémoire, des instants d'opérette et de fantastique toc qui augurent du pire, **The Shadow** se reprend en main. Quelques minutes au Tibet pour faire connaissance avec l'impitoyable Ying Ko et nous voilà sur un pont de Brooklyn pour la première apparition du Shadow, version positiviste du premier. Car converti au Bien par un moinillon, le Tulku, Ying Ko recycle son potentiel négatif, violence gratuite et cupidité vorace, au profit du combat contre le mal. Il officie désormais à New York, change d'identité dès que le besoin s'en fait sentir. Exactement comme tout super-héros qui se respecte. Le playboy Lamont Cranston, officiellement occupé à ne rien faire, se pare donc de ce double à l'inquiétante silhouette. Son visage s'altère, son regard se durcit, sa personnalité toute entière mue... Invisible à l'occasion, virtuose de l'uppercut et usager adroit de deux gros pistolets d'argent, il éradique le crime, pour soulager sa conscience des nombreux crimes passés. Secondé par tout un réseau de correspondants et le chauffeur de taxi Moe Shrevnitz, le Shadow affronte enfin un méchant à sa taille, Shiwan Khan. Disciple félon de Tulku dont il s'est approprié les pouvoirs, Shiwan Khan ne rêve que d'asservir les Etats-Unis, en bon descendant de Gengis Khan. Il sollicite les services du Shadow, comme Dark Vador les émotions agressives de Luke Skywalker, et s'octroie l'invention d'un vieux phycisien, père de la belle Margo Lane, une méga-bombe capable de raser New York de la carte du monde. Au Shadow d'intervenir, de corriger le conquérant dans son repaire, un gratte-ciel translucide située en plein milieu de la cité où grouillent de fiers guerriers mongols...



Rapide, silencieux, invisible si besoin... Le Shadow (Alec Baldwin) à l'attaque...

Que le Shadow de Russell Mulcahy et Alec Baldwin soit conforme au personnage de la bande dessinée et des pulps, c'est-à-dire plus tourmenté et funèbre que Batman, aurait été une surprise de taille. Voisin de palier de Darkman chez *Universal*, le Shadow souffre du manque de personnalité de son interprète. Trop lisse, trop beau, sans ambiguïté, sans dualité. Jamais menaçant, jamais terrifiant. Ce qu'il aurait dû être, y compris dans l'exercice de la justice. Demeurent une belle silhouette, un rire sardonique à glacer les sangs, une simili-Batcave constellée de tuyaux à la **Brazil**... Une panoplie conforme à l'imagerie du super-héros bien équipé. Bien équipé aussi par un producteur pas radin sur les décors, costumes et effets spéciaux, Russell Mulcahy filme sagement, correctement, faisant souvent preuve d'une sobriété inhabituelle pour qui s'est franchement laissé aller au délire graphique et au n'importe-quoi narratif dans **Highlander le Retour** et **Ricochet**. Là, il s'appuie sur le luxe, les toilettes, les tenues changeantes de John Lone, les smokings de Alec Baldwin, l'ondulation de la coiffure blonde de Penelope Ann Miller, les éclairages savamment dosés de Stephen H. Burum, chef opérateur de **La Foire des Ténèbres**... Un bon travail de directeur artistique attentif au moindre détail. D'où un **Shadow** sans ombre, sans versant obscur, mais au charme rétro indéniable.

Marc TOULLEC

USA. 1994. Réal.: Russell Mulcahy. Scén.: David Koepp d'après le personnage d'Advance Magazine Publishers. Dir. Phot.: Stephen H. Burum. Mus.: Jerry Goldsmith. Effets spéciaux : Carl Fullerton (maquillages), Alison Savitch, Stetson Visual Services Inc, Robert Spurlock & Mark Stetson, Matte World Digital, Fantasy II Effects, Peter Kuran. Prod.: Martin Bregman pour Universal Pictures. Int.: Alec Baldwin, John Lone, Penelope Ann Miller, Peter Boyle, Ian McKellen, Tim Curry, Jonathan Winters, Sab Shimoto, James Hong. Dur.: 1 h 50. Dist.: UIP. Sorti le 2 novembre 1994.

Feutre, foulard, cape et révolvers argentés... Le Shadow, ou quand rendre la justice et soigner son look ne font qu'un !

■■■

Son côté ténébreux apparaît souvent au grand jour. Pour toutes ces raisons, il correspondait au profil de l'acteur que nous recherchions. Sur le plateau, lorsqu'il rentrait dans la peau de Lamont Cranston, il se montrait drôle, toujours enclin à plaisanter. Par contre, quand il arrivait dans la panoplie du Shadow, il retournait casaque, affichait une grande froideur. Il perdait de sa décontraction. Les techniciens qu'il croisait avaient même tendance à marquer un pas de recul. Personne ne parlait au Shadow. Lorsqu'il était stipulé sur les notes de services quotidiennes que la journée de travail concernait le Shadow et non Lamont Cranston, les membres de l'équipe tiraient tous un peu la tronche !

Lorsque Lamont Cranston se métamorphose en Shadow, on a le sentiment que vous vous êtes ingénié à cacher la présence d'Alec Baldwin derrière le masque. Vrai ?

Certains me soupçonnent même d'avoir substitué à Alec Baldwin un autre comédien pour incarner le Shadow. C'est vrai que la ressemblance physique entre Lamont Cranston et le héros ne saute pas aux yeux. Nous le voulions ainsi. Il n'était pas question que le playboy se transforme en justicier après avoir seulement glissé une cape et s'être coiffé d'un chapeau. Le sérial des années 40, mauvais mais drôle, se contentait de cette solution de facilité. Pas nous. Il était capital que la métamorphose évoque les deux visages du personnage, sa complexité, sa dualité. De plus, pour mieux marquer cet antagonisme, nous avons quelque peu surélevé Alec en recourant à une estrade, à des angles de prises de vues très précis. De cette façon, le Shadow paraît nettement plus grand que Lamont Cranston ! Je dois aussi dire que le maquillage de Carl Fullerton, par son naturel, dissimule parfaitement le vrai visage d'Alec Baldwin tout en tirant profit de ses traits. Carl Fullerton l'a conçu avec Michael Kaluta, l'un des auteurs de la bande dessinée "The Shadow". Pour l'avoir dessiné des années durant, il savait mieux que personne comment l'aborder plastiquement sans sombrer dans la caricature. Bien que les premiers essais renvoyaient directement au grand-père de la série ***The Munsters***, les choses se sont nettement améliorées par la suite.

La récente bande dessinée "The Shadow" vous a donc servi de modèle dans l'élaboration du film...

Non, pas du tout. Mike Kaluta a uniquement supervisé le look du personnage, sa métamorphose, en compagnie de Carl Fullerton, ainsi que quelques décors. Rien de plus. **The Shadow** doit beaucoup plus au feuilleton radiophonique. Il tirait sa popularité de personnages qu'on pouvait reconnaître rien qu'à leurs voix. Sur cette base, nous avons essayé de donner à nos héros une nouvelle dimension, tout en cherchant à donner corps à un monde que les auditeurs pouvaient seulement imaginer. J'avais envie de visiter le repaire secret du Shadow, de



Le Shadow au naturel, soit Lamont Cranston (Alec Baldwin), le playboy milliardaire.

la pépée du héros :
PENELOPE ANN MILLER

Nuit de Folie, Un Flic à la Maternelle, Premiers Pas dans la Mafia, L'Eveil, Larry le Liquidateur, Chaplin, L'Impasse... Voilà pour les principales étapes de la carrière de Penelope Ann Miller, comédienne de théâtre et du répertoire de plus en plus sollicitée par Hollywood. Vedette de la série inédite *The Popcorn Kid*, joue-t-elle les belles plantes ? Non, cette Lady Penelope n'est pas adepte de la philosophie du "sois belle et tais toi" !

Margo Lane, votre personnage dans *The Shadow*, renvoie directement aux stars hollywoodiennes des années 30...

Je suis partie de Jean Harlow et de Carole Lombard. Jean Harlow, c'était la vamp intégrale qui ne cachait surtout pas sa sexualité. Carole Lombard se montrait plus féminine, plus drôle. Margo Lane est un compromis entre ces deux vedettes. Elle vampe assez pour attirer l'attention, et dans un second temps, elle fait la preuve de son intelligence, de son tempérament. Ce comportement est typique des années 50, une période que j'aime tout particulièrement. J'ai grandi en regardant les films de cette époque. Alors, lorsque le producteur Martin Bregman m'a proposé **The Shadow**, j'ai vu un rêve devenir réalité, jouer dans un film rétro. J'avais le sentiment de redevenir une petite fille, de pouvoir m'offrir les superbes toilettes inaccessibles autrefois, de pouvoir porter des costumes fantastiques. Et dire que jadis je me contentais d'enfiler en douce les robes de ma mère. Pour une comédienne, être élégante compte considérablement. **The Shadow** me l'a permis. Après **The Shadow**, je persévère dans la voie du glamour, car dans **Witch Hunt**, un téléfilm de Paul Schrader, j'incarne une véritable femme fatale, une actrice qui utilise la magie noire pour devenir une star !



Margo Lane (Penelope Ann Miller) et une de ses aguichantes toilettes du soir...

On entend très peu de comédiennes revendiquer ce côté foncièrement rétro, aspirer à une autre époque...

L'élégance et les belles toilettes ont aussi un revers ; je devais être sur le plateau bien avant tout le monde. La coiffure demandait déjà trois heures de préparatifs. La sophistication des années 30 dans ce domaine se devait d'être respectée. Ceci dit, au bout d'un certain temps, j'en avais plus que ras-le-bol de rester immobile face à un miroir !

Ne pensez-vous pas que les rôles féminins dans de gros divertissements comme *The Shadow* sont purement décoratifs ?

Je regrette que Russell Mulcahy et le producteur aient viré du montage définitif de nombreuses scènes intimistes entre Alec Baldwin et moi. Evidemment, ces coupes ont été faites au bénéfice de l'action, du rythme. Mais bon, si Russell avait conservé toute la pellicule imprimée, **The Shadow** aurait donné un film de cinq heures. En règle générale, il sert plutôt convenablement la cause féminine, ce qui est loin d'être coutumier à Hollywood. Dans le feuilleton radiophonique, Margo Lane n'était ainsi qu'une chochotte, la potiche, la victime classique qui attend que son héros vienne la sauver. Très peu pour moi ! Dans **The Shadow**, c'est même Margo Lane qui sauve Lamont Cranston d'une mort certaine. En tant que femme, j'apprécie ce genre de situation. A Hollywood, un endroit très machiste, les comédiennes ne bénéficient d'aucun égard. Elles passent toujours après la vedette masculine. Autrefois, dans les années 40 et 50, les scénaristes écrivaient des rôles sur mesures pour les actrices. Cette époque est bel et bien révolue.

Comment une comédienne comme vous compose-t-elle avec un réalisateur aussi porté sur l'aspect visuel que Russell Mulcahy ?

Russell Mulcahy se montre si pointilleux sur le look, les décors, les angles de prises de vues que les journalistes pensent qu'il livre les acteurs à eux-mêmes. Pour lui, l'important tient à bien les choisir, à effectuer le meilleur casting possible. Du coup, sur le plateau, il peut se consacrer au style, à l'aspect purement visuel. Son travail sur **The Shadow** m'a impressionné. Russell sait y faire. Il a grandement amélioré le film en tournant une seconde fois des scènes jugées trop "campy", trop ringardes. Même si j'ai apprécié mon expérience sur **The Shadow**, j'aimerais beaucoup travailler avec Woody Allen, un cinéaste qui ne pense qu'à ses comédiens.

Propos recueillis par **Marc TOULLEC**
(Traduction : **Didier ALLOUCH**)



Shiwan Khan (John Lone) dans les habits de son ancêtre Gengis.

montrer les objets bizarres qui le meublent et de décrire leur fonctionnement. **The Shadow** n'est pas l'adaptation d'une œuvre bien précise. Il se situe au carrefour de la bande dessinée, des romans de gare, des feuilletons radiophoniques. Le personnage du méchant, Shiwan Khan, provient des livres et du show radio, par exemple. Le travail du scénariste David Koepp consistait donc à prélever un peu partout les éléments nécessaires à la mythologie du personnage. Il est cependant difficile de déterminer très exactement l'origine de tel ou tel détail. Toutefois, ni les bouquins, ni la radio n'avaient évoqué sa transformation physique comme dans le film. Dans les livres, Lamont Cranston et le Shadow étaient même deux personnes différentes ! Dans ce sens encore, nous sommes plus proches du feuilleton radiophonique dont nous nous sommes également inspirés pour témoigner de la capacité du Shadow à pénétrer l'esprit des gens, à les influencer sans qu'ils s'en rendent compte. La visualisation de ce pouvoir très particulier, pas très graphique, fut difficile. Je pense toutefois que nous nous en sommes honorablement sortis.

En fait, malgré les apparences, *The Shadow* n'est pas, comme *The Mask*, *The Crow* ou *TimeCop*, une simple adaptation de bande dessinée...

Le fait que **The Shadow** s'écarte de la bande dessinée se signifie pas pour autant que je ne l'apprécie guère. Le film demandait simplement quelque chose de différent. J'ai toujours adoré les bandes dessinées. Enfant, j'étais souvent malade. Un douloureux problème d'estomac m'obligeait à sécher pratiquement une semaine de cours sur deux. Je lisais donc comics sur comics.

Et c'est la lecture assidue de ces bandes dessinées qui a déterminé votre intérêt pour le fantastique, l'imaginaire en général ?

Sans doute, mais c'est surtout **Le Septième Voyage de Sinbad** qui m'a entiché du



Shiwan Khan et son couteau vivant, instrument du Mal...

fantastique. En Australie, du temps de mon enfance, les films fantastiques classiques comme les **Dracula**, **Frankenstein**, **King Kong**, se voyaient bannis. Ma mère, qui les avait vus en Grande-Bretagne, me les racontaient avec force détails, en ajoutant des

■■■

effets sonores de son crû. J'étais fasciné et cette fascination doit encore se retrouver dans mon travail de metteur en scène. J'ai d'ailleurs tourné mon premier film fantastique à 14 ans, à l'aide d'une caméra Super 8. Son titre : **Vampire Island**. Nous étions trois copains à nous y atteler, l'un derrière la caméra, les deux autres devant. Nous n'avons pas dû dépasser les trois prises !

Le New York que vous dépeignez dans *The Shadow* semble s'inspirer du Gotham City des *Batman* de Tim Burton...

Ces comparaisons sont inévitables, mais je ne pense pas qu'elles soient entièrement justifiées. Désormais, à partir du moment où vous situez l'intrigue d'un film fantastique dans une cité un peu ténébreuse, on vous reproche d'imiter **Batman**, **Blade Runner**, **Dick Tracy**, et **The Crow** maintenant. La ville de **The Shadow** s'avère nettement plus ouverte sur l'extérieur que Gotham City par exemple ; elle est plus respirable, moins claustrophobique... Nous avons cherché notre inspiration dans le look rétro, dans l'art déco propre aux années 30, dans l'atmosphère magique des drames de l'âge d'or hollywoodien. Cependant, **The Shadow** ne se déroule pas à une époque bien précise. Nous restons dans la vague d'une période comprise entre 1930 et 1950. Cet aspect visuel s'écarte de celui de **Batman**, plus ouvertement hors du temps, fantastique. **The Shadow** exigeait davantage de réalisme, moins de noirceur. Le personnage étant déjà bien assez torturé, partagé entre bien et mal, il n'était pas nécessaire d'appuyer ses émotions par un New York totalement abstrait, ténébreux et lugubre.

De nombreuses scènes, surtout les intérieurs avec Shiwan Khan, ont un côté opéra, luxuriant très marqué. Etait-ce conscient de votre part ?

J'aime l'opéra, j'en suis un véritable fan. Il était donc logique que ma mise en scène de **The Shadow** possède quelque chose de théâtral. J'ai d'ailleurs mis en scène des pièces, des opéras. Lorsque vous me dites que **The Shadow** s'apparente à un opéra, je considère cela comme un compliment. En fait, ce côté scénique s'oppose totalement à l'image funèbre, très **Batman**, dépressive, que **The Shadow** a auprès de certaines personnes. C'était une décision consciente de ne pas tourner un **Batman** bis, un ersatz de Tim Burton. Même si j'adore ses films, **The Shadow** se devait d'exister selon ses propres règles.



Le Pr. Reinhardt Lane (Ian McKellen) et sa fille Margo devant une énorme bombe circulaire convoitée par Shiwan Khan.



Margo Lane et Lamont Cranston : un couple qui cultive les charmes du rétro...



Le perfide Farley Claymore (incroyable Tim Curry) s'affole en la présence du Shadow.

Shiwan Khan, l'adversaire du Shadow, a un côté "méchant de sérials", à la manière des Asiatiques perfides que l'on voyait surtout dans les films des années 40 et 50...

Shiwan Khan pense qu'il est le dernier descendant direct de Gengis Khan. Jamais il ne remet en doute sa filiation, son héritage. Il se montre très sérieux. Et il n'était pas question pour moi de le décrire comme un dingue, un ringard dangereux. Important pour que ce méchant demeure crédible. Je ne désirais surtout pas en faire une sorte de Fu Manchu, même si cette tentation était grande.

De *The Shadow*, on retient une séquence très drôle où les personnages ont fort à faire avec une sphère dont le contrôle leur échappe totalement !

J'ai toujours rêvé de tourner une scène de ce genre. Le plus cocasse, lorsqu'on travaille avec des techniques si perfectionnées, garanties sur facture par les meilleurs, découle du fait qu'elles ne fonctionnent jamais le jour où il le faudrait. Par exemple, pour diriger la bombe sphérique, je manipulais une petite télécommande très sophistiquée. Le jour du tournage : l'inévitable panne ! Il a fallu que ce soit un type de l'équipe des effets spéciaux, un ancien gymnaste d'une cinquantaine d'années, qui actionne l'engin en le poussant dans tous les sens. Donc, malgré les effets les plus performants, rien ne remplacera la malice et les bonnes vieilles combines de substitution. Se heurter à ce type de problèmes, contre lesquels il est impératif de recourir à des astuces pour contourner les pépins les plus inextricables, voilà ce qui m'excite le plus sur un plateau de cinéma !

Propos recueillis par **Marc TOULLEC**
(Traduction : **Didier ALLOUCH**)

Gibson, Welles, Jory... Ils furent...
LES HOMMES DE L'OMBRE

Les années 30. L'ère du "pulp", ces romans bon marché édités sur du mauvais papier, où le bon peuple trouve sa dose d'aventures aussi violentes qu'excitantes, échappant le temps d'une lecture à la crise terrible qui s'abat alors sur les USA. La concurrence entre les titres est alors furieuse, la publicité ultra-agressive. Dans cet ordre d'idée, le "pulp" "Detective Stories" devient le 31 juillet 1930 un programme radio, dans lequel un acteur lit l'une des nouvelles imprimées dans le numéro du lendemain. Durant quelques mois, ce lecteur demeure un anonyme, jusqu'à ce qu'il soit décidé de lui trouver un nom, susceptible d'attirer les auditeurs. Après avoir envisagé "The Inspector" et "The Sleuth" (Le Limier), le scénariste Harry Charlot s'arrête finalement sur un patronyme idéal: "The Shadow". La trouvaille est géniale et la voix sépulcrale de James La Curto fait le reste : le programme déchaîne les foules qui commencent à demander partout "Le Magazine du Shadow". Les éditeurs sautent sur l'aubaine et chargent alors l'écrivain Walter Gibson de créer dans des délais démentiels (pire que ceux d'un bouclage à *Mad Movies*) une aventure du "Shadow". Le reste, comme on dit, appartient à l'histoire. Gibson (sous le pseudo de Maxwell Grant) signera 283 aventures du personnage, livrant jusqu'à vingt quatre aventures par an ! Un forçat de la machine à écrire, qui compose au fil des aventures une des figures majeures de l'Americana : un vengeur cruel, d'une intelligence redoutable, utilisant face à des "Masterminds" sadiques un cocktail détonnant de pouvoirs mentaux terrifiants, de gadgets technologiques dernier cri et, quand ça ne suffit pas, de chargeurs de Colt 45 vidés sauvagement à la face des gangsters. Parallèlement, la radio continue de diffuser le programme introduit par "The Shadow", personnifié alors par Frank Readnick Jr. Malheureusement, le rire glaçant de l'acteur terrifie les enfants, et les associations parentales font pression pour que disparaisse cette abomination, reléguant le personnage à introduire un autre show bien plus convenable, puisqu'il s'agit de la "Love Story Hour". Scandale !

Le phénomène Shadow est en tout cas lancé, et dès 1931, année de parution de la première aventure littéraire du héros, *Universal* produit une série de six courts métrages mettant en scène le personnage, qui n'est en fait comme à la radio que le présentateur d'adaptations des meilleures nouvelles de "Detective Stories". Un coup pour rien donc. Il faudra attendre 1937 pour voir un nouvel épisode marquant de la saga du Chevalier des Ténèbres. Cette année-là débute en effet une nouvelle série radiophonique, qui s'inspire cette fois des aventures "pulp" du Shadow de Gibson. La conception du feuilleton est confiée à un jeune homme de tout juste 22 ans, qui prête de plus son incroyable voix de baryton au Shadow. Il s'appelle Orson Welles. Le show, grandiose, met la pédale douce sur les délires occultes de Gibson, et ajoute un "sidekick" féminin au justicier, la très gracieuse Margo Lane, dont la voix est celle d'Agnes Moorehead, immense actrice connue des plus jeunes pour avoir été la mère de Samantha dans ***Ma Sorcière bien aimée***. A partir de ce moment, le cinéma se penchera à nouveau sur le personnage. **The Shadow Strikes** en 1937 et **International Crime** l'année suivante, font de la vénéneuse création de Gibson un très banal "crime fighter", qui combat les malfrats en costume cravate, le visage dissimulé derrière un rudimentaire masque noir. A cette époque, notons qu'Orson Welles rêve de réaliser une adaptation cinématographique qui hélas ne verra jamais le jour. La tentative suivante, qui date de 1940, est un sérial de la *Columbia*, dans lequel Victor Jory est le Shadow. Bien qu'une fois encore les pouvoirs fantastiques du personnage aient été laissés de côté, il convient de noter qu'il s'agit de la seule tentative qui trouva grâce auprès de Gibson, lequel pensait que Jory était le seul à avoir pu retrouver l'aspect sombre de sa création. En 1946, enfin, alors que l'ère du "pulp" touche à sa fin, concurrencé par la montée des comic books et l'apparition des livres de poche, le Shadow sera repris par *Monogram*, qui livrera une trilogie sans grande saveur, **The Shadow Returns**, **Behind the Mask** et **The Missing Lady**, qui une fois encore se fixait uniquement sur l'option "crime fighter" pour laisser de côté toute connotation fantastique. On le voit, le Shadow était sans doute destiné à rester un hallucinant fantasme de papier, et Gibson, qui rêva toute sa vie d'une véritable et fidèle transcription filmique, attendit en vain jusqu'à sa mort en 1988, les studios se passant le projet de main en main. Véritable génie de la littérature populaire, Monsieur Gibson, dépossédé des droits de son personnage, mourut dans une quasi-indifférence, adulé par une poignée de fans fervents. Aurait-il aimé cette version de Russell Mulcahy qui fait de son Ombre un pantin ricanant, dont les Colt 45 sont ici plus décoratifs qu'autre chose ? Pas évident. Mais bien sûr, une seule personne connaît la réponse, car pour l'éternité... The Shadow knows !



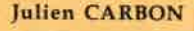
Walter Gibson



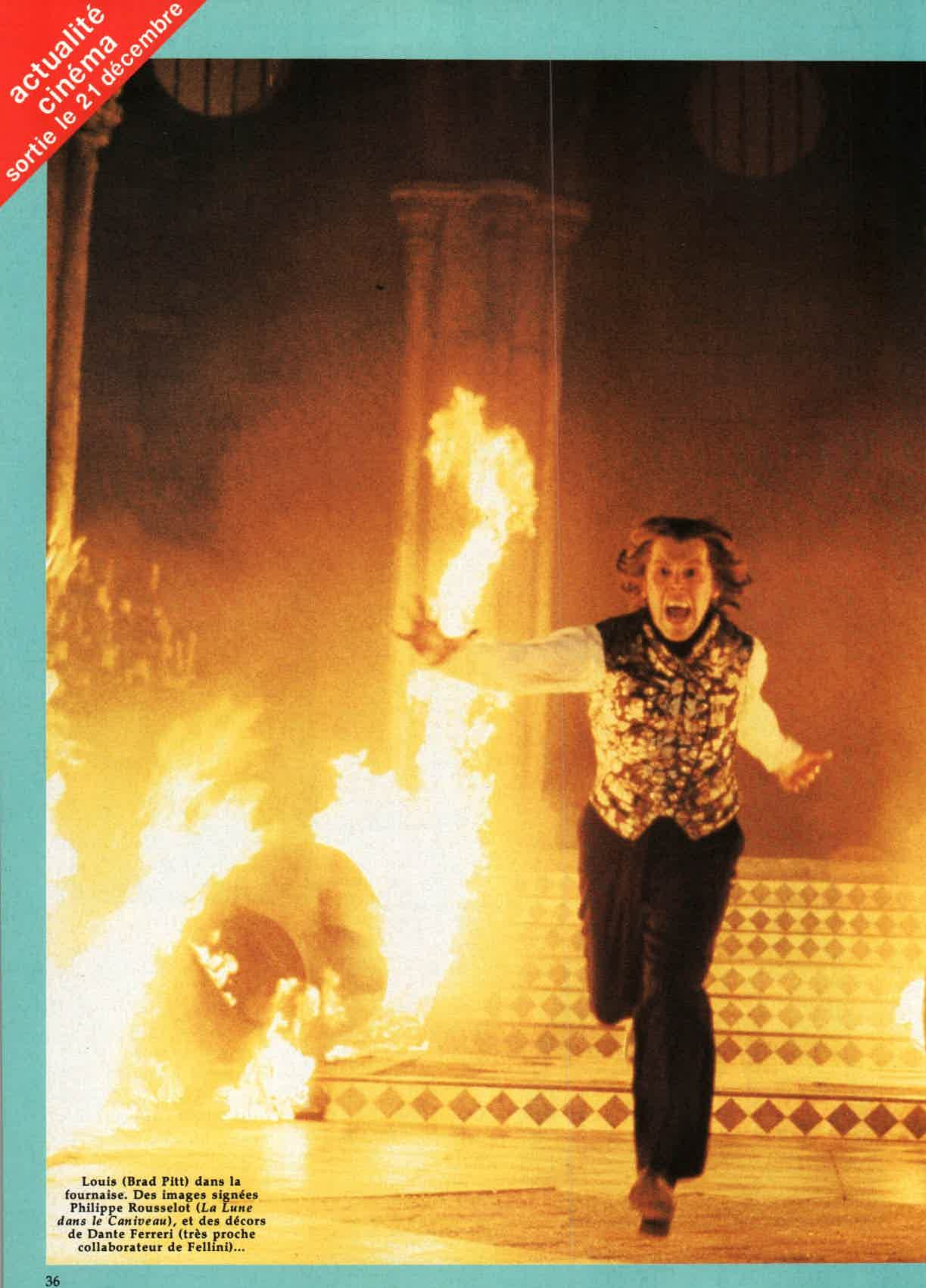
L'une des nombreuses aventures "pulp" du Shadow.



Victor Jory est The Shadow dans le sérial de 1940. Convaincant, selon les dires du créateur !



Julien CARBON



Louis (Brad Pitt) dans la fournaise. Des images signées Philippe Rousselot (*La Lune dans le Caniveau*), et des décors de Dante Ferreri (très proche collaborateur de Fellini)...

Entretien avec un Vampire

Deux ans après le *Dracula* romantique de Coppola, les vampires reviennent sur le devant de la scène, magnétiques, charismatiques, beaux, hypnotiseurs. Et buveurs du sang des hommes pour vivre une jeunesse éternelle. Adapté d'un roman culte d'Anne Rice, *Entretien avec un Vampire* explore la face voilée des créatures de l'ombre, leurs ambiguïtés, et ose imposer Tom Cruise dans la peau immortelle de Lestat, un vampire entre ange et démon...

La littérature fantastique contemporaire se montre plutôt chiche en chefs-d'œuvre. Lorsque les producteurs hollywoodiens parlent d'adaptations littéraires, ils évoquent invariablement un nouveau **Dracula** d'après Bram Stoker, un énième **Frankenstein** d'après Mary Shelley, un autre **Dr. Jekyll & Mr. Hyde** d'après Robert Louis Stevenson, tel ou tel récit d'Edgar Poe ou de Lovecraft mal exploité par le passé ou totalement oublié de tous. Il n'y a que Stephen King et, dans une moindre mesure, Clive Barker, qui soient parvenus à susciter un intérêt similaire à celui de leurs glorieux aînés et modèles. Le filon King n'étant pas inépuisable et ses ressources de qualité variable, cinéastes et scénaristes cherchent souvent l'inspiration dans les séquelles, les modes. Et le passé. Exception qui confirme la règle : Anne Rice. Une femme écrivain qui révolutionne la littérature fantastique au milieu des seventies avec "Entretien avec un Vampire", un roman audacieux où les saigneurs de la nuit ne sont plus seulement des monstres aristocratiques et sanguinaires, des êtres maléfiques aux yeux injectés de sang. Ils sont beaux, raffinés, un rien décadents, font preuve de goût, d'humour voluptueux, y compris dans l'atroce. Ils sont pathétiques, attachants mais guère attachés aux valeurs de l'horreur gothique façon *Hammer Films*. Lorsque Francis Coppola revisite Dracula en compagnie de Gary Oldman, il se souvient des options romantiques et funèbres de Anne Rice, mariant la mélancolie de ses vampires à la terreur atavique qu'ils inspirent. Un jeu de la séduction et de l'effroi généré par Anne Rice sur des bases jetées par Bram Stocker. Si le roman d'Anne Rice et ses séquelles ("Lestat le Vampire" et "La Reine des Damnés") suscitent l'intérêt de quelques producteurs, ils demeurent toujours à l'état de projets plus ou moins avancés selon la passion investie. Il faudra qu'une étincelle allume la mèche de son adaptation et décide enfin de la vie de Lestat sur grand écran. En 1992, **Dracula** remet les princes des ténèbres au goût du jour. Le film fait des bénéfices colossaux et éponge les dettes de son réalisateur. Rassuré, le producteur David Geffen peut mettre **Entretien avec un Vampire** sur des rails qui commençaient à rouiller, donner quelques coups de plumeau sur le manuscrit d'Anne Rice, l'histoire tragique de Louis de Pointe du Lac, cet aristocrate d'origine française de la Nouvelle-Orléans séduit par un bel inconnu, Lestat. Lestat le convertit à sa religion de sang, le vampirisme, l'entraîne dans son errance à travers à monde. Ce voyage sans fin, ils le font avec Claudia, une petite fille de huit ans, vampire elle aussi. Peu à peu, Louis retrouve quelques bribes de son humanité perdue. Il prend du recul vis-à-vis d'un Lestat dont la face la plus terrible lui apparaît de plus en plus évidente. L'unique manière d'échapper à son emprise est de le tuer. Mais on ne réduit pas en petit tas de cendres un vampire aussi puissant que Lestat d'un simple coup de pieu dans le cœur. Louis et Claudia ratent sa mise à mort. Furieux, Lestat les poursuit où qu'ils aillent, y compris à Paris. Là, le terrifiant Armand, chef des vampires de la capitale française, l'aide dans sa soif de vengeance sur ses anciens et fervents disciples... Cette histoire, qui remonte au 18ème siècle, Louis la raconte en 1994 à un journaliste américain (Christian Slater, remplaçant feu River Phoenix). Les deux hommes sont seuls dans une petite pièce austère et un magnétophone de poche enregistre le récit.

Lorsque David Geffen lui propose de mettre en images le roman d'Anne Rice, le réalisateur Neil Jordan saute de joie. Depuis **La Compagnie des Loups,** sa séance de thérapie du Petit Chaperon Rouge, il attendait une nouvelle opportunité d'aborder le fantastique de source gothique et de racheter cette faute de goût qui a pour titre **High Spirits**. Très sollicité après le succès de **The Crying Game**, Neil Jordan se heurte néanmoins à un obstacle embarrassant en arrivant sur le projet : le scénario d'Anne Rice. Il le déteste autant qu'il adore le livre. *"S'il plait autant aux lecteurs, c'est, selon moi, parce qu'Anne Rice y transforme les démons en anges. Elle y reprend les éléments surnaturels et mythologiques de sa propre culture de catholique irlandaise pour leur donner corps à travers des personnages crédibles, réels. Je suis particulièrement sensible à cela car elle et moi avons les mêmes racines en matière*

■■■

entretien avec un vampire

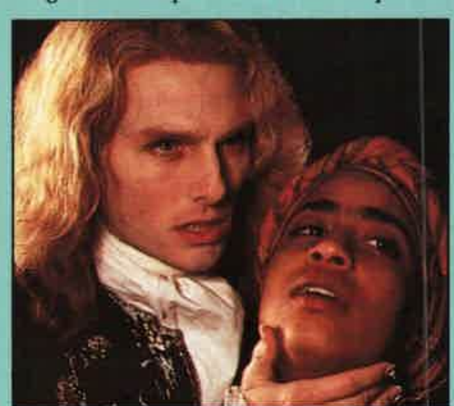


Armand (Antonio Banderas), souverain des vampires de Paris dans son petit théâtre de l'ombre. Un rituel baroque et cruel.

■■■

de superstitions. Pour moi, lire "Entretien avec un Vampire" revient à lire "Le livre des Saints"". Neil Jordan admire tout simplement le roman d'Anne Rice, "*ses dilemmes spirituels, l'évocation de la perte de la conscience, de la lumière, du paradis*". D'autant plus dur est l'accueil qu'il réserve au scénario écrit par Anne Rice elle-même. "*J'ai tourné ce film uniquement parce que j'aime le roman. Le script original ne marchait pas. Il ne possédait rien de cinématographique. Je ne pense pas qu'Anne Rice ait écrit le moindre scénario auparavant. Celui-là s'avérait pesamment théâtral. Impossible de le mettre en images en l'état*". Et Neil Jordan de reprendre en main l'histoire au grand dam d'Anne Rice qui finira par reconnaître ses torts. Mais elle seule figure au générique au poste de scénariste ; la puissante Guilde de la profession en a décidé ainsi. "*Le problème majeur du scénario d'Anne Rice tenait dans le simple fait qu'il ne cernait pas le thème central du film : Louis en perte de son âme, ses dilemmes moraux, la façon dont il revient à l'humanité alors qu'elle ne semblait plus pouvoir survivre en lui. J'ai apporté de nombreux détails sur ce point. Dans le livre, après qu'il ait tué pour la première fois, qu'il ressente un profond dégoût, Louis reçoit de Lestat une coupe remplie du sang d'un rat. Ce passage détermine également l'un des thèmes du film : le vampire s'impose un jeûne de sang humain durant une certaine période pendant laquelle il s'alimente avec celui d'animaux. J'ai aussi essayé de réaliser un film qui décrive une sorte de famille déstructurée, composée de trois personnages : deux parents, Lestat et Louis, l'un monstrueux, l'autre possédant encore un coeur, et l'enfant, Claudia. Je me suis appliqué à les dépeindre sous le jour le plus réaliste, le plus ordinaire qui soit*" poursuit Neil Jordan. Il n'était pas non plus dans les intentions du réalisateur britannique, ancien protégé de John Boorman, d'édulcorer le livre d'Anne Rice, de gommer totalement la liaison homosexuelle entre Lesta et Louis, de virer les relents de pédophilie tenant aux rapports quasi-amoureux entre Louis et Claudia. A la crainte des lecteurs du roman de déplorer un lavage plus blanc des pages les plus sulfureuses, le producteur David Geffen répond énergiquement : "***Entretien avec un Vampire** n'est pas un film hollywoodien. Il n'en possède aucune des caractéristiques. C'est mon film !*". Quant à Neil Jordan, il affirme que le baiser traditionnel des vampires, y compris celui de Tom Cruise à Brad Pitt, constitue déjà l'un des sommets de l'érotisme et de l'ambiguïté. Pas la peine, dans ces circonstances, d'en rajouter dans les séquences chaudes et les poussées hormonales.

Lorsque l'annonce de la participation de Tom Cruise à **Entretien avec un Vampire** est rendue publique, les lecteurs les plus fervents du roman d'Anne Rice paniquent. Le plus minet des comédiens hollywoodiens incarnant Lestat. Une hérésie pour ceux qui limitent le champ d'action de Tom Cruise à **Top Gun, Jours de Tonnerre** et **Ricky Business**. Tom Cruise serait indigne de Lestat. Mais ses détracteurs farouches, dont le comportement rappelle celui des fans de Batman redoutant Michael Keaton dans la panoplie du super-héros, font l'impasse sur **Né un 4 Juillet** et **Rain Man**. Anne Rice, elle-même, hurle avec les loups. "*Tom Cruise n'est pas plus Lestat que Edward G. Robinson n'aurait été un bon Rhett Butler dans **Autant en Emporte le Vent***" déclare-t-elle, perfide, au *Los Angeles Times*. Le Lestat de ses rêves ? Rutger Hauer, Tom Berenger ou Christopher Walken. Les téméraires qui ont vu Rutger Hauer, cape au vent et canines proéminentes, dans **Buffy, Tueuse de Vampires** savent à quoi **Entretien avec un Vampire** a échappé ! "*Mais qu'est-ce qu'Anne Rice peut bien connaître au casting, bon dieu !*" s'insurgeait Neil Jordan à l'époque. "*Ridicule ! Rutger Hauer et Tom Berenger ont dans les 45 ans. Ils auraient totalement été à côté de la plaque, d'abord parce qu'ils sont extrêmement typés, dans des rôles de méchants très souvent. Nos vampires demandaient des interprètes jeunes, physiquement sans défaut, parfaits en somme, sexy. Des acteurs qui puissent donner l'illusion de la jeunesse éternelle, de l'immortalité. Je considère les critiques d'Anne Rice complètement injustifiées*". Force est de constater qu'Anne Rice se trompait. "*Evoquer un film en de tels termes sans l'avoir vu, lui faire un tel procès d'intention est tout sauf professionnel. Lorsqu'Anne Rice aura assisté à la performance de Tom Cruise, elle sera bouleversée*" présageait le producteur David Geffen qui ne croyait pas si bien dire. En effet, immédiatement après la première projection du film, Anne Rice change radicalement de discours. Honnête, elle avoue son erreur de jugement et achète quelques pages de publicité dans la presse professionnelle pour se répandre en dithyrambes sur Neil Jordan et ses comédiens.



Lestat (Tom Cruise) et une proie sous hypnose. La séduction comme arme...

Avant que le choix de Neil Jordan et son producteur ne se porte sur Tom Cruise, Daniel Day Lewis figurait en tête de liste. Pour avoir été un Dracula flamboyant au théâtre, le comédien du **Dernier des Mohicans** bénéficie de toute l'attention du cinéaste et de la directrice de casting d'**Entretien avec un Vampire**. "*Daniel Day Lewis était très impatient de lire le scénario. Mais la chose faite, il a déclaré n'avoir plus envie d'incarner un vampire. Dans un deuxième temps, nous avons consulté Jeremy Irons. Puis m'est venue l'idée de Tom Cruise*". Tom Cruise s'intéressait déjà au projet. L'affaire fut conclue en très peu de temps. Alain Delon (c'était dans les années 70 lorsqu'il fut question d'adapter le livre pour la première fois), John Travolta, Julian Sands, John Malkovich, Val Kilmer, Brad Pitt (qui hérita en fait du personnage de Louis), Peter Weller, Timothy Dalton (Anne Rice l'imaginait bien dans la peau de Louis), Ralph Fiennes, Mel Gibson, William Baldwin, un énigmatique Rufus Sewell, Richard Gere... Tel est l'impression-

nant mémorandum des comédiens contactés, intéressés, plus ou moins impliqués dans le projet ou simplement cités. Parmi ceux-ci, Rutger Hauer demeura longtemps l'idéal d'Anne Rice. *"Elle était sous le choc de* ***Blade Runner*** *et nul autre que Rutger Hauer ne trouvait grâce à ses yeux"* sourit Neil Jordan. En fait, l'évidence ne sautait jamais, ou presque, aux yeux de la romancière. N'a-t-elle pas longtemps songé à une adaptation lourdement féminisante de son livre ? Avec Anjelica Huston dans le rôle de Lestat fait femme et Cher dans celui de l'alter ego féminin de Louis. Biscornue la trajectoire de "Entretien avec un Vampire". En 1976, *Paramount* envisage de le porter à l'écran sous forme de mini-série pour la télévision, adaptation dans laquelle Louis est un millionnaire, heureux propriétaire d'une banque du sang. La star pressentie de ce possible massacre d'un chef-d'œuvre : Richard Chamberlain ! Il fut même question d'une comédie musicale, façon **Rocky Horror Pictures Show**, avec Elton John. *"Dans les années 80, tous les metteurs en scène hollywoodiens, de Ridley Scott à Steven Spielberg, ont reçu ce manuscrit"* témoigne le producteur David Geffen. Tous y compris Brian De Palma concernant la version virtuelle et perdue avec John Travolta !

"Lorsque nous avons appris que Tom Cruise était intéressé, nous avons su que sa présence dans le film surprendrait beaucoup de gens. Ce n'est qu'après l'avoir rencontré que nous avons mesuré à quel point le rôle de Lestat le passionnait". Neil Jordan et Tom Cruise tombent aussitôt d'accord : les vampires qu'ils désirent à l'écran ne sont pas des monstres dans la tradition. *"Les vampires sont les héros à part entière, des héros dans une perspective originale, horrifique. Des héros qui vivent aux crochets des hommes en les tuant, en leur volant leur sang.* ***Entretien avec un Vampire*** *est raconté d'après leur seul point de vue, ce qui le rend assez dérangeant dans un sens".* Du point de vue des monstres. Le terme "monstre" n'est d'ailleurs pas celui que Neil Jordan préfère pour déterminer la psychologie de ses protagonistes, tout particulièrement Lestat, aussi diabolique, cruel, glacial et extrêmiste soit-il dans sa revanche contre Louis.
"Vis-à-vis de son personnage, Tom Cruise a fait preuve d'un instinct remarquable. Il affirmait que Hitler ne pensait nullement qu'il était un monstre. Staline non plus ne se considérait pas comme tel. Alors pourquoi Lestat en viendrait-il à se définir comme une abomination pour l'humanité ?". Et ce n'est certainement pas Neil Jordan qui le contredira, lui qui décrit Lestat à la manière d'un dandy selon Beaudelaire. Ou d'une sorte de Barry Lindon, d'un épicurien pour l'éternité, que sa condition préserve des conséquences de toute sorte. Tom Cruise dans **Entretien avec un Vampire**, cela signifie-t-il que le fantastique tourne au soft ? Pas plus que la bisexualité avouée de Lestat. Neil Jordan ne renonce pas à l'appartenance au genre. *"Oui,* ***Entretien avec un Vampire*** *est un film fantastique. Même s'il bénéficie d'un imposant budget, il a été fait en dehors du système hollywoodien classique, à la manière d'une production indépendante, mais avec les moyens techniques de la capitale du cinéma. Le film est sanglant, parfois dérangeant. Il me paraît évident que la censure va lui tomber dessus, qu'il ne sera pas simplement interdit aux moins de douze ans".* A moins que le cinéaste se résolve à limiter les débordements gore de Brad Pitt lorsque celui-ci, armé d'une faux, extermine un nombre impressionnant de vampires. Même si la Censure gagne quelques coupes, quelques sanglants instants en moins, Neil Jordan sera parvenu à préserver l'essence même du roman d'Anne Rice, les facettes sulfureuses de sa love-story ambivalente et la libido équivoque de ses princes des ténèbres.

Marc TOULLEC



Louis massacre ses anciens frères de sang à la faux. Le clou horrifique du film !



Lestat et Louis, les vampires selon Anne Rice : beaux, sensuels et amants.

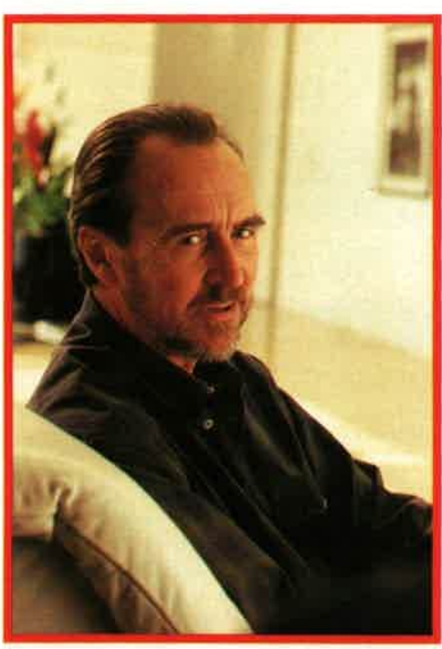


Interview with the Vampire. *USA. 1994. Réal.: Neil Jordan. Scén.: Neil Jordan et Anne Rice d'après son roman. Dir. phot.: Philippe Rousselot. Mus.: Elliott Goldenthal. Effets spéciaux & maquillages : Stan Winston. Prod.: Stephen Wolley & David Geffen pour Warner Bros. Int.: Tom Cruise, Brad Pitt, Antonio Banderas, Stephen Rea, Christian Slater, Kirsten Dunst... Dur.: 2 h. Dist.: Warner Bros. Sortie prévue le 21 décembre 1994.*

WES CRAVEN'S NEW NIGHTMARE

1984, Wes Craven tourne *Les Griffes de la Nuit*. Un succès mondial et l'entrée d'un nouveau monstre au panthéon des grands du fantastique, Freddy Krueger. Dix ans après, le laissé pour compte de cinq séquelles revient à son tueur chéri, son exterminateur de gosses d'Elm Street. Réconcilié avec son producteur, New Line, le réalisateur de *La Colline a des Yeux*, de *L'Emprise des Ténèbres* et du *Sous-Sol de la Peur* n'entend pas générer une suite de plus. Il arrache son funeste héros de la fiction pour le loger dans la réalité, hanter Heather Langenkamp, petit bout de femme qui lui fit la peau dans le premier tome de ses déboires d'outre-tombe. *Wes Craven's New Nightmare* ou *La Nuit Américaine* du film d'horreur hollywoodien !

C'était inévitable. **La Fin de Freddy, l'Ultime Cauchemar** portait fort mal son titre. Dans son final en relief, le croqueur d'enfants d'Elm Street terminait atomisé, réduit à l'état de particules. Qu'importe après tout si **La Fin de Freddy** était annoncé comme LE dénouement d'une série fameuse. Le box-office a ses raisons et ses raisons-là ignorent magistralement la logique narrative, la crédibilité. Poussée par ses distributeurs à travers le monde, par des lettres de spectateurs déçus par le dernier volet de la saga, *New Line* demande simplement à son tueur le plus rentable de reprendre du service, prenant même de vitesse son propre interprète. "*Lorsque je racontais aux journalistes que le sixième film devait conclure la série, je le pensais vraiment. Si Freddy revient malgré lui, c'est surtout du fait de l'énorme succès de cette prétendue conclusion*" avoue Robert Englund, charmant quand on ne lui applique pas le maquillage du brûlé. Il dit vrai. "*Comme Wes Craven développait plusieurs projets chez* New Line, *que lui et la compagnie avaient enterré depuis peu la hache de guerre, il semblait évident que ce soit lui qui prenne en main cette sixième suite. Il semblait logique que Freddy soit réanimé par son propre créateur, son docteur Frankenstein*". Belle comparaison. "*Ce n'est que longtemps après la sortie de* **La Fin de Freddy** *que nous nous sommes lancés dans ce* **New Nightmare**" appuie Michael De Luca, l'un des pontes de *New Line*. "*Et il n'était pas question de concrétiser le projet sans la garantie que Wes Craven participerait*".



Wes Craven, devant et derrière la caméra, créateur d'un Freddy autonome...



Heather Langenkamp et John Saxon réunis dix ans après **Les Griffes de la Nuit**.

Wes Craven remonte donc à bord du bateau *New Line*, un modeste voilier à l'époque des **Griffes de la Nuit**. Un paquebot haut standing près de dix ans après, riche des bénéfices considérables de six **Freddy**, de trois **Tortues Ninja**, de deux **House Party**, d'un **Mask** et de l'entrée de Ted Turner dans le conseil d'administration de la firme. "*Avant, nous avons dû régler quelques problèmes légaux, d'argent. Ma dernière implication à un* **Freddy** *remontait aux* **Griffes du Cauchemar**, *le troisième, dont j'avais écrit le scénario avec Bruce Wagner. Il fut complètement remanié par le réalisateur, Chuck Russell, et un de ses amis, Frank Darabont, si bien que j'ai été totalement écarté du projet*". Commence alors une longue procédure judiciaire portant sur la propriété du personnage, sur les royalties. "*Ayant un bon avocat, je considère que je m'en suis pas trop mal sorti en définitive*". Bob Shaye, le patron de *New Line*, et Wes Craven fument désormais le calumet de la paix. "*Un beau jour, Bob Shaye m'a appelé pour me demander, tout simplement, si j'étais intéressé par une réunion de travail à propos du retour de Freddy*". Et si le réalisateur reprenait possession de son rejeton équarisseur ? La question tombe vite sur le tapis. "*Au tout début, je n'avais aucune idée sur la manière d'aborder le retour de Freddy Krueger. Tout, en fait, est parti d'un déjeuner avec Heather Langenkamp, l'héroïne des* **Griffes de la Nuit**, *que je n'avais pas revue depuis des années. J'étais simplement curieux de savoir si elle accepterait de tourner un nouveau* **Freddy**. *D'après moi, Heather représente ce que la série des* **Freddy** *possède de meilleur.*

▪▪▪

wes craven's new nightmare

■■■

*Dans **Les Griffes de la Nuit**, son personnage avait la volonté et la courage d'affronter une vérité que la plupart des gens refusaient. Plutôt que de recourir à d'autres protagonistes dans cette séquelle, je désirais plutôt la montrer luttant contre les mêmes peurs dix ans après. Voilà à quoi notre déjeuner a abouti. Heather m'y raconta un peu son existence pendant toutes ces années. Son récit me donna l'idée de charpenter mon premier script d'après sa propre expérience, les répercutions sur le quotidien, l'éducation de son enfant, son étroite implication dans un film fantastique à succès".* L'actrice évoque également l'accident survenu sur le plateau de sa série télé, ***Just the Ten of us***, son agression traumatisante par un fan déjanté de Freddy. Elle ne mentionne évidemment pas les centaines de lettres "bizarres", les coups de fil tout aussi délirants. De quoi déstabiliser, mettre à l'épreuve une jeune femme, une jeune mère anxieuse de l'éducation et de la santé mentale de son fils.

Wes Craven tient en cette muse le fil de son scénario. Ne suffit plus qu'à le tirer, noircir des centaines de pages blanches. Inspiré par Heather Langenkamp, Wes Craven aboutit à un film dont l'actrice tient la vedette, loin devant le croquemitaine, mégastar poussé au narcissisme par *New Line* dans les précédentes séquelles. La comédienne accède donc à son propre rôle. *"L'histoire de **Wes Craven's New Nightmare** n'a plus rien en commun, ou presque, avec les autres **Freddy**. Plus que de décrire une fois encore les agissements du tueur des rêves, le film se consacre à Heather, à l'actrice, à la femme, à sa vie, ses amis et son enfant"* renforce Robert Englund, soudain recalé à un rang plus modeste que celui qu'il occupait depuis **La Revanche de Freddy**. Au-delà de la pirouette scénaristique, Wes Craven décèle dans ce **Freddy 7** matière à une sorte de séance d'introspection sur sa propre fonction de cinéaste spécialisé dans le fantastique et l'horreur. *"Dans certains milieux, je suis considéré comme un paria. Le fait que je sois en la matière un récidiviste, que j'aie intentionnellement choisi de m'engager dans cette voie m'attire bien des reproches, des procès d'intention. Travailler dans le genre vous accule à une certaine solitude que vous pourrez comprendre à la vision de **New Nightmare**. Tourner ce film m'a également forcé à réfléchir sur mon statut de cinéaste et de père, sur ma responsabilité à l'encontre de mes enfants et de ceux des autres. Le fantastique m'affecte profondément. Et pas toujours positivement".* Les propos amers, un rien désenchantés d'un homme de 53 ans. Désabusé sans doute. Pas besoin d'être doué de clairvoyance pour deviner les angoisses que s'impose le cinéaste. Et à lui de citer Sigmund Freud, Jung, les pères de la psychanalyse moderne, des sommités dont il sent proche. *"Le film concerne également l'arrêt brutal d'une série. Il met en scène un monstre qui n'accepte pas d'être tué par un quelconque employé de studio".* D'ici à ce que le traitement infligé à Freddy motive les retours similaires de Jason et Michael Myers, venant tirer leurs créateurs et interprètes par les pieds...

Séchant devant une nouvelle aventure de Freddy dans la tradition des précédentes, Wes Craven se dit après tout que le recyclage de la réalité ne constitue pas un si mauvais argument de base. Le succès de **The Player** de Robert Altman, film à propos des aberrations du système hollywoodien, le conforte dans cette direction. **Wes Craven's New Nightmare** découle d'un argument très simple, de la volonté de la compagnie *New Line* de poursuivre la série entamée en 1984. Son grand mamamouchi, Bob Shaye, convoque tout logiquement Heather Langenkamp dans ses bureaux, tente de la convaincre de remettre le couvert dans le but de croiser une fois de plus le fer avec Freddy Kruger. En vain, car la comédienne, pas franchement éprise de l'horreur sur grand écran, réfuse son offre. Mère d'un petit garçon, c'est désormais une femme respectable. Avoir tourné **Les Griffes de la Nuit** voici dix ans reviendrait presque à s'être compromis dans un film classé X. Rien à faire, même les injonctions amicales de Wes Craven et Robert Englund, bien sûr partants, ne la poussent pas à reconsidérer la proposition. **Les Griffes de la Nuit**, ainsi que son apparition dans **Les Griffes du Cauchemar**, c'est du passé pour Heather Langenkamp. *"Tout d'abord, à l'idée d'interpréter son propre rôle, on ressent une curieuse impression. Je n'étais pas très à mon aise au départ et il a fallu de longues discussions avec Wes Craven pour me décrisper progressivement. Si le scénario était magnifique, il insistait tant sur des détails de ma vie privée que cela me posait quelques problèmes. Légalement, New Line pouvait-il utiliser ainsi mon nom ? Le coller sur le merchandising, les poupées du film ? Après réflexion et des assurances de la part de Wes Craven, je me suis jetée à l'eau".*



Robert Englund à visage découvert. Un Gauguin de l'horreur ?



Dylan (Miko Hugues) dans l'antre de Freddy Krueger.

Dans **Wes Craven's New Nightmare**, il n'y a pas que Heather Langenkamp qui interprète son propre rôle. Se prêtent à ce petit jeu les pontes de *New Line* (Bob Shaye tel qu'en réalité, producteur compréhensif et du genre insistant, ses partenaires Sara Risher et Marianne Maddalena), John Saxon (qui incarne le flic, père de Heather Langenkamp dans **Les Griffes de la Nuit**)... Et, of course, Wes Craven, cinéaste convaincu de son propre génie ! Même Robert Englund apparaît à visage découvert, montrant qu'avant d'être Freddy Krueger, c'est un type charmant, attentif et peintre durant ses loisirs. Petit hic et entorse à la réalité : Robert Englund signe des toiles pour le moins inquiétantes décrivant des damnés hurlant dans un enfer à la Goya, impérialement dominé par la griffe du croquemitaine d'Elm Street. Le comédien souffrirait-il du syndrome Bela Lugosi qui se prenait tant pour Dracula qu'il pionçait dans un cercueil ? *"Ce **New Nightmare** est un film sur les gens qui font des films fantastiques. Il se montre révisionniste dans le sens où nous insistons sur les divers éléments qui le constituent et ses corrélations avec la vie de tous les jours"* apporte Wes Craven. *"**New Nightmare** ressemble à une sorte de documentaire sur les artisans de la série. Tout le monde se retrouve devant la caméra, y compris ceux qu'on vous cachait jusqu'à présent"* intervient à son tour Heather Langenkamp.

Dans **New Nightmare**, la vie quotidienne d'Heather Langenkamp subit de plein fouet les représailles d'un Freddy Krueger furieux qu'elle décline la proposition de *New Line* et qu'elle le prive, du coup, de sa raison d'exister. De la fiction, le tueur d'enfants passe à la réalité, opérant toujours dans le domaine des rêves et du sommeil. Au début, l'actrice pense qu'il s'agit d'un maniaque ordinaire, de ceux qui persécutent de leur enthousiasme malade les piliers d'Hollywood. Elle se rend très vite à l'évidence ; c'est son ancien partenaire qui opère ! Il assassine son petit ami au volant de sa voiture, prend possession de l'esprit de son gamin Dylan... Bien malgré elle, Heather Langenkamp se retrouve plongée dans cette séquelle qu'elle vient de refuser. Et tous les événements endurés lui rappellent **Les Griffes de la Nuit** : le labourage profond des corps par les quatre lames du gant d'acier, la langue qui surgit du combiné téléphonique, les escaliers gluants et collants... Ce qu'elle avait vécu sans danger dans la fiction, elle le vit désormais dangereusement dans la réalité, au point que John Saxon, son père dans **Les Griffes de la Nuit**, la prend pour Nancy Thompson, son personnage dans le même film. Heather Langenkamp navigue dans des eaux connues, à la seule différence que ce n'est pas son copain Robert Englund qui porte le masque du calciné de la chaudière d'Elm Street. D'ailleurs, le générique de **Wes Craven's New Nightmare** le souligne : Robert Englund incarne Rober Englund et Freddy Krueger incarne Freddy Krueger ! Heather s'en aperçoit aussitôt. Elle raconte à son ex-partenaire que ce Freddy-là est nettement plus vicieux, dur et satanique que l'ancien.

"Il est en assez éloigné. Il semble avoir modifié sa propre image, en avoir retenu le plus démoniaque, avoir développé les traits les plus cruels, les plus dégoûtants. Freddy Krueger est désormais plus fort, plus puissant, son aspect d'écorché vif plus marqué. Il ne parle presque pas. Il reste dans l'ombre, dissimulé dans les ténèbres, ce qui le rend d'autant plus terrifiant. Freddy s'avère également plus inquiétant parce que très souvent silencieux. Il approche au plus près la source même de son mythe" commente Robert Englund. Robert Englund qui, évidemment, joue le croquemitaine dont le maquillage porte la signature de David Miller, l'homme qui l'inventa de toute pièce dix ans auparavant. *"Wes Craven est venu me consulter avec une esquisse de Bingham, le créateur de la plupart des bandes dessinées inspirées des films. Il voulait un Freddy avec des muscles à vif plus apparents, un cou plus massif, des mâchoires plus développées et des arcades sourcilières moins marquées. Wes désirait vraiment revenir au Freddy Krueger qu'il avait à l'esprit du temps des* ***Griffes de la Nuit****. La texture de ses yeux connaît aussi quelques modifications. Wes les imaginait intégralement blancs autour d'une minuscule pupille noire. Ce qui était impossible en 1984 est aujourd'hui réalisable grace aux progrès considérables effectués dans le domaine des lentilles de contact"* corrobore le maquilleur. *"Nous étions également très soucieux que le spectateur ne devine pas aussitôt la présence de Robert Englund sous le maquillage, qu'il fasse la différence entre le comédien et le personnage qui font deux dans le film. Nous avons du coup sensiblement modifié sa garde-robe, même si elle s'appuie sur celle du passé. L'éclat des rayures vertes et rouges du pull s'avère plus terne. Freddy porte désormais des bottes de cuir et un épais manteau. Le changement le plus notable tient dans le fameux gant. En fait, il ne s'agit plus d'un simple gant garni de lames acérées, mais de griffes prolongeant directement ses os et sa chair découverte".* Wes Craven insiste sur ce Freddy nouveau, à l'aspect plus sinistre, moins enclin à débiter les petites vannes d'antan, moins enclin au sarcasme morbide. Le réalisateur des **Griffes de la Nuit** a toujours regretté que son monstre adoré soit devenu, au fil des séquelles, un amuseur, un tueur rigolard plus tenté par le titillement des zygomatiques que par leur incision pure et simple. Aujourd'hui, dans ce nouveau cauchemar, il prend sa revanche sur l'humour envahisseur ; Freddy ne rigole pas, il tue avec une cruauté accrue, sans adoucir ses forfaits d'un clin d'œil complice par-ci par-là.

Heather Langenkamp au secours de son fils Dylan dans le repaire du croquemitaine d'Elm Street.

"Jouer son propre rôle est la chose la plus complexe que je connaisse dans ce métier. Etant un comédien de composition, je n'ai pas souvent eu à me tester dans ce domaine. Avec ou sans maquillage, j'aime jouer avec mon propre visage, porter des lunettes, une moustache, prendre un accent, faire passer l'illusion que je suis plus grand ou plus petit. Freddy m'a finalement poussé à m'extravertir, à me libérer, sous le maquillage, de certaines contraintes". Désormais, dans **Wes Craven's New Nightmare**, Robert Englund est obligé d'être sobre. Qu'il se couvre de tics et de grimaces et son image publique en pâtira. Qu'il se livre à l'exercice inverse sous le latex tartiné sur son visage par David Miller et il restera pour tous le bon Robert Englund des familles, aimable, un peu timide. *"Quoi qu'il en soit, je commence à fatiguer sérieusement. Je prends de l'âge et certaines contraintes physiques se font plus durement ressentir"* avoue le comédien. Même les croquemitaines les plus coriaces ressentent le poids des ans. Serait-il largement temps que Freddy prenne une retraite largement méritée, qu'il raccroche son gant d'acier et chausse ses charentaises ? Au coin du feu, de la chaudière, cela serait du plus ravissant effet.

Marc TOULLEC



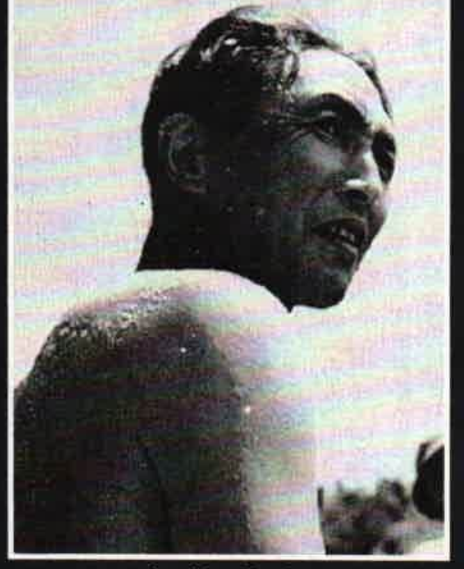
Heather Langenkamp, première (sur l'écran de télévision) et dernière (?) adversaire mortelle d'une malédiction indestructible.

*King Kong affronte un tyrannosaure pour les beaux yeux d'une exploratrice en quête de gisements pétroliers (**La Revanche de King Kong**)*

*Malic (Cesar Romero) se livre à de singulières expériences dans **Latitude Zéro**...*

INOSHIRO HONDA

l'homme qui aimait les monstres



Inoshiro Honda



Comment doit-on considérer l'œuvre d'un homme qui montre pêle-mêle des extraterrestres en pyjama "flashy", des tyrannosaures atomiques piétinant consciencieusement des tokyoïtes affolés, ou des gentils naufragés se transformant en champignons géants ; et qui définissait ses films comme "avant toute chose des documentaires" ? Comment évaluer objectivement l'œuvre d'Inoshiro Honda, si l'on songe que la plupart des copies de ses films vues en Occident furent à de très rares exceptions massacrées par des producteurs américains, qui les charcutèrent sur les tables de montage, incluant des scènes grotesques interprétées par des acteurs plus minables les uns que les autres ? Enfin, quelle perception peut avoir aujourd'hui de cette œuvre étrange un public sevré aux dinosaures de *Jurassic Park* ? Un émerveillement de tous les instants? Une distance amusée ou respectueuse ?

Toutes ces questions devraient enfin connaître une réponse grâce à la ressortie de quatre œuvres importantes du maître : *Godzilla*, *Rodan*, *Prisonnière des Martiens* et *La Guerre des Monstres*, qui atteindront les écrans à la mi-décembre. Ne vous y trompez pas, il s'agit là d'un des événements majeurs de la saison. Car Inoshiro Honda est bien le poète grandiose qu'une poignée de fans adulent aujourd'hui encore aux quatre coins du monde, des gamins du "Baby-boom" qui ne se remirent jamais des colères destructrices de Godzilla. L'histoire de Honda est tout simplement celle d'un artisan modeste, un pionnier qui érigea les genres majeurs du fantastique nippon, du film de monstres au Space Opera. L'histoire d'un homme qui se confond tout à la fois avec celle de la reconstruction d'un pays et celle d'un cinéma. L'histoire d'un génie...

Le gardien du grain

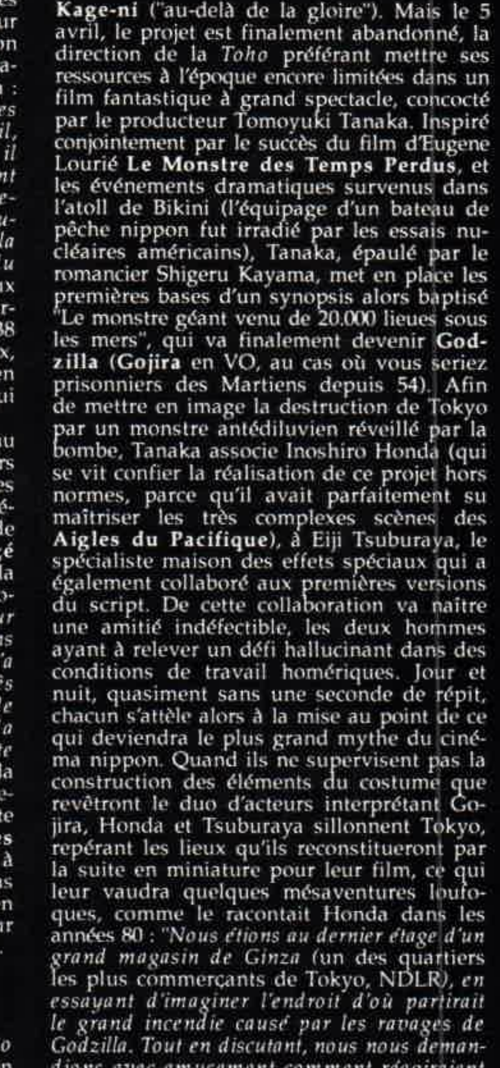
Reconstituer la jeunesse d'Honda tient du tour de force. A l'exception d'une poignée d'éléments biographiques, disséminés ça et là, subsistent en effet bien peu d'éléments permettant de dire qui fut vraiment le jeune maître. Né en 1911, il est dès son adolescence passionné par la photographie, et dès son diplôme des Beaux Arts en poche, s'oriente vers une carrière cinématographique, entrant en 1933 à la *PCL* (compagnie qui fusionnera avec d'autres maisons de production pour devenir quelques années plus tard la *Toho*). Il assiste durant cette période de nombreux réalisateurs dont, surtout, Kajiro Yamamoto. Akira Kurosawa, un de ses plus proches amis, qui travaillait à l'époque lui aussi pour Yamamoto, définit le juvénile Honda dans son autobiographie comme un travailleur infatigable, porté par un amour fou pour le cinéma : *"Il était alors second assistant, mais quand les gens du décor étaient surchargés de travail, il leur donnait un coup de main. Toujours, il prenait soin de peindre le décor en suivant le grain du bois sur les piliers et les boiseries factices, et d'y mettre la texture granuleuse qui leur manquait. C'était pour cela qu'on le surnommait "Honda, le Gardien du Grain""*... Malheureusement, le talentueux assistant auquel on prédisait une glorieuse carrière va voir son ascension brisée net. De 38 à 46, il est en effet appelé sous les drapeaux, et combat au sein de l'armée impériale en Mandchourie. Huit années terribles, qui marqueront profondément le réalisateur...
La situation que trouve Honda à son retour au pays n'est guère brillante. Le Japon est alors une nation brisée, pansant péniblement ses blessures sous le joug de l'occupant américain. Il donnera d'ailleurs de cette période une vision terrifiante dans **Chien Enragé** de Kurosawa (1949), sur lequel il dirigeait la seconde équipe. Une expérience dont Kurosawa garde un souvenir ému : *"Chaque jour je lui disais ce qu'il me fallait, et il allait dans les ruines de Tokyo pour le filmer... On m'a souvent dit que dans **Chien Enragé**, j'ai très bien su rendre l'atmosphère du Japon de l'après-guerre. Si c'est le cas, c'est à Honda qu'est redevable une grande partie de cette réussite"*. C'est finalement en 1951 qu'Honda aura enfin la possibilité de réaliser son premier film, **La Perle Bleue**. Il signera ensuite **L'Homme qui Vient du Port**, et en 53 **Les Aigles du Pacifique**, un film de guerre à gros budget. Trois œuvres aujourd'hui hélas invisibles, et qui ne laissent en tout cas en rien présager l'ouragan qui se prépare pour l'année 54. Celle pour Honda de la révélation...

Gojira !

Au début du mois de mars 1954, la *Toho* décide de co-produire avec l'Indonésie un très ambitieux film épique, intitulé **Eiko**



*Titanosaurus, Godzilla et MekaGodzilla : un match dont l'enjeu est la destruction de Tokyo (**Les Monstres du Continent Perdu**).*



Kage-ni ("au-delà de la gloire"). Mais le 5 avril, le projet est finalement abandonné, la direction de la *Toho* préférant mettre ses ressources à l'époque encore limitées dans un film fantastique à grand spectacle, concocté par le producteur Tomoyuki Tanaka. Inspiré conjointement par le succès du film d'Eugene Lourié **Le Monstre des Temps Perdus**, et les événements dramatiques survenus dans l'atoll de Bikini (l'équipage d'un bateau de pêche nippon fut irradié par les essais nucléaires américains), Tanaka, épaulé par le romancier Shigeru Kayama, met en place les premières bases d'un synopsis alors baptisé "Le monstre géant venu de 20.000 lieues sous les mers", qui va finalement devenir **Godzilla** (**Gojira** en VO, au cas où vous seriez prisonniers des Martiens depuis 54). Afin de mettre en image la destruction de Tokyo par un monstre antédiluvien réveillé par la bombe, Tanaka associe Inoshiro Honda (qui se vit confier la réalisation de ce projet hors normes, parce qu'il avait parfaitement su maîtriser les très complexes scènes des **Aigles du Pacifique**), à Eiji Tsuburaya, le spécialiste maison des effets spéciaux qui a également collaboré aux premières versions du script. De cette collaboration va naître une amitié indéfectible, les deux hommes ayant à relever un défi hallucinant dans des conditions de travail homériques. Jour et nuit, quasiment sans une seconde de répit, chacun s'attèle alors à la mise au point de ce qui deviendra le plus grand mythe du cinéma nippon. Quand ils ne supervisent pas la construction des éléments du costume que revêtront le duo d'acteurs interprétant Gojira, Honda et Tsuburaya sillonnent Tokyo, repérant les lieux qu'ils reconstitueront par la suite en miniature pour leur film, ce qui leur vaudra quelques mésaventures loufoques, comme le racontait Honda dans les années 80 : *"Nous étions au dernier étage d'un grand magasin de Ginza* (un des quartiers les plus commerçants de Tokyo, NDLR)*, en essayant d'imaginer l'endroit d'où partirait le grand incendie causé par les ravages de Godzilla. Tout en discutant, nous nous demandions avec amusement comment réagiraient les gens si ils surprenaient notre conversation. Finalement la réponse est venue immédiatement. A peine arrivés au rez-de-chaussée, les vigiles nous ont sauté dessus !"*.
A la *Toho* règne alors une excitation fébrile, et quinze jours avant le début effectif du tournage, la compagnie démarre une campagne de promotion révolutionnaire et ultra-agressive, afin de faire saliver un public auquel on distille régulièrement des informations alléchantes sur le projet **Gojira** (dès le 17 juillet débute même à la radio un feuilleton qui transpose littéralement le scénario original). Cette publicité énorme ne sera pas inutile : quand **Godzilla** sort sur les écrans japonais le 3 novembre 1954, il devient instantanément un phénomène de société, et draine dans les salles en un temps record près de 10 millions de spectateurs ! Techniquement révolutionnaire, **Godzilla** prouve à la masse nippone que son cinéma peut s'attaquer à un genre généralement réservé aux Américains, sans avoir à rougir de la comparaison : un sentiment réconfortant pour un peuple qui commence tout juste à oublier les horreurs de la guerre et à sortir enfin de la pauvreté. Car si les moyens sont pour l'époque énormes, la réussite du film tient surtout à la malice de toute l'équipe, qui su dépasser sans cesse les difficultés inhérentes à la situation toujours précaire de l'époque. Citons ainsi le compositeur Akira Ifukube, qui livra avec ce film une de ces plus magistrales compositions et qui, ayant eu besoin d'une contrebasse, dut aller "emprunter" clandestinement l'unique instrument possédé à l'époque par le Conservatoire de Tokyo !

Reconstruction

Ces anecdotes sur l'ingéniosité des membres de l'aventure **Godzilla** sont évidemment relayées à longueur de papiers par la presse, Honda et Tsuburaya devenant immédiatement de véritables stars. Cette mise en avant des capacités formidables des concepteurs du film fait finalement directement écho au discours véhiculé par **Godzilla**. On sait tous que le lézard géant, réveillé par la bombe, est une métaphore évidente sur la peur de l'Atome, le Lézard Géant représentant le Grand Envahisseur toujours redouté par les nippons, portant dans sa chair le terrible pouvoir radioactif. Soulignons au passage que dans la version originale du film, c'est-à-dire la seule à considérer, débarrassée des scories ridicules incluses par les Américains, **Godzilla** atteint un potentiel horrifique réellement étonnant, surtout dans une scène terrible montrant une jeune veuve de guerre et sa fillette qui, au moment d'être piétinées par la monstrueuse créature sont comme soulagées, la fillette s'écriant : "Nous allons enfin rejoindre Papa..." ! La grande intelligence du film étant de présenter une incarnation reptilienne de toutes les peurs ancrées dans l'inconscient collectif nippon de l'après-guerre (bombe atomique-étranger-cataclysme naturel) qui ne sera finalement pas détruite par une quelconque force militaire, mais bien par la sagacité d'un jeune scientifique, qui trouvera la seule parade possible. Dans un pays



***Prisonnières des Martiens** : un fleuron du Space Opera made in Japan.*



Quand Manda, le serpent de mer, attaque Tokyo (***Les Envahisseurs Attaquent***).

où l'armée est alors interdite, cette mise en avant de l'intelligence scientifique au service de l'humanité sonnera comme un véritable hymne à la reconstruction du pays. Une thématique qui sera d'ailleurs abordée quasiment de la même façon dans toute la culture populaire japonaise de l'époque, particulièrement dans les mangas (cf. "Astro Boy" de Tezuka, qui date sensiblement de la même période). Le succès titanesque du film installe quoi qu'il en soit Honda comme l'un des réalisateurs les plus populaires du moment et l'entraînera à revenir fréquemment aux films de monstres, le "Kaiju-Eiga", comme on le verra plus loin...

"Kaiju-Eiga"

Dans un premier temps pourtant, Honda ne cherche pas à exploiter directement le retentissement de son chef-d'œuvre novateur. Il ne réalisera d'ailleurs pas la (très médiocre) suite aussitôt mise en œuvre par la *Toho*, judicieusement titrée **Le Retour de Godzilla**, et signée par Motoyoshi Oda, préférant tourner deux films intimistes (**Mère, Fils** et **Vague d'Amour**), et un étonnant film fantastique, **L'Abominable Homme des neiges** qui bénéficiait d'un costume de Yéti magnifique signé par Tsuburaya. La version présentée en Occident, orchestrée par le tâcheron Kenneth Crane, fait malheureusement du film un véritable monument du "bis", ce qui n'était évidemment pas l'intention de notre très honorable Monsieur Honda...
Vient alors pour le maître le moment de revenir à ce que le public (comme les producteurs) lui demandent à corp et à cri : un nouveau "film de Grands Monstres". Ce sera **Rodan**, tourné en 1956. Adulé par tous les fans du genre, **Rodan** est pourtant loin d'être un des sommets de la carrière de Honda. Principalement à cause de l'aspect bien peu graphique du Rodan, une sorte de gros ptérodactyle supersonique assez rigide, loin d'avoir le charisme d'un Godzilla. Cette réserve mise à part, il s'agit tout de même d'une œuvre techniquement très impressionnante. Premier "Kaiju-Eiga" tourné en couleur, il réserve dans sa deuxième partie quelques scènes d'anéantissement de la ville de Sasebo par les Rodans indéniablement novatrices, puisqu'elles se déroulent en plein jour (les scènes de destruction des premiers **Godzilla** étaient systématiquement plongées dans une semi-pénombre). À côté du travail de Tsuburuya, le scénario fait en revanche bien pâle figure (c'est, au moins dans la première partie un véritable démarquage des **Monstres Attaquent la Ville**) même s'il a tout de même le grand mérite de réserver à Honda la possibilité de livrer quelques séquences haletantes de suspense pur. En contant l'aventure d'un groupe de mineurs, découvrant dans les galeries creusées dans une région volcanique la présence de créatures monstrueuses, Honda livre là quelques jolis moments barrés, voir cette scène étrange où un mineur découvre avec horreur un Rodan dévorant dans sa grotte des chenilles géantes...
Ce nouveau succès de la *Toho*, et la magnificence des effets concoctés par Tsuburaya incitera le producteur Tanaka à entraîner Honda et son équipe vers une exploitation systématique du genre. On retiendra entres autres merveilles **Mothra**, la grosse mite contrôlée par des jolies jumelles minatures (61), le très surestimé **King Kong contre Godzilla (62), Mothra contre Godzilla** (64), le premier "cross-over" officiel entre deux monstres de la *Toho*, **Ghidrah** (64), le dragon à trois têtes, et les incroyables **Frankenstein Conquiert le Monde** de 65 et sa suite **La Guerre des Monstres** de 66, qui transposaient la créature de Mary Shelley dans le film de monstres géants ! Mais parallèlement à cette lucrative saga monstrueuse, on va voir que Tanaka, en producteur avisé, donna également l'occasion à Honda de s'atteler à des projets ambitieux, éloignés de son genre de prédilection. Ainsi le Space Opera, dont le réalisateur allait être l'un des pionniers dans l'archipel. Retour en 56, directement après **Rodan**...

Godzilla (colorisé), le dragon atomique dans sa première apparition à l'écran, titanesque il va sans dire.

La menace uchujin !

L'idée de Tanaka repose une fois de plus sur une analyse commerciale tout à fait astucieuse de l'industrie cinématograpique de son temps. L'année 56 aura en effet vu naître aux USA deux œuvres majeures, qui ont révolutionné la SF filmée : **Les Soucoupes Volantes Attaquent** et **Planète Interdite**. Dans le même temps, des compagnies concurrentes sur le territoire japonais ont très bien senti le vent venir et viennent de récolter des succès importants en abordant le genre. La *Shintoho* tout d'abord, s'est attribuée tout le public enfantin avec le très lucratif sérial ***Kotetsu no Kyojin***, les aventures d'un Superman nippon (Supa Jaianto) qui défend la Terre contre toute sorte d'E.T. belliqueux. La *Daiei* n'est pas restée en reste puisqu'elle a produit **Uchujin Tokyo ni Arawaru (Le Satellite Mystérieux)** qui est le premier film de SF nippon en couleur (et que vous pourrez découvrir dans la rétrospective qui débute en décembre, heureux lecteurs). Bref, la *Toho* ne peut rester sans réagir. Et pas besoin d'étude de marché pour savoir que l'équipe qui a mis au monde **Godzilla** peut sans difficulté écraser la concurrence. Le résultat de cette opération culottée s'appellera **Prisonnières des Martiens**, et sortira en décembre 57. Une fois de plus, c'est une

■■■

■■■

incontestable réussite, un grand moment de jouissance, qui repose sur un scénario simple certes, mais bougrement spectaculaire. Jugez plutôt... Des extraterrestres malintentionnés, les Mysterians, dont la planète a été décimée par des guerres atomiques, viennent sur Terre pour capturer des femmes (nippones bien sûr, ces gens ont du goût). Les très pratiques E.T. ont en fait l'intention de s'accoupler avec nos compagnes, afin de sauver leur race de l'extinction. Comme ils sont fort bien organisés, les Mysterians débarquent avec des armes surpuissantes, une escouade de soucoupes volantes et un Robot Géant, le très rigolo Mogera, qui ressemble à un gros pingouin en aluminium, et qui crache du feu par les yeux. Bref ce sont des mauvaises personnes. Heureusement les humains oublient pour une fois leurs éternelles dissensions et s'organisent, créant l'Armée de Défense de la Terre (titre original du film)...
Tohoscope, couleurs chatoyantes, effets spéciaux époustouflants : l'univers bariolé de **Prisonnières des Martiens** représente l'apogée du cinéma nippon de divertissement. Mais au-delà d'une réussite techniquement brillante, et de la patine délicieusement kitsch qu'a pris le film avec les années, on trouve ici une vision fascinante de la façon dont est envisagé l'Etranger dans le cinéma nippon. Les Uchujin (extraterrestres) verront en fait au fil des années et des modes évoluer leur mode de fonctionnement. A l'époque de **Prisonnières...**, ils représentent une forme d'invasion d'autant plus dérangeante pour le public nippon, qu'ils sont directement le miroir des craintes intimes de l'audience. Quand Godzilla écrase Tokyo, il est une incarnation directe du Cataclysme, jeté sur le Japon par un destin aveugle, même si il fut engendré par la folie guerrière des humains. A l'inverse, le Mysterian, par définition inhumain, peut paradoxalement être considéré comme un reflet négatif du nippon idéal : il s'est abandonné à un militarisme sauvage, entraînant la destruction de son univers, en jouant avec les bombes atomiques, et est prêt à métisser sa propre race afin de survivre (ce qui jusqu'à une période très récente était tout de même un sujet réellement tabou au Japon). Par la suite, cette conception détaillée des différentes menaces, va se trouver bouleversée quand Honda associera Space Opera et films de Monstres dans **Invasion Planète X** en 65 ou **Les Envahisseurs Attaquent** en 68, les E.T. se réduisant alors à de simples "Masterminds" manipulant les monstres sans autre motivation que de nous gâcher la vie.... Parallèlement à ce sous-genre, Honda retrouvera régulièrement la SF pure, avec la très conventionnelle **Bataille dans l'Espace** en 59, et les excellents **Gorath** (62) où une grosse météorite menace d'écraser la Terre, l'incroyable **Ataragon** (63) et son superbe sous-marin-avion, où l'amusant **Latitude Zéro** de 69, avec Joseph Cotten et Cesar Romero en cachetonneurs de luxe...
On le voit, le cinéma de Honda brasse régulièrement les genres. Et si l'on devait chercher ses plus belles réussites, c'est justement dans un autre mélange détonnant qu'il faudrait chercher : celui du film policier et de l'horreur pure. Un nouveau sous-genre, dû là encore à une initiative du producteur Tomoyuki Tanaka. Après les trips sérialesques et bariolés de **Prisonnières des Martiens**, plongeons-nous brutalement dans les égoûts obscurs de Tokyo. Une descente "noir de noir"...

L'aventure intérieure

Parallèlement aux gros monstres et aux E.T. en babygro fluo, le fantastique japonais connut à la fin des années 50 une vague éphémère de films à mi-chemin entre le polar tendance yakuza et le film fantastique. On citera **L'Homme Invisible** et **L'homme Mouche** de Mitsuo Murayama (57) ou **Telegian** de Jun Fukuda (60). Mais le chef-d'œuvre de cette vague reste de très loin l'hallucinant **Homme H**, tourné par Honda en 58. Prenant le public totalement à contrepied il installe ici dès les premières minutes une ambiance trouble de polar déviant, manipulant avec délectation tous les archétypes du film de "mobsters" nippons : malfrats trafiquants de dope, jolie danseuse en bikini, cambriolages et règlements de compte. Des situations rapidement détournées, puisque l'opposition ne vient pas ici d'un quelconque gang, mais d'êtres mystérieux, des irradiés transformés en masses gélatineuses qui absorbent et dissolvent les êtres. Cette association polar et épouvante, sera réemployée par Honda deux ans plus tard avec **Gasu-ningen dai Ichi-go** ("la vapeur humaine". Le principe reste exactement le même, l'ennemi étant cette fois un mutant ayant le pouvoir de passer à volonté à l'état gazeux), et poussera à son apogée l'idée de la mutation avec son chef-d'œuvre de 1963, **Matango**, un objet vénéneux qui plonge un groupe d'humains dans un véritable enfer moisi, où ils se métamorphosent les uns après les autres en hommes champignons...
De la SF au film de monstres, du polar déviant à l'anticipation à la Jules Vernes, on s'aperçoit que Honda œuvra dans toutes les ramifications du fantastique. Un pionnier dont l'œuvre, indéniablement datée, a de toute façon conservé une force entière, sans aucun doute grâce à la sincérité absolue de son auteur. Fasciné par la monstruosité, il définissait tendrement ses créatures destructrices en affirmant : *"Les monstres sont des êtres tragiques, ils ne sont pas de mauvaise volonté : ils sont nés trop grands, trop forts, trop lourds... C'est leur tragédie. Ils n'attaquent pas volontairement l'humanité, mais par leur dimension physique, ils causent des dommages et font du mal. Alors l'homme se défend contre eux".*
Jusqu'en 75, date de son dernier film, Honda continuera avec la même ferveur obstinée de faire déferler sur le monde ses gentilles créatures monstrueuses. Il assista un peu impuissant au déclin de Godzilla, personnage pour lequel plus personne n'avait réellement d'ambition, et qui devint au fil des années un héros de plus en plus destiné à un jeune public. Se tournant finalement vers d'autres icônes, Honda entra dans une période de préretraite... Lors d'une partie de golf avec Kurosawa en 78, les deux hommes parlèrent du rôle de l'assistant qu'Honda avait été trente ans avant, cette ombre indispensable du metteur en scène. Le réalisateur des **Sept Samouraïs** préparait alors **Kagemusha**, "l'ombre du guerrier". La modestie naturelle de Honda se prêtait bien à ce rôle d'éminence grise. Comme par le passé, il reprit le chemin des plateaux et assista son ami sur tous ces films jusqu'au toujours inédit **Madadayo**... Inoshiro Honda est mort le 25 février 1993. Quelques mois avant sa mort, il prévoyait de revenir à la réalisation. Le sujet ? Un film de monstres. Evidemment.

Julien CARBON



***Gojira, Minira, Gabara : Oru Kaiju Daishingeki** : la dernière collaboration entre le maître des effets spéciaux Eiji Tsuburaya et Inoshiro Honda.*

filmographie

(d'après *Cine-Zine Zone* spécial Honda, n° 77/78)

1951 - **The Blue Pearl**

1952 - **Minato Ekita Otoko (L'Homme qui Vient du Port)**

1953 - **Taiheyo no Washi (Les Aigles du Pacifique)**

1954 - **Gojira (Godzilla)**

1955 - **Oyen-san (Mère, Fils)**

1955 - **Koi Gesho (Vague d'Amour)**

Jujin Yukiotoko (L'Abominable Homme des Neiges)

1956 - **Sorano Daikaiju Radon (Rodan)**

1957 - **Kono Futari ni Sachi are (Que ces deux Amants Soient Heureux)**

Chikyu Boeigun (Prisonnière des Martiens)

1958 - **Bijo to Ekitai Ningen (L'Homme H)**

Hanayome Sanjuso

Daikaiju Baran

1959 - **Uchu Daisenso (Bataille dans l'Espace)**

Uwakayu Shitayaku Godayu (Le Trio de la Jeune Mariée)

Kodama Wa Yondeiru

Tetsuwan Tosho Inao Monogatari

1960 - **Gasu Ningen Daisenso**

1961 - **Mosura (Mothra)**

1962 - **Yosei Gorasu (Gorath)**

Kingu Kongu tai Gojira (King Kong contre Godzilla)

1963 - **Matango**

Kaitei Gunkan (Ataragon)

1964 - **Mosura tai Gojira**

Uchu Daikaiju Dogora
Sandai Kaiju - Chikyu Saidai no Kessen (Ghidrah)

1965 - **Furakenshutain tai Kaiju Baragon (Frankenstein Conquiert le Monde)**

Kaiju Daisenso (Invasion Planète X)

1966 - **Furakenshutain no Kaiju Sanda tai Gaira (La Guerre des Monstres)**

Oyome Ni Oide

1967 - **Kingu Kongu no Gyakushu (La Revanche de King Kong)**

1968 - **Kaiju Soshingeki (Les Envahisseurs Attaquent)**

1969 - **Ido Zero Daisakusen (Latitude Zéro)**

Gojira, Minira, Gabara : Oru Kaiju Daishingeki

1970 - **Gezora, Ganime, Kameba-kessen ! Nankai Nbaikaiju (Les Envahisseurs de l'Espace)**

1975 - **Meka-Gojira no Gyakushu (Les Monstres du Continent Perdu)**

*De gauche à droite : Mothra, Rodan, Godzilla, Minya (le fils de Godzilla), Angilas et Gorosaurus s'apprêtent à affronter Ghidorah au pied du Mont Fugi (**Les Envahisseurs Attaquent**).*



*Godzilla et son fils : une récréation attendrissante dans **Gojira, Minira, Gabara : Oru Kaiju Daishingeki**.*



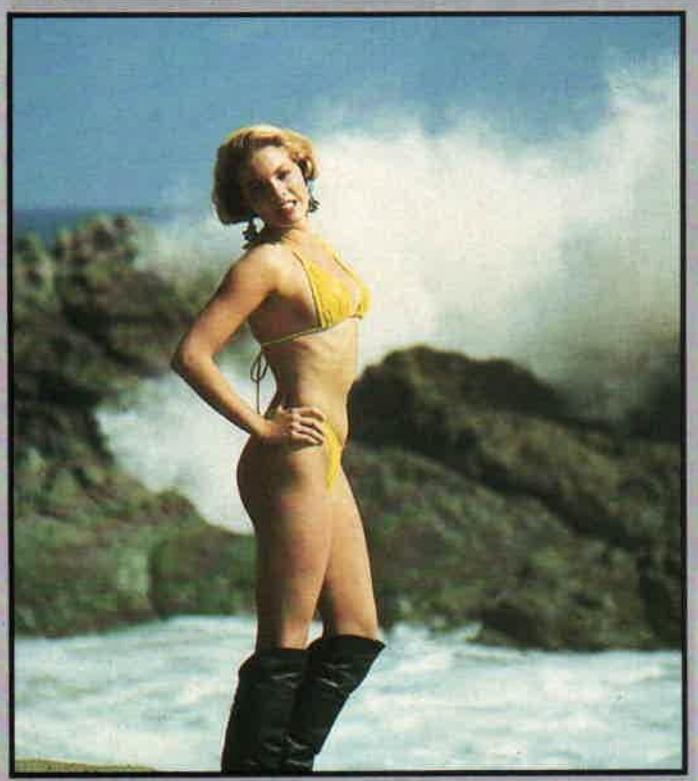
*La pieuvre Gezora contre le crabe Ganime et la tortue Kameba. Une rencontre de monstres antagonistes comme les affectionne Inoshiro Honda (**Les Envahisseurs de l'Espace**).*

VIDEO & DEBATS

VIDEO & DEBATS

par Marc TOULLEC

Série Z ibérique et satanique (**Magie Noire**), nabot infernal et radin (**Leprechaun**), science-fiction cochonne et ringue (**Les Créatures de l'Au-delà**)... Du tout bon pour les amateurs de nanars. Rayon séquelles, Jason se porte plutôt bien malgré les tronçonnages de la Censure, Brian Yuzna exhume des morts-vivants rentables pour le romantisme morbide et le piercing. James Glickenhaus croise **Le Silence des Agneaux** à MacCaulay Culkin dans **Le Triomphe des Innocents**, Jack Sholder clone C. Thomas Howell en six exemplaires dans **Sélection Naturelle**, **Invisible** déroule les bandelettes d'un nouvel homme invisible, Lorenzo Lamas se réincarne en Alexandre le Grand dans **Gladiator** et David Bradley affronte un cyborg artisanal en fer blanc dans **Cyborg Cop**... Parallèlement à leurs aventures TV, Batman et RoboCop font des heures supplémentaires. Le meilleur de ce bimestre : le segment **L'Ile des Morts** d'une ***Quatrième Dimension*** posthume...



Une bimbo de l'espace en manque de mâles !

LES CREATURES DE L'AU-DELA

Sous le label *TorchLight*, le producteur Charles Band exploite désormais de tout petits films, aux budgets mesquins, mêlant fantastique et érotisme. Sur le modèle des nudies des sixties et des films de plage, **Les Créatures de l'Au-Delà** déshabille donc, pour les motifs les plus futiles, des comédiennes déjà très légèrement vêtues de mini-bikini. L'intrigue se déroule donc quasi-exclusivement sur une plage californienne où se trémoussent une horde de "bimbos" et de surfeurs. Déboulent dans ce club de l'oisiveté et du "bronzer idiot" trois superbes aliens, en provenance d'une planète où elles s'ennuyaient ferme en l'absence d'hommes. Xena, Luna et Sola détournent la navette de leurs parents pour s'offrir ce petit marivaudage. Elles batifolent allègrement, se trouvent des boy-friends, gagnent un concours de bikini. La récompense, 30.000 dollars, permet à un pote de sauver de l'expulsion un riverain quinquagénaire...

Grand scénario n'est-ce-pas ? Planqué derrière le pseudonyme de Ellen Cabot (le nom de son ex-femme), David DeCoteau (**Creepozoïds**, **Puppet Master 3**) s'en moque éperdument, uniquement préoccupé à cadrer le plus avantageusement possible la cambrure d'actrices généreusement pourvues par la nature, d'enfiler les séquences cochonnes dignes des sexy-clips de *M6*... Les plus regardants apprécieront l'absence de silicone et quelques mensurations dignes de Russ Meyer. Les autres ne pourront guère se rabattre sur les côtés science-fiction du projet, réduits à deux maquettes ineptes et à quelques costumes clinquants. On l'aura compris : **Les Créatures de l'Au-Delà** s'adresse aux inconditionnels de la culture du navet !

Beach Babes from Beyond. USA. 1993. Réal.: Ellen Cabot (alias David DeCoteau). Int.: Sarah Bellomo, Tamara Landry, Nicole Posey, Joe Estevez, Linnea Quigley, Burt Ward, Don Swayze, Jacqueline Stallone... Dist.: Film Office.

LEPRECHAUN

Scénariste pour les séries TV ***Galactica 1980*** et ***SuperBoy***, Mark Jones peut se féliciter d'avoir une veine de cocu, la chance d'avoir entre les mains un concept rentable ; tout nul qu'il soit, son **Leprechaun** fait un malheur dans les vidéo-clubs américains.
Identité du Leprechaun, ce Freddy Krueger rase-mottes : un farfadet diabolique vieux de 600 ans, un Harpagon du film d'horreur, très accro d'une bourse remplie de pièces d'or. Coquet, farceur macabre, c'est un maniaque de la propreté qui se précipite sur la moindre chaussure pour la briquer. Seul un trèfle à quatre feuilles peut terrasser ce monstre particulièrement cabotin. Extirpé de la mythologie celtique pour rivaliser avec le croquemitaine d'Elm Street auquel il emprunte bien des tuyaux, le Leprechaun jaillit d'une malle dont il était prisonnier pour persécuter quelques indésirables, une adolescente snob et gironde, un fier-à-bras, un sale gosse et un gros idiot. Tout quatre tiennent tête au monstre. Un monstre court sur pattes qui lésine sur les victimes (deux ou trois) pour se déplacer en patins à roulettes, en chaise roulante, en skateboard, en petite voiture d'enfant... **Leprechaun** revendique donc des vertus désopilantes. Horripilantes plutôt ; il agace à force de débiter systématiquement des calembours foireux, de cligner de l'œil. Un second degré pesant. Pourtant, Warwick **Willow** Davis se dépense sans compter derrière le maquillage de Gabe Gartalos, mais ses efforts ne sauvent même pas les meubles. On dit **Leprechaun 2** (sortie en mars prochain) nettement supérieur à ce sot ersatz des **Freddy** ; ce n'est pas difficile !

USA. 1992. Réal.: Mark Jones. Int.: Warwick Davis, Jennifer Aniston, Ken Olandt, Mark Holton, Robert Gorman... Dist.: PFC Vidéo.



Leprechaun, un monstre d'origine celte court sur pattes mais haut en couleurs.


Un homme invisible au look classique pour un film qui manie avec doigté les meilleurs aspects de la série B.

INVISIBLE

Séquelle directe de **Mandroïd** sorti en novembre 1993. Un homme invisible, un robot commandé à distance par un scientifique cloué sur une chaise roulante, un savant fou qui dissimule son visage mutilé derrière un masque de fer... Comme **Mandroïd**, **Invisible** reprend les poncifs du fantastique feuilletonnesque d'avant-guerre. Il embraye directement sur les points de suspension de son modèle. Passant pour mort, Ivan Drago trouve refuge dans un asile dont il asservit les pensionnaires auxquels il donne en pâture de jolies captives. Drago aspire toujours à faire main basse sur le Superion, une matière chimique révolutionnaire capable de pallier à l'invisibilité de Benjamin Knight et servant de carburant à l'androïde. Pris en chasse par un flic ambitieux et les troupes hirsutes de Drago, le trio d'apprentis sorciers tente de prendre le large, dans une maison au fond des bois...
Animé par un bel amour de la série B, Jack Ersgard continue à mêler les genres, à emprunter ça et là des personnages, des situations, y compris à l'asile du "Système du Docteur Goudron et du Professeur Plume" d'Edgar Poe... De ces éléments hétéroclites, il fait une série B homogène, bien construite, esthétiquement plaisante, à l'érotisme volontairement kitsch (ah, ces belles prisonnières à la poitrine frileusement dévoilée !) et dont les effets spéciaux, bien qu'économiques, parviennent à faire illusion. Très sympathique.

Invisible : The Chronicles of Benjamin Knight. USA/ Roumanie. 1992. Réal.: Jack Ersgard. Int.: Brian Cousins, Jennifer Nash, Michael Dellafemina, Curt Lowens, David Kaufman... Dist.: Paramount Vidéo.

SELECTION NATURELLE

Réalisateur de **Hidden** et de **La Revanche de Freddy**, Jack Sholder délaisse (intentionnellement ?) le cinéma pour la télévision. Après le bon **12 : 01**, il rempile pour la petite lucarne avec **Sélection Naturelle**, au carrefour du **Beau-Père** et du pamphlet anti-génétique. L'histoire, bien construite, découle d'une coïncidence anodine. Heureux en mariage et professionnellement, Ben Braden constate l'arrivée dans sa société d'un nouveau qui lui ressemble étrangement, Alex Connelly. Franchement amical, celui-ci empiète progressivement sur sa vie privée, mettant à profit son inquiétude croissante. Mais la paranoïa de Ben Braden n'est pas sans fondement. Peu avant son assassinat, sa mère lui apprend qu'il est un enfant adopté. Et elle est encore loin de la vérité. Ben découvre qu'Alex et lui sont des clones, issus d'un échantillon du Dr. Salazar. Psychopathe, Alex élimine ses six "frères" dont il vole l'identité, l'apparence ; Ben est le dernier sur la liste...
Produit par *Stillwater Productions*, la compagnie de Kiefer Sutherland, **Sélection Naturelle**, malgré une réalisation anonyme, intéresse, distille adroitement et très progressivement son suspense. Il atteint aisément son objectif : donner froid dans le dos concernant les dérapages de scientifiques enfonçant la porte de certains interdits.


Ben Braden (C. Thomas Howell), fruit d'une terrible expérience de clonage.

Natural Selection. USA. 1994. Réal.: Jack Sholder. Int.: C. Thomas Howell, Lisa Zane, Miko Hugues, Ethan Phillips, Joanna Miles... Dist.: Delta Video.

LA QUATRIEME DIMENSION

Dix-huit ans après la disparition de Rod Serling, ses héritiers découvrent deux scripts, qu'ils vendent illico au producteur télé Bryon Hickox. L'un, "The theater"/"Le cinéma", à l'état de brouillon, est confié pour réécriture à Richard Matheson, complice du défunt. Le second par contre, "Where the dead are"/"L'île des morts", demeure adapté en l'état, fidèlement, par un téléaste académique, sur une heure de métrage, "The theater" se trouvant expédié en vingt-cinq minutes peu inspirées, nébuleuses. Son héroïne : Melissa Sanders, sculptrice qui se défile aux demandes en mariage d'un médecin amoureux. Un beau soir, dans un cinéma, elle assiste à une projection de **La Dame du Vendredi** avec Cary Grant, comédie caviardée d'extraits en noir et blanc de ses propres déboires amoureux. Bien sûr, elle est la seule à voir sur l'écran ces fragments de pellicule parasite, lesquels finissent par lui annoncer sa propre mort... Une intrigue courte mais confuse, qui débouche sur une conclusion brumeuse. En bref, un récit indigne de Rod Serling.
En revanche, **Where the Dead Are** compte parmi les meilleures histoires issues de son imaginaire fertile. D'influence gothique et littéraire, elle conte, en 1868, peu après la Guerre de Sécession, le parcours étrange du Dr. Ramsey, farouche combattant de la mort et médecin acharné à la préservation de la vie. Un malade qui aurait dû mourir des suites d'une spectaculaire fracture du crâne le pousse à aller à la rencontre de Jeremy Wheaton. Amputé des deux jambes et à l'article de la mort, Wheaton est l'inventeur d'un sérum capable de prolonger l'existence, de ressusciter les morts. Habitant d'une île isolée, non loin de Boston, lui et sa nièce "soignent" régulièrement la population, des personnes qui, pour la plupart, sont déjà mortes au moins une fois !
Malgré une mise en image au classicisme éprouvé, Robert Markowitz confère à ce deuxième sketch de cette ***Quatrième Dimension*** posthume des attraits rares, en provenance directe du scénario. Un script riche, l'un des plus riches découlant directement de la mythologie des morts-vivants, une histoire à la pointure des plus grands cinéastes du fantastique, Terence Fisher ou Jacques Tourneur. Une histoire qu'on croirait écrite à la fin du siècle dernier, par un énigmatique contemporain d'Edgar Poe ou de Bram Stoker. Une histoire aux ramifications philosophiques uniques, à laquelle Jack Palance adhère par une interprétation hantée, par la différence que son personnage fait entre "vivre" et "rester en vie". A méditer. Malgré des moyens un peu justes, cette stupéfiante **Nuit des Morts-Vivants** au Q.I. élevé et accessible parvient à exister au-delà du carcan ***Quatrième Dimension*** dont il ne possède aucune des caractéristiques. **Where the Dead Are** mériterait une adaptation pour le grand écran par un auteur du calibre de John Carpenter ou de David Cronenberg.


Spectatrice de sa propre tragédie (Amy Irvin), toubib en croisade contre la mort (Patrick Bergin), scientifique en quête d'immortalité (Jack Palance) : trois personnages pénétrant dans une ultime *Quatrième Dimension.*

Twilight Zone, Rod Sterling's Lost Classics. USA. 1993. Réal.: Robert Markovitz. Int.: Patrick Bergin, Jack Palance, Amy Irving, Gary Cole, James Earl Jones... Dist.: Delta Vidéo.

MAGIE NOIRE

Psycho-killer (**Le Sadique à la Tronçonneuse**), super-héros (**Supersonic Man**), agression animale (**Slugs** et ses sangsues gloutonnes), Jules Verne (**Le Mystère de l'Ile aux Monstres, Le Continent Fantastique**), monstres amphibies (**L'Abîme**)... L'Ibérique Juan Piquer Simon ratisse large. C'est désormais Lovecraft qui tombe dans l'escarcelle de cet amoureux sincère du fantastique. Amour fou ne signifiant pas forcément talent démesuré, **Magie Noire** s'aligne sur ses précédents films dont le dénominateur commun est la ringardise, la maladresse, la pauvreté d'inspiration. *"Je serais bien prétentieux d'affirmer que* ***Magie Noire*** *rend vraiment justice aux oeuvres de Lovecraft. Il est difficile de les adapter sans les trahir. Lovecraft se montre à ce point subjectif, si enclin à dépeindre des atmosphères, que vous ne pouvez reporter fidèlement ses récits à l'écran. Je n'ai encore jamais vu une adaptation cinéma que j'apprécie. Dans* ***Magie Noire****, je me suis ainsi davantage attaché à visualiser ses terreurs indicibles en jouant avec les sons, les lumières, la musique, en jouant sur la nature agressive des objets, des personnages"*. Les propos de Juan Piquer Simon tendent à rassurer le lecteur de "L'affaire Charles Dexter Ward" et de "La couleur tombée du ciel". Au finish, ce même lecteur affrontera une très banale histoire de maison hantée, un recyclage des scènes-clé de quelques classiques. **Shining** pour la machine à écrire qui imprime le même mot, **Evil Dead** pour le rictus des zombies et le lierre-tentacule, **Carrie** pour les couteaux de cuisine voltigeurs, **Hellraiser** pour quelques effets de travelling dans un couloir... Plus tout un catalogue à base de manoir sous l'orage, de cave inquiétante, d'apparitions brutales de visages en putréfaction... Juan Piquer Simon fait son inventaire du genre, prenant pour prétexte à ce passage en revue la cavale de cinq petits voyous, fuyant et la police et les dealers à qui leur chef a braqué un sachet de cocaïne. Pour couvrir leur fuite, ils prennent en otage le magicien Chandu et sa fille Lisa. Dans sa sinistre maison, le gang commet l'erreur d'ouvrir la porte de la cave et de sortir du coffre un grimoire sobrement titré Cthulhu. Ce simili-Necronomicon réveille évidemment quelques démons avec lesquels l'Houdini a déjà pactisé pour jouer les David Copperfield avant la lettre. Un à un, les voyous passent à la casserole, l'une saisie par une paluche griffue jaillissant d'un réfrigérateur, l'autre noyé sous la douche-aquarium remplie de sang... Il faut donc beaucoup d'indulgence pour gober sans ricaner cette séance de magie noire et ses maquillages mal tartinés sur le visage de comédiens poussés à la caricature extrême de l'effroi.







Pentacle mystérieux, chair malléable, meurtres abominables... L'univers de H.P. Lovecraft selon l'Espagnol Juan Piquer Simon, spécialiste du Z drôle !

Cthulhu Mansion*. Espagne/USA. 1991. Réal.: Juan Piquer Simon. Int.: Frank Finlay, Melanie Shatner, Luis Fernando Alves, Marcia Layton, Brad Fisher... Dist.: PFC Vidéo.*

CYBORG COP

Cyborg Cop, premier du nom, sort en France tandis que la firme *Nu Image* boucle sa deuxième séquelle. Derrière la caméra : Sam Firstenberg, solide artisan du film d'action de catégorie B et de *Cannon* dont il contribua à remplir les caisses avec un large pourcentage de la série **American Warrior/Ninja**. Bon mixeur de délire fantastique et d'arts martiaux en apesanteur à l'occasion de **Ninja 3**, Sam Firstenberg goûte pour la première fois aux charmes de la science-fiction. Science-fiction artisanale, archaïque et plutôt vétuste dans ses effets spéciaux, comme le look très boîte de conserve des robots humanoïdes, financés par le trafiquant de drogue Kessel. Ce dernier, contre 25 millions de dollars, met l'une de ses machines au service d'un homme politique véreux, désireux d'éliminer son rival au pouvoir lors d'un spectaculaire attentat. Son plan se trouve contrecarré par Jack Ryan, ex-flic limogé pour avoir abattu un forcené, fils d'un mogul de la presse. Sur les traces de son frère Phillip, lui-même transformé en cyborg obéissant, Jack Ryan et une jolie journaliste démantèlent le mini-cartel...



Le cyborg (John Rhys-Davies) et le vengeur (David Bradley) : une empoignade acharnée.

Plutôt adroit dans le polar façonné à la truelle à base d'explosions d'haciendas et de mitraillages bien nourris, Sam Firstenberg rate le coche de la science-fiction. En dépit d'un côté très James Bond dans la description du méchant Kessel, de quelques effets gore (main amputée, crâne broyé...), **Cyborg Cop** aurait plutôt tendance à donner dans la série Z que dans l'honnête B. L'aspect ringard des robots renvoie directement aux sérials des années 40 et, quant à enterrer un comédien jusqu'aux épaules pour simuler une décapitation, autant s'abstenir...

USA. 1992. Réal.: Sam Firstenberg. Int.: David Bradley, John Rhys-Davies, Todd Jensen, Alonna Shaw... Dist.: PVM/ Delta Vidéo.

JASON VA EN ENFER

Les équarisseurs de l'atelier de maquillage KNB se réjouissaient un peu trop vite en déclarant que, pour une fois, leurs effets spéciaux sanguinolents allaient survivre au montage. Ils se trompaient car **Jason va en Enfer**, du moins la version distribuée en France, n'intègre pas les plans les plus juteux mis en images par Adam Marcus. *"Dans la séquence d'ouverture, il manque des impacts de balle, des explosions charnelles et des flammes. Lorsque le médecin légiste avale le coeur de Jason, vous n'avez plus qu'une petite partie de son repas"* témoigne le réalisateur. Repas assez peu ragoûtant il va sans dire, d'un gore jusque là réservé aux films italiens les plus gerbeux. Mais les dégâts vont bien au-delà des premières minutes. *"Durant la séquence prenant pour cadre le camping, il manque principalement l'assassinat de Michelle Clunie pendant qu'elle chevauche son partenaire sexuel ; une bêche lui traverse le dos et la déchire de bas en haut à partir du nombril. Son torse se sépare en deux fragments tandis que le sang éclabousse l'amant. C'est vraiment dégoûtant"*. Et impressionnant dans le réalisme, les détails morphologiques. Une scène gore unique dans les annales du genre. Assez délicieusement immonde est aussi la liquéfaction d'un flic possédé par l'esprit d'un Jason façonné sur le modèle de l'alien de **Hidden**. *"La scène durait à l'origine deux à trois fois plus longtemps"*. Le flic, autrement dit, fondait comme une crème glacée exposée au soleil. Toutefois, comparé à la balle qui éclate la tête de Steven Culp, une possession de Jason, c'est de la gnognotte. De l'avis d'Adam Marcus toujours, *"la cervelle du personnage s'étalait carrément sur le mur du commissariat. Cela faisait passer* ***La Mouche*** *pour un spectacle destiné aux maternelles. N'empêche que le personnage survit, frappe l'une contre l'autre les têtes de deux flics qui se penchent sur lui. Le sommet de leur crâne explosait et des morceaux de cervelles tombaient à terre"*. Ne reste donc plus qu'un choc digne de la violence soft d'un **Terminator**, en tout cas bien loin des excès originels d'un Adam Marcus qui aurait dû se douter que **Jason va en Enfer** ne pouvait décemment sortir en salles. S'il regrette les coupes sombres de la censure, il verse également quelques larmes sur des "allègements" demandés par le producteur *New Line* après les projections de presse, histoire de priver le public de la version du film visionnée par les journalistes. Ces quelques minutes absentes impliquent uniquement des dialogues tendant à renforcer la psychologie des personnages. De la psychologie, des sentiments dans un **Vendredi 13** ? Tout arrive.



Jason Voohrees (Kane Hodder) : après neuf épisodes, l'état du croquemitaine de Crystal Lake ne s'améliore pas !



Jason devant un mur de flammes. Une image qui rappelle autant *Terminator* que RoboCop...

Enfin, ce ne sont pas Jacques Doillon et Ingmar Bergman qui dirigent **Jason Va en Enfer**, mais un fan de la première heure soucieux d'en respecter scrupuleusement les règles, tout en y introduisant des éléments extérieurs, des séquences d'action cherchant du côté d'un **Terminator**, une agréable ironie. Mais Adam Marcus y croit à son Jason Voohrees piégé par la Garde Nationale, appâté par une jolie donzelle et réduit à l'état de puzzle humain. Traqué par le chasseur de serial-killers Creighton Duke, le croquemitaine de Crystal Lake investit les corps qui se présentent pour atteindre la seule personne qui puisse encore lui nuire, l'ultime être humain de son sang. Il élimine méthodiquement tous les membres survivants de sa famille, des menaces potentielles.

Son vif intérêt pour Jason, Adam Marcus le prouve par une réalisation certes assujettie aux règles de la série, mais nettement plus inspirée et soignée que celle de ses prédécesseurs. Dommage que cette mise en images des ultimes forfaits du tueur au masque de hockey soit dépossédée d'une dizaine de minutes parmi les meilleurs moments de la saga de Crystal Lake.

Jason Goes to Hell, The Final Friday*. USA. 1993. Réal.: Adam Marcus. Int.: Kane Hodder, Erin Gray, Kari Keegan, Steven Culp, John D. LeMay, Allison Smith, Billy Green Bush... Dist.: Delta Vidéo.* (Lire également articles in *Mad Movies* 82 & 87).



Stephen Broderick (Scott Glenn) et son fils Jesse (Cameron Glickenhaus) sur lesl lieux du crime.



Scott Glenn dans un nouveau rôle d'agent du FBI après *Le Silence des Agneaux.*

LE TRIOMPHE DES INNOCENTS

*"Nous avons écrit **Le Triomphe des Innocents** il y a de nombreuses années. Dès que j'ai appris la sortie du **Silence des Agneaux**, je me suis interdit de le visionner, jusqu'au moment où j'ai terminé mon propre film".* Ainsi, James Glickenhaus, spécialiste du polar musclé (**Le Droit de Tuer, Le Retour du Chinois, Blue Jean Cop**) se défend de l'accusation de démarquage du chef-d'œuvre de Jonathan Demme. Vraiment ? Elles sont pourtant nombreuses, les similitudes, à commencer par la présence de Scott Glenn dans le rôle de l'agent du FBI Stephen Broderick, un personnage jumeau de celui qu'il incarnait auprès de Jodie Foster et Anthony Hopkins. Après la découverte de l'innocence d'un condamné à mort, exécution qu'il ne peut empêcher, Stephen Broderick se lance aux trousses d'un serial-killer. L'enquête, complexe et constellée de fausses pistes, le mène à Mordecaï, un fanatique religieux. Sur le site d'une ancienne mine d'uranium désaffectée, dans la Vallée de la Mort, le mystique fêlé reconstitue l'Arche de Noé en attendant les 40 jours de pluie qui devraient engloutir le monde...

"Mon scénario dérive étroitement de faits réels, de l'histoire vraie d'une femme du New Jersey croyant que Dieu s'adressait à elle par l'intermédiaire d'une machine à écrire. Il lui aurait ordonné de s'installer dans l'Utah où elle créa une secte. Elle pensait dur comme fer que Dieu descendrait de ces montagnes à l'occasion d'une seconde venue sur Terre. Après la mort de ses disciples, cette fanatique n'a pas enterré les cadavres ; elle les a momifiés pour les placer autour d'une table. Une plante aromatique lui servait à endiguer l'odeur nauséabonde". Une histoire dans la grande tradition des timbrés de l'Amérique religieuse. Mais James Glickenhaus s'écarte souvent des agissements de cette illuminée pour vanter les performances et le professionnalisme du FBI, technologies de pointe, jet privé et rapports logistiques très morbides à l'appui pour créditer le souci de réalisme du réalisateur. Malheureusement, James Glickenhaus met sur un pied d'égalité Stephen Broderick et son fils Jesse, fin limier et maniaque de l'ordinateur qui double le FBI et son père dans l'enquête. Le syndrome **Maman, J'Ai Raté l'Avion** et MacCaulay Culkin frappe jusque dans le thriller à résonances fantastiques. Toutefois, en règle générale, **Le Triomphe des Innocents** est d'honnête confection, assez brillant même dans la description de l'antre de Mordecaï Smooth, ce barbu hirsute qui kidnappe des girafes dans un zoo pour en faire les pensionnaires de son arche.

***Slaughter of the Innocents.** USA. 1993. Réal.: James Glickenhaus. Int.: Scott Glenn, Cameron Glickenhaus, Sheila Tousey, Darlanne Fluegel, Zitto Kazann, Kevin Sorbo, Zakes Mokae... Dist.: PFC Vidéo.*

GLADIATOR

La suite/remake du **Maître d'Arme**. Lorenzo Lamas, vedette de la série *Renegade*, reprend donc le rôle du flic Andrew Barrett, réincarnation d'Alexandre le Grand. Il enquête sur le vol de l'épée de l'antique conquérant dans un musée dont le conservateur, Chris Kilos, en est l'instigateur. L'épée, réputée pour rendre invincible son usager, il la confie à un balèze, gladiateur dans des jeux du cirque clandestins dont la plupart des concurrents finissent charcutés dans une fosse. Tandis que Kilos prospère en pariant gros sur son champion, un challenger se manifeste, Parmenion, adversaire millénaire d'Alexandre le Grand, flanqué d'un colosse perse du nom de Mongol...

A quelques encablures du **Maître d'Arme, Gladiator** se distingue tout particulièrement par le sadisme de ses combats. Ici, on décapite à l'épée lourde dans des flots de sang, l'hémoglobine arrose les murs et les cadavres sont négligemment balancés dans une espèce de soupirail. Sur un schéma piqué aux films de kickboxing, **Gladiator** n'apporte pas grand chose, sinon cette surdose de violence. Point faible de l'entreprise : des flashes-back bleutés où Lorenzo Lamas revêt la toge d'Alexandre le Grand, devant une poignée de figurants cadrés serré pour simuler une foule compacte que le film n'a guère les moyens de s'offrir.



Andrew Barrett (Lorenzo Lamas), réincarnation musclée d'Alexandre le Grand, joue les gladiateurs.



***Gladiator Cop.** USA. 1994. Réal.: Nick Rotundo. Int.: Lorenzo Lamas, George Touliatos, James Hong, Claire Stansfield, Nicholas Pasco... Dist.: Delta Vidéo.*

LE RETOUR DES MORTS-VIVANTS 3

Julie (Mindy Clarke), une morte-vivante qui s'auto-mutile pour oublier la faim qui la ronge...

A l'image de **Jason Va en Enfer**, il existe deux versions du **Retour des Morts-Vivants** : la version hard pour les marchés étrangers, et la version soft destinée à l'exploitation en salles aux Etats-Unis. Si la première ne dure pas plus de dix secondes que la seconde, ce n'est pas parce que ses séquences d'horreur sont déjà light. Non. Malin et économe, Brian Yuzna n'apprécie guère que les coupes exigées entraînent des modifications substantielles dans la bande sonore, que ce réajustement demande un surplus de boulot, de temps, et donc d'argent. *"C'est simple, je remplace les plans gore à sucrer par d'autres plus anodins. Cela permet de ne pas intervenir sur la longueur du métrage et par conséquent sur la bande sonore composée de musique, de bruitages et de bribes de dialogues. Cela ne signifie pas que nous nous couvrons en tournant des images de remplacement. Nous nous rabattons sur des prises non utilisées par exemple, parfois parce que le sang ne voulait pas couler"*. Brian Yuzna a réponse à tout et admet sans se formaliser les "corrections" de la Censure américaine. *"Si la version corsée s'adresse aux fans purs et durs du film d'horreur, la version expurgée est pour les spectateurs occasionnels du genre, ceux des* ***Vendredi 13*** *et des* ***Freddy. Le Retour des Morts-Vivants 3*** *tel que je l'ai conçu en suivant mon instinct, en versant à 100 % dans le gore, les aurait sacrément remués"*.
Au finish, cinquante coupures, variablement longues (principalement des morsures de zombies), parsèment **Le Retour des Morts-Vivants 3** light. La séquence d'auto-mutilation de Julie, tout particulièrement, effraie les très respectables membres de la commission de charcutage. *"Là, ils ont tiqué. J'ai donc ponctué les sévices que s'inflige le personnage en se tailladant les jambes à l'aide d'un rasoir, en se glissant des tiges de métal sous les ongles, d'images des yeux de la comédienne marqués par la douleur, de ses lèvres serrées. En fait, la Censure m'a poussé malgré elle à de jolis effets artistiques. Pour être honnête, j'avoue que je préfère l'auto-mutilation de Julie après ces quelques aménagements"*. Elle n'en demeure pas moins d'une éprouvante cruauté. Mais de l'insoutenable, des cadavres frénétiquement animés par un appétit vorace, Brian Yuzna fait son pain quotidien dans **Le Retour des Morts-Vivants 3.** Une séquelle sous amphétamines, survoltée, sorte de Roméo et Juliette au pays des zombies. Juliette, c'est Julie. Une jeune femme qui croque la vie, qui ne se refuse jamais une virée en moto avec son boyfriend Curt. En pleine course, elle le distrait côté braguette. Accident, mortel pour elle. Fou de chagrin, Curt transporte le cadavre jusqu'à la base militaire top-secret où travaille son paternel. Il l'a vu à l'œuvre le papa, expérimenter la trioxine, une substance particulièrement toxique, sur des macchabées décharnés. Sous l'effet de cette matière, les morts sautent au plafond et, affâmés, mordent à pleines dents les cerveaux. Malgré l'horreur des effets secondaires, Curt se risque à réanimer sa dulcinée. Passablement désarticulée par une vilaine fracture à la nuque, celle-ci résiste tant qu'elle peut à la faim qui la ronge. Ses victimes se métamorphosent en zombies. L'épidémie gagne du terrain tandis que l'armée tente de la juguler en exterminant les morts-vivants...
Fidèle à lui-même, c'est-à-dire pervers, provocant, extrêmiste dans l'abominable, capable de montrer beaucoup avec une bourse plate, Brian Yuzna transfigure le film d'horreur par la love-story. Mais pour qui a réalisé **Ré-Animator 2** et **Society**, les histoires d'amour se doivent de se terminer sur un trois-quarts de funèbre et un quart d'eau de rose. **Le Retour des Morts-Vivants 3**, c'est Barbara Cartland chez les zombies, la pucelle de service n'étant plus vierge depuis belle lurette et les anneaux ne lui traversant plus uniquement le lobe de l'oreille. Les lectrices de la rombière milliardiaire y trouveront presque de quoi mouiller quelques mouchoirs ! Brian Yuzna le sanguinaire possède aussi un cœur gros comme ça, un cœur que ses chers zombies aiment à grignoter.

Return of the Living Dead Part III*. USA. 1993. Réal.: Brian Yuzna. Int.: Mindy Clarke, J. Trevor Edmunt, Basil Wallace, Sarah Douglas, Ken McCord, Tony Hickox... Dist.: TF1 Vidéo (Lire articles in M.M. 82 & 87).*


Impérial, Batman dans une nouvelle croisade contre les cinglés de Gotham City.

BATMAN, LA SERIE ANIMEE

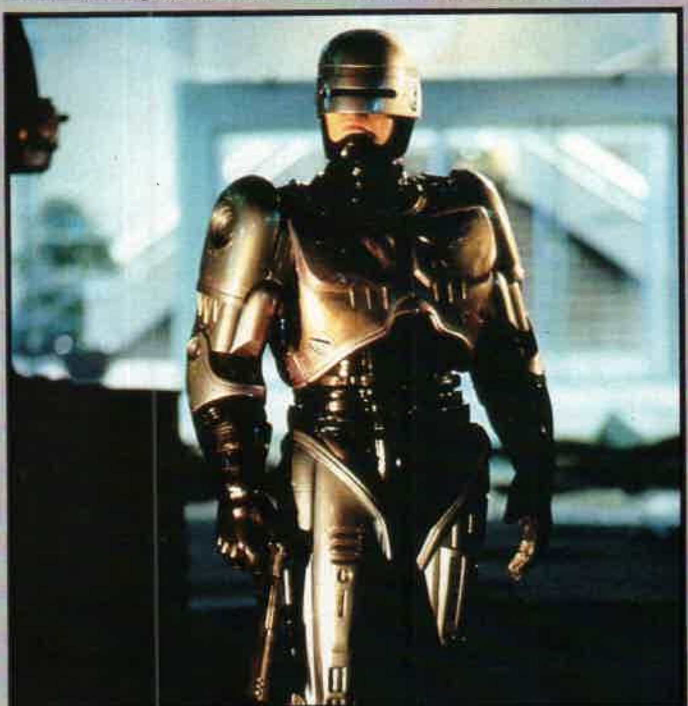
En trois cassettes, six épisodes seulement de la série animée récemment programmée sur *France 3*, soit 45 minutes de métrage chaque fois. Un peu juste, surtout que ce **Batman**, parmi les meilleures représentations du mythe, compte de nombreux autres "bons" épisodes. **Robin se Rebiffe** ouvre le bal. Façon **Batman contre le Fantôme Masqué**, cet épisode explique les origines de Robin, alias Dick Grayson, le meurtre de ses parents acrobates par des gangsters, l'adoption par Batman et les dons de son jeune compagnon pour la pirouette aérienne. Si Robin se rebiffe contre l'autorité d'un Batman paternaliste, c'est parce que celui-ci tente de le priver d'une juste vengeance contre le bandit Tony Zucco, malfrat maniaque de la mitrailleuse dont il se sert pour déloger le justicier de Gotham d'un plafond. Un remarquable épisode en deux parties, encadré par deux morceaux de bravoure, le premier sur un building en construction, le second dans un parc d'attraction.
L'indispensable Joker vole, comme à son habitude, la vedette à Batman dans **Joyeux Noël Batman, Morts de Rire** et **L'Homme qui Tua Batman**. Dans le premier, le Joker s'évade d'un asile de fous sur un sapin-fusée pour perturber le Noël de Gotham City, kidnapper ses notables les plus en vue. Dans le second, il répand sur la ville en ce premier avril un gaz hilarant qui pousse les habitants à se bidonner pendant que les malfrats vident coffres et poches. Alors que son majordome Alfred brise des vases de la dynastie Ming, Batman affronte les sbires rigolards du Joker dont un RobotClown indestructible. Dans **L'Homme qui Tua Batman**, le Joker regrette presque la prétendue mort de Batman, tué par un truand de petite envergure du nom de Sid Débris. "Sans lui, le crime n'a plus de sens" pleure-t-il pendant un braquage sans intervention du justicier. Un épisode riche, sarcastique dont l'un des protagonistes, le trafiquant de drogue Thorne, ressemble curieusement au Marlon Brando du **Parrain**.
Pour compléter le tableau, Batman affronte le Pingouin et un vautour géant dans **L'Oeuf du Pingouin**. Contaminé par un gaz toxique, il ne doit son salut qu'à des gamins qui le cachent dans sa cave et en profitent pour faire un tour en Batmobile. Un épisode mineur au regard des précédents, les producteurs ayant fait une concession aux familles en mettant en scène des gosses. Et le Pingouin, malgré son côté fétide, ne possède pas le charisme acidulé du Joker, un méchant auquel les auteurs de cette série ont donné le meilleur d'eux-mêmes.

Batman The Animated Series*. USA. 1992.* ***Robin se Rebiffe/ Robin's Reckoning****. Réal.: Dick Sebast.* ***Joyeux Noël Batman/ Christmas with the Joker****. Réal.: Ken Butterworth.* ***Morts de Rire/ The Last Laugh****. Réal.: Kevin Altieri.* ***L'Oeuf du Pingouin/ I've got Batman in my Basement****. Réal.: Frank Paur.* ***L'Homme qui Tua Batman/ The Man who Killed Batman****. Réal.: Bruce Timm. Dist : Warner Home Vidéo.* (Lire articles in *M.M.* 89 et *Impact* 53)

ROBOCOP, MISSIONS SPECIALES

Ces **Missions Spéciales** sont, en fait, deux épisodes de la série télé diffusée par *M6* et dont le pilote a fait un malheur en vidéo, la confusion avec **RoboCop 3** ayant fonctionné à merveille. Ni meilleurs ni pires que le pilote, les épisodes **Officier Porté Disparu** et **L'Argent ne Fait pas le Bonheur** présentent donc un Murphy light, soft, allégé de la violence de Paul Verhoeven et Irvin Kershner. Petite lucarne et public familial obligent, le flic d'acier ne brutalise qu'un peu, désarme les criminels, ne tue jamais. Secondé dans ses aventures par un hologramme de charme, une sorte de fée Electricité de bon conseil, il promène le président d'OCP dans les vieux quartiers de Detroit privés d'électricité et investis par des pillards à la **Mad Max**. Réparé après avoir été privé de 80 % de ses fonctions, RoboCop amène le jeune Josh Avery dans un hôpital où l'attend une greffe des poumons. **L'Argent ne Fait pas le Bonheur** embraye directement sur ce premier segment d'une même histoire. Les poumons promis au gamin sont dérobés par un couple de malfrats en passe de vendre les organes à un trafiquant de drogue mal en point. RoboCop n'a que 48 heures pour retrouver les poumons et mettre fin à un douteux commerce de la vie...
Conformes à la plate esthétique des séries destinées au plus grand nombre, **RoboCop Missions Spéciales** exploite très sagement la présence de son héros blindé, grand moralisateur en ces lendemains qui déchantent. Malgré quelques pointes d'humour grinçant (dans le journal télé Media-Break), ces deux épisodes baignent dans la gentillesse et les bons sentiments. Le plus intéressant s'avère **L'Argent ne fait pas le Bonheur**, du fait des agissements d'un couple de bandits "cuir" dont les sous-entendus sur leurs moeurs sévères et dissolues détonnent singulièrement dans ce cadre rose-bonbon. Ici, même le big boss d'OCP, une ordure cynique et cupide dans les films, est décrit comme un brave type, un capitaine d'industrie généreux dans le plus pur style du paternalisme yankee.

RoboCop the Series*. USA/ Canada. 1993. Int.: Richard Eden, Yvette Nipar, Blu Mankuma...* ***Officier Porté Disparu****. Réal.: Paul Lynch. Int.: Maurice Dean Wint, Ed Sahely, Jennifer Griffin...* ***L'Argent ne Fait pas le Bonheur****. Réal.: Michael Vejar. Int.: Gregory Scott Cummins, Ann Turkel... Dist.: M6 Vidéo.*


Murphy, alias RoboCop (Richard Eden). N'est pas Peter Weller qui veut....


Deux jeunes casqués dans une Arcade mal fréquentée...

ARCADE

Le producteur Charles Band ne pouvait rester insensible au succès du **Cobaye**. Résultat : un **Arcade** bâclé en deux temps trois mouvements par le trop prolifique Albert Pyun. L'Arcade en question est un jeu de réalité virtuelle exploité dans l'Enfer de Dante. Quelques teen-agers insipides lui servent de cobayes. A leurs frais car la console les avale littéralement. Impossible, ou presque, de franchir le premier des sept caps, tous hantés par les hurleurs, des volatiles très gloutons. Seule la jolie Alex, culpabilisée par le suicide de sa mère, parvient, du moins en apparence, à vaincre l'Arcade dont le fabricant lui avoue que son cerveau électronique intègre des cellules vivantes...
Filmé rapidement, anonymement, **Arcade** se rattrape à peine sur les effets spéciaux, assez ringards dans l'ensemble et générés par un programme informatique de faible capacité. Plus proche de **Tron** que du **Cobaye**, cette série B sans dollars et sans talent n'exploite donc que très pauvrement les possibilités graphiques des univers virtuels, véritable mine d'or dans le domaine de l'imaginaire pourtant.

USA. 1992. Réal.: Albert Pyun. Int.: Megan Ward, Peter Billingsley, John DeLancie, Sharon Farrell... Dist.: Paramount Vidéo.

Sorties à la vente novembre-décembre 1994

En plus des annonces publicitaires de ce numéro de *Mad Movies* et des deux précédents, voici les nouveautés à la vente pour les mois de novembre et décembre.
Warner Home Vidéo : **Body Snatchers** en VF et format scope respecté (ce qui n'était pas le cas à la location). *CIC/Universal* : **Jurassic Park** en VF et VO, format cinémascope respecté. *TF1 Vidéo* : **Pulsions** en VF et format plein cadre d'origine, **Blow Out** en VF et format cinémascope massacré au pan & scan, **Terminator** en VF. *Ciné Horizon* : **Frissons** et **Rage** de David Cronenberg, en VF et VO (copies en bon état), les **Baby Cart 4, 5** et **6** : **L'Ame d'un Père, le Coeur d'un Fils, Le Territoire des Démons, Le Paradis Blanc de l'Enfer** en VO et format cinémascope respecté. *PFC/Fox Vidéo* dans la collection "Cinéma Fnac" : **Le Voyage Fantastique** en VO et format scope respecté, **Batman** (version 1966) en VO et VF, **Chut.. Chut, Chère Charlotte** en VO et scope noir & blanc méchamment recadré, **Voyage au Centre de la Terre** en VO et format scope respecté, **Les Innocents** en VO et VF, **La Mouche Noire** en VF et scope respecté. *Alpa* : **This is Horror** (deux cassettes), anthologie du fantastique présentée par Stephen King (sortie début janvier).

COMMANDEZ LES ANCIENS NUMEROS





MAD MOVIES

26 Les "Mad Max", Cronenberg, Avoriaz 83.
27 Le Retour du Jedi, Creepshow, Les Prédateurs, B. Steele.
29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984.
30 Maquillage : Ed French, Cronenberg, L. Bava.
31 Indiana Jones, l'Héroïc-Fantasy.
32 David Lynch, La Compagnie des Loups, maquillages.
33 Gremlins, Les effets spéciaux d'Indiana Jones.
34 Les Griffes de la Nuit, Dune, Brazil, Avoriaz 1985.
35 Terminator, Brian de Palma, Wes Craven.
36 Le Jour des Morts-Vivants, Lifeforce, Tom Savini, Re-Animator.
37 Mad Max III, Legend, Ridley Scott.
38 Retour vers le Futur, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?
39 La Revanche de Freddy, Avoriaz 1986.
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock.
41 House, Psychose, Dossier : le gore au cinéma.
42 From Beyond, F/X, Rencontres du 3ème Type.
43 Aliens, Critters, Les Aventures de Jack Burton.
44 Massacre à la Tronçonneuse II, Stephen King.
45 La Mouche, Star Trek IV, Avoriaz 1987.
46 King Kong (tous les films), Superman, entretien maquilleur.
47 Robocop, Indiana Jones, Freddy III, Evil Dead II.
49 Hellraiser, Dossier Superman, Série B. U.S., Fulci...
50 Robocop, The Hidden, Effets spéciaux, Index des n°23 à 49.
51 Avoriaz 1988 : Robocop, Hellraiser, Near Dark, Elmer, Hidden.
52 Running Man, Hellraiser II, les films de J. Carpenter.
53 Dossier "zombies", Near Dark, Elmer, Festival du Rex 1988.
54 I. Jones, Mad Max, Conan, etc., Les "Vendredi 13".
55 Roger Rabbit, les films de "Freddy", Bad Taste.
56 Beetlejuice, Freddy IV, Near Dark, FX de Elvira & Evil Dead II.
57 Le Blob, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ? II, Avoriaz 1989.
58 Dossier Cronenberg, Brazil, Horror Show, Carpenter...
59 Batman, Hellraiser II, Freddy (série TV), Cyborg.
60 Freddy 5, Re-Animator 2, Les "méchants" du Fantastique.
61 Indy 3, Abyss, Batman, Les super-héros (Hulk, Spiderman...).
62 Spécial effets spéciaux : de Star Wars à Roger Rabbit.
63 Avoriaz 1990 : Simetierre, Re-Animator 2, Elvira, Society
64 Dossier Frankenstein, Cabal, Basket Case 2, Freddy TV
65 Total Recall, Akira, Tremors, Halloween IV, Lamberto Bava
66 Robocop II, Freddy V, La Nurse, Maniac Cop 2, Star Trek V
67 Dossier Total Recall, Robocop II, Dick Tracy, Lucio Fulci.
68 Les Tortues Ninja, Darkman, George Lucas.
69 Avoriaz 91, Cabal, Highlander II, Henry, Les Feebles...
70 Predator II, Massacre à la Tronçonneuse III.
71 Terminator 2, Akira, Hardware, ça, La Nuit des Morts-Vivants.
72 Les Feebles, Warlock, Dossier "La Malédiction", Freddy 6
73 Numéro spécial Terminator 2, Fisher King.
74 Evil Dead 3, Rocketeer, Freddy VI, Hellraiser III, Forum "T2"
75 Avoriaz 92, Tetsuo, Freddy 6, Le Sous-sol de la Peur...
77 Alien 3, Universal Soldier, Batman le Retour.
78 Dossier Batman le Retour & Alien 3, Le Cobaye, Star Trek VI
79 Dossier "Vampires", Dracula de Coppola, Innocent Blood, etc.
80 Numéro spécial "Stephen King", entretien Roger Corman.
81 Dracula de Coppola, tous les films d'Avoriaz 93.
82 Fortress, Star Trek Deep Space Nine, Dario Argento, Joe Dante.
83 Last Action Hero, Robocop 3, Body Snatchers, Stephen King.
84 Jurassic Park, entretien George Romero et Dick Smith.
85 "Spécial Dinosaures" : du Monde Perdu à Jurassic Park.
86 Demolition Man, La Famille Addams 2, Action Mutante.
87 "Fantastica 1994" : tous les films, Evil Dead III, Carpenter.
88 Dossier Loup-Garou, Wolf avec J. Nicholson, Body Melt.
89 Dossier TV : Batman, Robocop, Superman, Indiana Jones...
90 The Crow, Absolom 2022, Les Flintstones, Eraserhead.
91 Dossier "Manga", Wolf, Tetsuo, The Mask, Ed Wood
92 TimeCop, The Shadow, The Mask (parution 12 novembre)

IMPACT

1 Commando, Rocky IV, George Romero, Avoriaz 86.
2 Highlander, Rutger Hauer, Les films de la Cannon...
3 Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive.
4 Effets Spéciaux, John Badham, John Carpenter.
5 Blue Velvet, Cobra, Aliens, David Lynch.
6 Daryl Hannah, Dossier "Ninja", Le Jour des Morts-Vivants.
7 Maquillages, Harrison Ford, Chuck Norris.
8 Les trois "Rambo", Dolls, Evil Dead II.
9 Freddy III, Tuer n'est pas Jouer, Indiana Jones 2.
11 Les Incorruptibles, Full Metal Jacket, Entr. Fred Olen Ray.
12 Running Man, Robocop, China Girl, Hellraiser.
13 Avoriaz 1988, Entretien Lucio Fulci, J. Chan, Running Man.
14 Hellraiser II, Rambo III, Elvira, Harrison Ford, Wes Craven.
15 Double Détente, Beetlejuice, Maniac Cop, Flic ou Zombie...
16 Spécial Rambo III, Cyborg, Munchausen.
17 Freddy IV, Piège de Cristal, Traci Lords, Rambo III.
18 Les "Inspecteur Harry", Avoriaz 1989, Tsui Hark.
19 Avoriaz 89, Munchausen, Punisher, Schwarzenegger.
20 Indiana Jones, Simetierre, Punisher, La Mouche 2.
21 Total Recall, Freddy 5, Jean-Claude Van Damme.
22 Batman, Permis de Tuer, L'Arme Fatale 2, Haute Sécurité.
23 Spécial les trois "Indiana Jones", Punisher.
24 Ciné-muscles : Van Damme, Schwarzie, B. Lee, etc.
25 Robocop II, Total Recall, Entretien : R. Corman.
26 Dossier "Super Nanas", Maniac Cop II, Effets Spéciaux.
27 Gremlins II, Van Damme, Jackie Chan, Traci Lords.
28 Robocop II, Van Damme, Mel Gibson, Bruce Willis...
29 Total Recall, Predator 2, Stallone et Arnold (20 ans de cinéma).
30 La saga des Rocky, Arnold, Hong Kong Connection, Cabal
31 Coups pour Coups, Highlander II, le retour du Western.
32 Le Silence des Agneaux, Predator 2, Muscles.
33 Terminator 2 (entretien Arnold), Van Damme...
34 Double Impact, Backdraft, Robin des Bois, Hudson Hawk.
35 Terminator 2, entretien Schwarzenegger, Jackie Chan.
36 Vingt ans d'Avoriaz (tous les films), Universal Soldier, Alien 3.
37 Les Nerfs à Vif, JFK, Hook, Le Dernier Samaritain
38 Basic Instinct, entretien Stallone, Batman 2, Arts Martiaux.
39 Universal Soldier, L'Arme Fatale 3, Jeux de Guerre.
40 Les trois "Alien", Reservoir Dogs, Cliffhanger, Impitoyable.
41 Van Damme, programme 93, Dossier "flics", Jeux de Guerre.
42 Dracula, Van Damme (Chasse à l'Homme), Steven Seagal...
43 Cavale sans Issue, Steven Seagal, Body, Bad Lieutenant.
44 Cliffhanger, Action Men (dossier), True Romance
45 Dossier Robocop, John Woo, Last Action Hero, Dragon.
46 Dans la Ligne de Mire, Le Fugitif, Last Action Hero.
47 Dossier Spielberg, Cliffhanger, entr. Stallone et John Woo.
48 Dossier Space Opera, K. Costner, Jackie Chan, Peckinpah.
49 Space Opera 2, Demolition Man, L'Impasse, Van Damme.
50S Spécial Action : Seagal, Van Damme, Arnold, Stallone.
51 Amicalement Vôtre, Pulp Fiction, Killing Zoé, Rapa Nui
52 Speed, Brandon Lee, Killing Zoé, Wyatt Earp, Pierce Brosnan
53 True Lies, Danger Immédiat, TimeCop, Pulp Fiction, Batman TV

ZE CRAIGNOS MONSTERS

(par Jean-Pierre Putters)

216 pages sur les monstres les plus incroyables du cinéma. 800 photos, 1500 films. Tout en couleurs. Brochage de luxe, couverture cartonnée. Offre exceptionnelle pour l'année 94 : 200 F.



Je commande ZE CRAIGNOS MONSTERS en cochant la case (réglement joint) ☐

Bon de Commande

MAD MOVIES

26 27 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40
41 42 43 44 45 46 47 49 50 51 52 53 54 55
56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69
70 71 72 73 74 75 77 78 79 80 81 82 83 84
85 86 87 88 89 90 91 92

IMPACT 1 2 3 4 5 6 7 8 9 11
12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25
26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39
40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement, à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

Chaque exemplaire: 20F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon de commande (*Mad* 1 à 25 + 28, 48 et 76 : épuisés, ainsi que *Impact* n°10). Frais de port gratuits à partir d'un envoi de deux numéros (sinon: 5F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international.

NOM__________ **PRENOM**__________

ADRESSE____________________

____

____

désire recevoir les numéros entourés ci-contre, réglement joint.

ZE CRAIGNOS MONSTERS
LE RETOUR

Par Jean-Pierre PUTTERS

L'INCROYABLE HULK

The Incredible Hulk. 1977. U.S.A. De Kenneth Johnson. Avec Bill Bixby, Lou Ferrigno, Susan Sullivan, Jack Colvin, Susan Batson.

- Yeah, yeah, let's twist again everybody, and more more time, les copains, c'est hyper Toubon !
On rigole, mais l'histoire est navrante. En soumettant son ADN à l'effet de rayons gamma tous tissus, un jeune chercheur s'aperçoit avec horreur que, lorsqu'il est très ému, son bermuda se transforme soudain en véritable chapiteau barnum. Comme quoi Dieu existe quelque part.
Il se change en même temps en un curieux monstre vert d'une impressionnante musculature, assez moche mais vraiment très très fort. Comment cela est-il possible ? demande déjà l'abonné de Chevilly-la-Rue ? Rassurez-vous, ils utilisent deux acteurs !
C'est donc Lou Ferrigno (Hercule par deux fois sous la baguette de Luigi Cozzi, pour ceux qui ont la chance de ne pas s'en souvenir...) qui joue le bon Hulk - bon, car même dans cet état second, il ne pense qu'à faire le bien. Il s'agit du pilote d'une série de quatre-vingts épisodes au cours desquels il va chercher l'antidote à son mal, tout en évitant une armada de gens malintentionnés lancés à sa poursuite. C'est beau, c'est (incroyable mais...) frais, et puis c'est tellement américain !

MONSTROID (ou The Monster)

1977. U.S.A. De Herbert L. Strock. Avec John Carradine, Keenan Wynn, Cesar Romero, Aldo Ray, Anthony Eisley.

- Bon, je me planque derrière la tente, je fais le gros pipi, ensuite je vais au rendez-vous du photographe de Mad Movies, *et enfin la gloire !*
Le projet de **Monstroid** naquit du succès des **Dents de la Mer,** puis, abandonné, il redémarra suite au tournage des **Monstres de la Mer.** D'où peut-être ce design ravageur et hybride de la créature ne sachant plus à quel règne animal se vouer. De l'aveu même d'Anthony Eisley (s'épanchant dans *Fangoria* n° 66) les choses allaient mal sur le plateau. Les producteurs espéraient des prouesses visuelles que les techniciens étaient bien incapables de fournir, tout en ne comprenant strictement rien à ce que le metteur en scène essayait de mettre en boîte. Grave !
Quand la logistique abandonne ainsi toute logique, et malgré les vains efforts de trois réalisateurs différents, il ne faut pas s'étonner d'une sentence cruelle de la critique américaine : "*si vous placez un jour ce film sur votre magnétoscope, cela ne vous prendra que deux secondes pour l'en retirer définitivement.*" Ils exagèrent, le titre était bon, quand même...





ANTHROPOPHAGOUS

1979. Italie. De Joe d'Amato. Avec George Eatsman, Tisa Farrow, Saverio Vallone, Bob Larson, Vanessa Steiger.

Sur une petite île, un groupe d'amis se fait traquer par un cannibale ayant déjà dévoré sa femme, son fils et quelques indigènes. Il avait faim, faut dire, et comme chacun sait, la faim justifie les moyens ! (ça a beau être con, ces vieux adages, ça fonctionne dans tous les sens...)
Entre Ruggero Deodato, Umberto Lenzi et Joe d'Amato, la guerre du gore faisait rage en ces années 79-81, et chacun y allait bravement de sa petite surenchère bien dégueu'. Joe d'Amato réussit pourtant là l'insurmontable, l'indépassable, lors de cette séquence anthologique où le monstre, agressant une femme enceinte, lui arrache le fœtus et se met aussitôt à le dévorer. On ne pourrait plus tourner une telle scène de nos jours, sous peine de se retrouver illico sur le plateau de Jean-Luc Delarue (et c'est vrai que la punition serait cruelle !).
Plus folklorique apparaît par contre le dénouement quand, l'anthropophage éventré d'un coup de pioche par le héros, contemple ses bonnes tripes se répandre sur le sol et, sans doute mis en appétit, commence alors à les réingurgiter avidement. Ah oui, hein, c'est vraiment trop craignos, cette rubrique... hou-la-la, qu'est-ce que j'ai mal au cœur !





THE MUTATIONS

1973. Grande-Bretagne. De Jack Cardiff. Avec Donald Pleasence, Julie Ege, Brad Harris, Tom Baker, Michael Dunn, Jill Haworth.

Alors lui, il est carrément pas beau du tout. Et pourtant, il s'agit d'une jeune fille. Son origine remonte aux expériences du fameux Professeur Nolter, un brillant théoricien dont personne n'a oublié la thèse hardie visant autrefois à établir que les Trois Mousquetaires n'étaient en fait que deux. Un vrai génie, quoi !
Pour l'heure, il prêche l'osmose des espèces à ses étudiants et déclare, sans rire, que si l'homme pouvait profiter de la photosynthèse dont bénéficie la plupart des végétaux, il atteindrait quasiment le nirvâna. Et de verser un précieux sérum verdâtre sur des germes de plantes qui prolifèrent aussitôt comme si la caméra tournait à vitesse accélérée, ceci à sa vive excitation. Les choses se gâtent lorsqu'il se mêle d'utiliser ses étudiants comme cobayes et leur inocule l'affreux sérum végétal. L'un d'eux n'a que le temps de s'enfuir en criant "sève qui peut !" tandis que d'autres, moins chanceux, finissent dans les coulisses d'un cirque ambulant spécialisé dans la parade des monstres.
Très inquiétant par endroits, d'autant qu'il utilise de véritables phénomènes de foire, **The Mutations** se permettait pour l'époque un érotisme prudent entre deux scènes gore bien senties.



L'INVASION DES ARAIGNEES GEANTES

The Giant Spider Invasion. 1975. U.S.A. De Bill Rebane. Avec Steve Brodie, Barbara Hale, Leslie Parrish, Bill Williams.

Jamais, depuis le mémorable **El Hombre Perseguido por un Ovni**, où le concepteur pub avait carrément collé en sur-épaisseur une soucoupe volante sur un cliché ordinaire, nous n'avions vu une photo-presse aussi renversante. L'araignée géante, repiquée du classique **Tarantula**, est peinte directement sur le décor. Etonnant ! Evidemment, cela vaut mieux que nous montrer l'espèce de masse poilue, aperçue de loin dans le film et figurant la reine de ces insectes, laquelle est manifestement baladée par un tracteur pour donner l'illusion du mouvement.
Cela commence par la chute d'un météorite dans le Wisconsin libérant des œufs d'où sortent des masses d'araignées de taille diverses. Bill Rebane se souvient qu'il fut l'assistant de H.G. Lewis et multiplie alors les agressions sanglantes à grand renfort de bruits d'os brisés. Gore !

IRONMASTER, La Guerre du Fer

1982. Italie/ France. De Umberto Lenzi. Avec Sam Pasco, Elvire Audray, George Eatsman, William Berger.

C'était au moins un million d'années avant les parcmètres, et encore ma montre retarde, au temps où les humanoïdes étaient hirsutes et bien fatigués. Eh oui, "ils sont velus, ils sont tous las", mon bon Charles, comme quoi je l'ai pas inventé.
Un frustré, chassé de sa tribu pour avoir un peu assassiné son chef, découvre à la faveur d'une éruption volcanique, quoi donc ? Allez, un effort, c'est dans le titre. Le fer, évidemment. Bon, si ça vous intéresse pas, j'arrête, hein ! Et là, triomphe de l'artisanat, il se met aussitôt à fabriquer des armes afin de réduire les tribus avoisinantes. Comme quoi, ils étaient très en avance et la civilisation pouvait prendre son essor.
Et tant pis pour notre pauvre homme des cavernes (photo), hésitant encore entre l'âge de pierre et la guerre du feu. Le même qui aujourd'hui ne voterait pas pour la technocratie Maastrichtienne et n'achèterait pas d'actions Rhône-Poulenc. Y'en a toujours qui refuse le progrès, qu'est-ce que vous voulez...



MALENKA, LA VAMPIRE

Malenka, la Sobrina del Vampiro. 1968. Italie/ Espagne. De Amando de Ossorio. Avec Anita Ekberg, John Hamilton, Diana Lorys, Julian Ugarte.

Malgré ce look primesautier qui pourrait bien faire passer cette revue pour ce qu'elle n'est pas (... encore), il s'agit d'un vrai faux film de vampires s'inspirant, pour de vrai, du **Cauchemar de Dracula** et **Les Temps Sont Durs pour les Vampires**.
Cette ancienne (très très ancienne, en fait) Miss Suède montre ici les dents car son oncle, le Comte de Woldruck (oui !) la persuade qu'elle descend d'une sorcière jadis brûlée par les villageois du coin. Son plan est simple à pleurer : il espère faire accuser sa nièce de divers meurtres et la faire interner rapidos afin de toucher lui-même l'héritage des Woldruck. D'où une mise en scène invraisemblable exploitant les artifices de l'épouvante traditionnelle à l'italienne, et bientôt à l'espagnole, car l'auteur signera plus tard la célèbre tétralogie des Morts-vivants/Templiers.
Pas rancunière, l'héritière découvrant la supercherie abandonnera volontiers ses biens et son château au Tonton. Comme quoi c'était pas la peine de nous déranger...

ZE MAD RUBRIK

Par Jean-Pierre PUTTERS

MEDIA PARADE

● *France-Inter*, 29 septembre, 8 h 20 (eh oui, vous voyez à quelle heure il faut se lever pour informer !), Ivan Levaï reçoit Charles Pasqua qui donne aussitôt dans la langue de bois : *"les élections prrrrésidentielleu ne sont pas l'affairrrreu des parrrrtis"* affirme-t-il avec sérieux (mais, l'écoute-t-on avec sérieux ?), avant de lancer ce truisme fameux (oui, plein d'hommes célèbres commettent des truismes, regardez Schubert, par exemple... Bon, enfin bref !) : *"A l'occasion des prochaines échéances électorales, il s'agit d'élire un Président de la République !"*. Très fort, le gars !
Avant de repartir tout triste après que Levaï lui ait asséné cette terrible sentence : *"oui, il n'y a que trois candidats sérieux à la Présidence..."*. On tremble déjà de connaître le nom des autres candidats "pas sérieux"...

● Cela vient de sortir, et c'est très divertissant. Désormais, la commission siégeant à l'attribution des avances sur recettes pour le cinéma devra compter un membre d'une association familiale quelconque, afin de faire peser dans la décision des préoccupations morales jusqu'ici absentes des débats (*- Bonjour, messieurs, excusez-moi de vous déranger pendant l'apéritif, mais je viens pour la grosse Commission... - Ah, on vous attendait, ma brave dame, c'est au fond du couloir à gauche !*).
Evidemment, les professionnels s'élèvent déjà contre cette nouvelle atteinte à la liberté artistique, en attendant la réaction du public. Mais, là encore, l'hypocrisie règne en maître, puisque la règle ne s'appliquera pas aux créateurs ayant "les moyens".
Ils commencent à bien faire avec leur morale... Et leur vaste projet de crétinisation télévisuelle, il est moral ?

● Tiens justement, on y vient. "*On a caricaturé notre travail parce que notre société a perdu le sens de l'émotion*". Qui dit cela à votre avis ? Krzysztof Kieslowski ? Ah, c'était bien tenté, mais non. Il s'agit de Jacques Pradel, à propos de son émission "Perdu de Vue". Bon, quand vous aurez fini de rire, je reprendrai... Heureusement, il déclare ça à *Télé-7-Jours*, ce qui atténue un peu son cas. A défaut du vrai sens de l'émotion, la société en question n'a pas peut-être pas encore tout à fait perdu ceux de la démagogie humectée, du voyeurisme et de la dignité humaine, comme quoi il reste une touche d'espoir. Et attendez que Pradel voit sous quelle rubrique *Télérama* range son *Perdu de Vue* cette semaine : "Vaste Connerie". Véridique ! (cf. programme du 26/10). Va y avoir des règlements de compte !

● A propos de *Télérama*, pour une fois ils ne cassent pas un film fantastique. Mais qu'est-ce qui leur prend ? Vous vous relâchez, les gars ! En effet, ils aiment **Wolf**. Ceci à l'inverse des amateurs de Fantastique, le ceci explique peut-être le cela. Bon, mais le critique de cet honorable hebdo ne s'avoue quand même pas inconditionnel. Après avoir exposé les subtilités de l'intrigue, l'auteur déplore le "*manque d'invention du scénario*", puis après avoir trouvé la fable amusante et les idées bonnes, il découvre soudain la longueur du métrage : "***Wolf** est atteint du même syndrome que la plupart des films américains de cette rentrée : interminable !*". En clair, la note reste bonne, mais le critique s'est ennuyé, quoi.
Sinon, nous aimerions demander à l'auteur où il trouve cette **Fille du Loup-garou** des années quarante qu'il cite en exemple ? (il peut même fouiller des origines du cinéma à nos jours...). Nous trouvons bien une **Fille de Dracula**, une **Fille de Jack L'Eventreur**, une **Fille de Frankenstein**, une **Fille de l'Exorciste** (la Momie est restée curieusement chaste, en revanche) et aussi une Fille du Cheikh, du Boucanier, du Désert, des Filles aux Yeux Gris, aux Yeux Verts, aux Yeux d'Or, et encore une Fille des Prairies, du Puisatier, du Garde-barrière, du Péché, du Régiment (bravo, la cantinière !), Sur la Balançoire, sans oublier La Fille de Mme Angot et, à la rigueur, La Fille de d'Artagnan; mais une Fille du Loup-garou, non, vraiment pas. Désolé...

● Ils sont un peu cons chez *Gala* (oui, bien sûr, on le savait déjà, mais j'aime répandre les idées reçues), et ils le prouvent, les bougres. A l'occasion d'une soirée costumée fêtant l'anniversaire du chanteur Elton John (ça lui fait quel âge, au fait, maintenant ?), *Gala* diffuse ce cliché, oui, celui là → d'un (...ex, en fait) membre des Rolling Stones grimé en... eh oui, en Charlie Chaplin ! Si, si, on reconnaît bien le nez, les lunettes, la moustache et surtout le célèbre cigare de l'inimitable Charlot. Et sa copine, c'est Mary Pickford, ou bien Harpo Marx ? On sait plus, avec eux ! Qu'ils soient demeurés (et incultes, en plus) n'est pas si grave, mais c'est surtout qu'ils vont finir par contaminer les autres, vous savez...


Encore un membre des Rolling Stones.

● On en parle maintenant parce que les milliards de Tapie, la machine à perdre de la droite et la mise à l'ombre de Carignon (non... pas poil au Troufinion, Vincent !) délogent déjà l'affaire Florence Rey et Audry Maupin du devant de la scène médiatique, mais *Mad Movies* vient d'avoir très chaud ! Dans *Le Journal du Dimanche* du 9 octobre, un large article confortait la thèse (pas encore avérée, mais ça le *JDD* s'en tape) du jeune couple tueur de policiers, marginal, rebelle et criminel en puissance. Et de décrire complaisamment le décor de leur squatt : "des bouteilles cassées, un carton avec l'inscription "mort aux flics", un juste-au-corps violet, des boîtes de thé de bonne qualité, des affiches de *Mad Movies*, un ouvrage sur l'histoire romaine...", etc. Eh oui, imprimé en toutes lettres : des affiches de *Mad Movies* ! Peut-être dataient-elles du temps où l'immeuble était encore locatif, mais ça *JDD* n'en a cure. Seul compte pour lui l'impact (ça y est, je m'enfonce...) sur le bon lecteur, qui ne connaît sans doute pas *Mad Movies*, soit dit en passant. D'ailleurs, peut-on lire à la fois *Mad Movies* et le *Journal du Dimanche* ? Peut-être, mais uniquement chez le dentiste, alors !
Et voilà comment toute la rédaction craignait qu'au nom de la morale et au vu de cette publicité gratuite dont nous nous serions bien passés, les autorités bien pensantes se décident à interdire à la fois l'histoire romaine, *Mad Movies* et les boîtes de thé de bonne qualité. Quelle perte pour la France !

● *Grand Ecran*, le journal gratuit de chez *Gaumont* (quand c'est gratuit, ça vaut rien) nous annonce dans un récent numéro la rencontre entre le futur Bond, Pierce Brosnan, et le méchant (ressuscité, donc !) Anthony Perkins. Quelques lecteurs ont consenti à remettre sur les rails l'imprudent rédacteur. Laissez tomber, les gars, c'est de l'archarnement thérapeutique...

● La déception du bimestre nous vient du Questionnaire Balladur. Les onze experts (en conjectures...) désignés pour en tirer la substantifique moëlle apparaissent bien désorientés face à des propositions jugées "utopistes, démagogiques ou seulement provocatrices". Entre le "soyons réalistes, demandons l'impossible", issu de mai 68, et la défonce de porte ouvertes traduisant l'angoisse prévisible envers le sida, le chômage ou l'insécurité, certains commencent à murmurer très bas que beaucoup d'énergie, de temps et de moyens ne vont peut-être pas servir à grand chose. Moi je ne dis rien, hein, j'attends !

● Bonne nouvelle à ceux qui cherchent un alibi pour se bâfrer de chocolat (des gens comme moi, quoi !). Voici la collection d'automne "croque un monstre" parue chez *Crunch*, avec des tablettes en forme de Frankenstein, Dracula (sucer un vampire provoque un vif sentiment de légitime défense), Yéti et... Loup-garou (oui, oui, je sais, du calme *Télérama* !). Soyons juste, les design sont super-sympa et, en mangeant j'ai l'impression de travailler. Quel gain de temps...





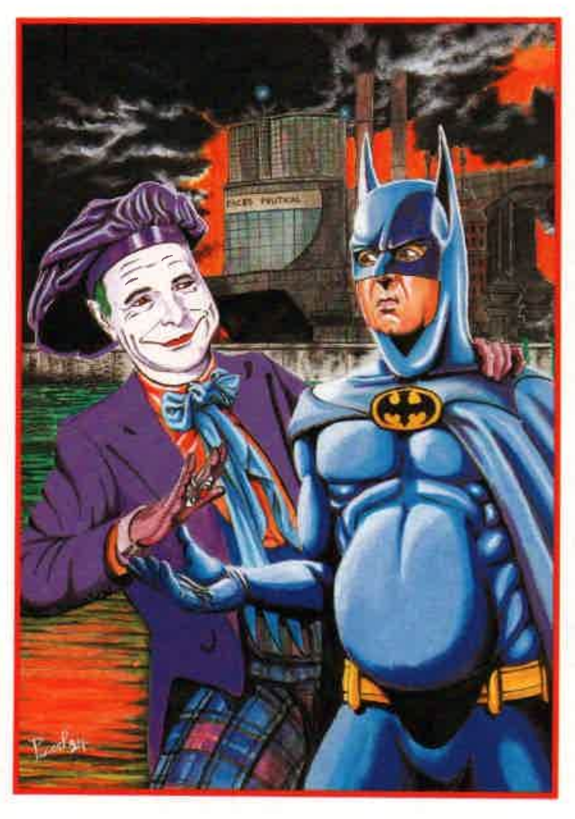
ENLEVE TON MASQUE, ON T'A RECONNU !

Tribune des lecteurs

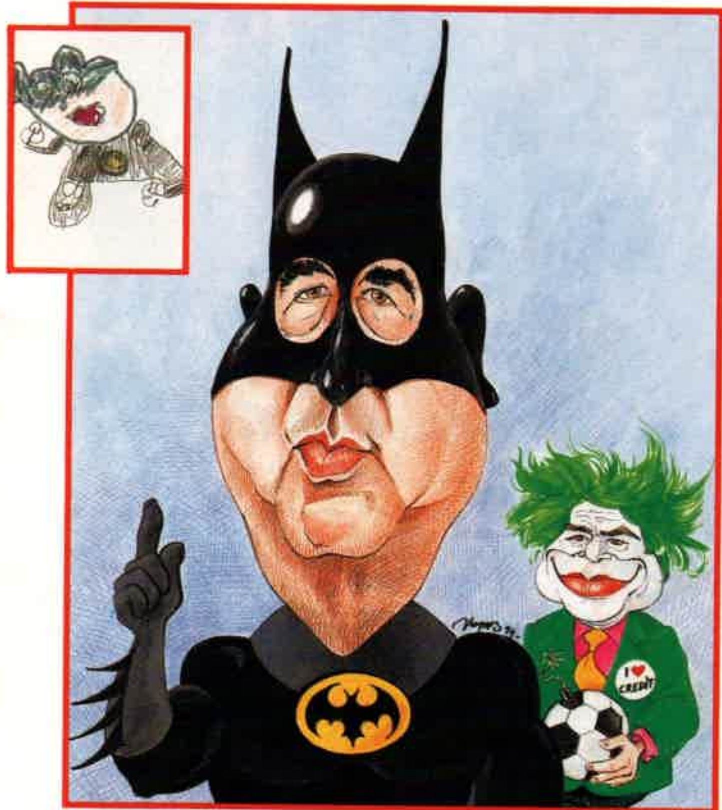
D'une boutade lancée dans la *Mad Rubrik* précédente, et relative à un Balladur se prenant pour Batman, nous nous retrouvons avec une flopée d'envois de la part de lecteurs qui nous prennent décidément trop à la lettre et, du coup, la plaisanterie tourne au véritable concours de dessins. Devant cette pléthore d'œuvres aussi diverses que talentueuses, nous avons sucré la rubrique *Flying Jaquette* dans ce numéro au profit de ce portfolio sans doute unique en son genre. Bravo à tous les participants, même si nous ne reproduisons ici que le meilleur des propositions reçues. Ben oui, parce qu'il y avait pire (y'avait même très pire, n'ayons pas peur des mots).



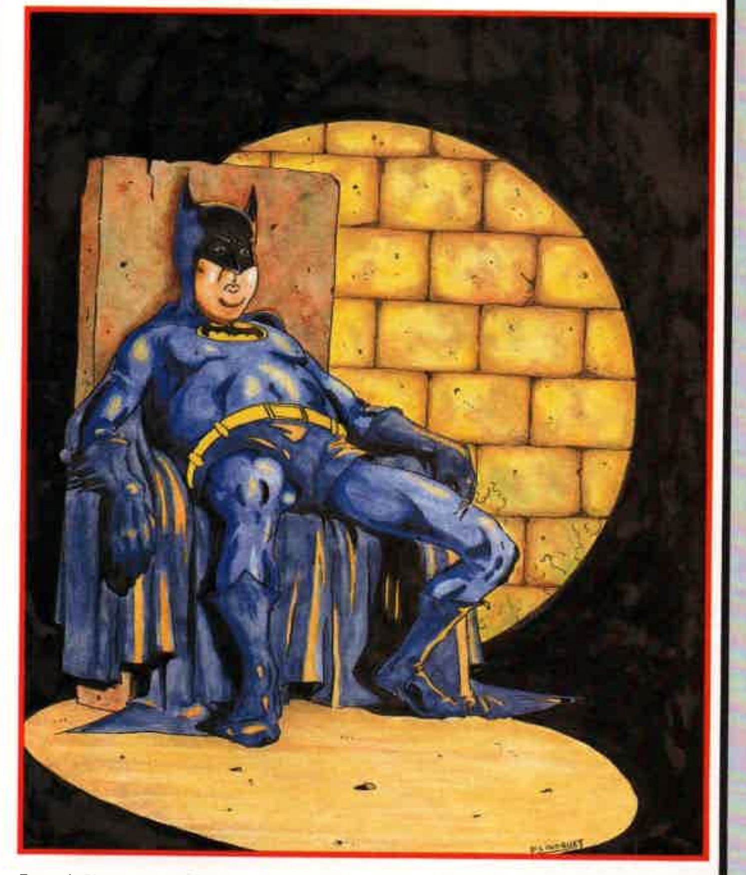
Nicholas Mengus (Strasbourg) apporte la touche féminine manquante à cette galerie de portraits ayant curieusement négligé CatWoman. Un Ballaman ressemblant, aux oreilles éveillées (!), triomphant et apparemment incorruptible (enfin, faut voir !). Dommage, la finition au pastel ne rend pas complètement justice à la maîtrise du trait.



Pascal Gonzalez (Semalens) offre ici sa conception d'un monde politique nous polluant l'atmosphère. L'analogie Excès Political/Axis Chemical parle d'elle-même. Pas de prise de risques pour l'anatomie du héros, Pascal s'inspire là d'une récente couverture de *L'Express*, ce qui confère à son personnage une crédibilité hallucinante. A ses côtés, son fidèle ami de 30 ans dévoile ses batteries (du 220 volts, assurément...).

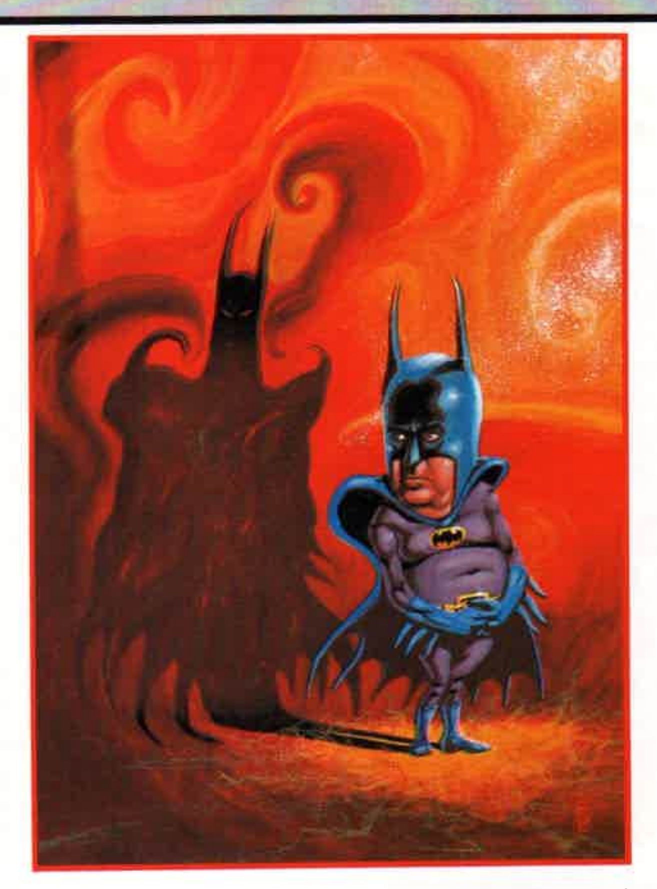


Jacques Sondron (Huy, Belgique). Un trait précis, apparemment rompu à la caricature (le bougre est d'ailleurs illustrateur de son métier), qui rappelle un peu la façon des célèbres Mulatier, Ricord et Morchoisne. L'auteur nous propose d'appeler son personnage "Balad'Man", quoique à son avis cela sonne un peu "mou" pour un super-héros. Mais non, voyons, jamais trop mou, pour Ballamou. Penche-toi plutôt sur la copie de ton voisin de droite.
Ah, dernière minute : Jacques signale que sa fille Hélène (5 ans) tient également à concourir. Bon, mais dans la catégorie Junior, alors. Bravo, Hélène. Elle s'appelle Hélène... ♫ (bon, mais peu importe !).

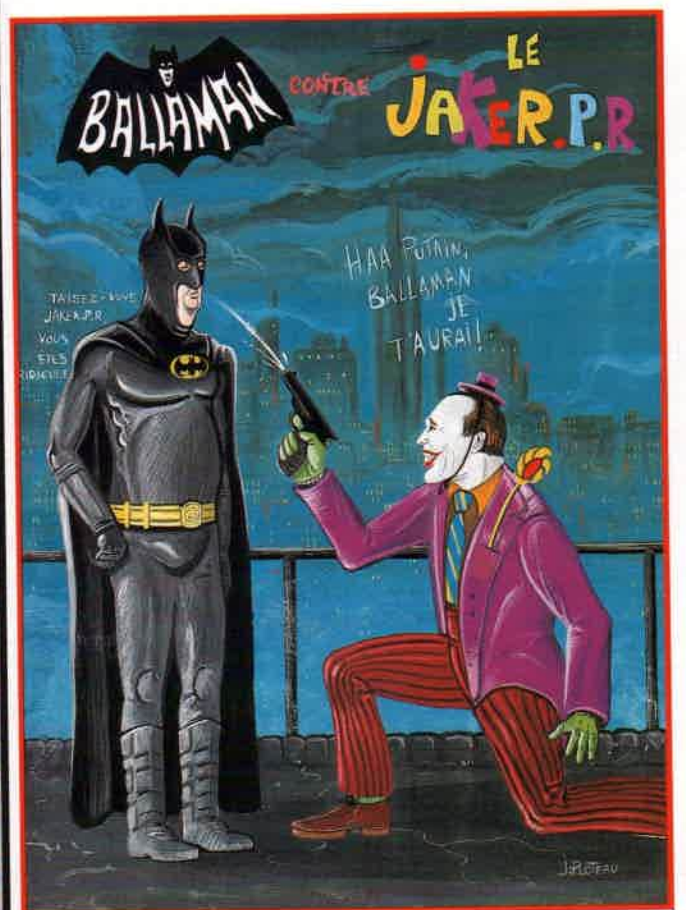


Pascal Sinoquet (Baillet-en-France) fait de la molesse son outil d'inspiration, son hypothèse de travail. Un personnage avachi et déjà usé par d'écrasantes responsabilités (peut-être vient-on même de lui lire les premiers résultats du "Questionnaire Jeunes". Dans ce cas, on comprend son air désabusé...). Mais dis voir, Pascal, cet endroit claustro et sombre, c'est la bat'cave ou bien une prison ? C'est vrai qu'avec toutes ces affaires on ne sait plus trop à qui se fier...

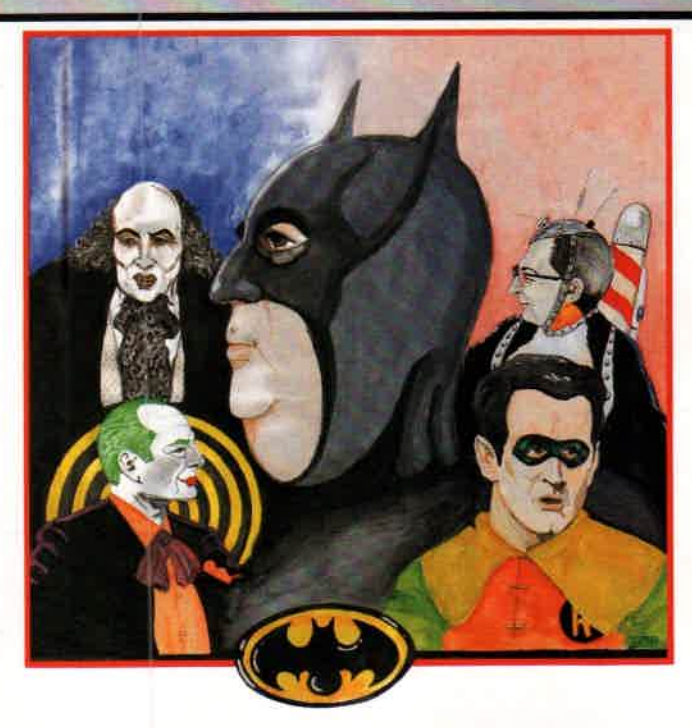
▶ ▶ ▶



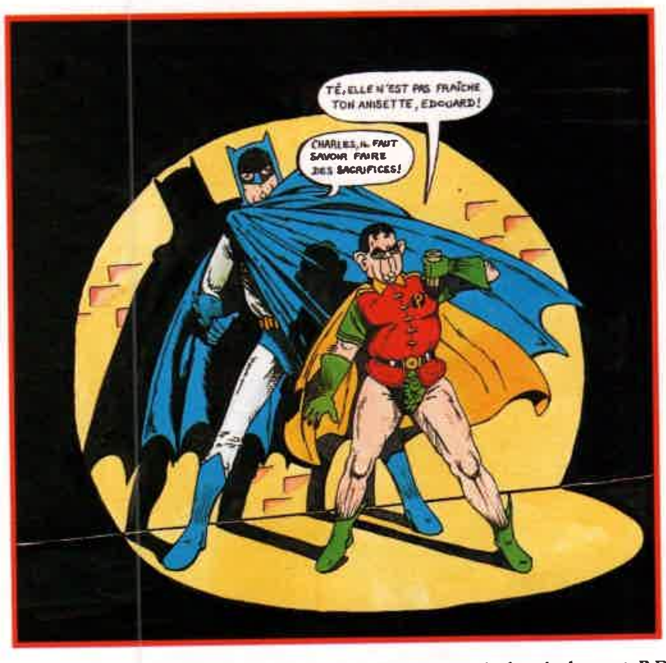
Alexis Piperaud nous prie de passer son adresse complète au cas où un particulier s'intéresserait à son travail (2, rue du Chanoine Moisan, 13770 Fuveau), voilà qui est fait. Est-ce la proximité d'un chanoine qui inspire à Alexis cette ombre luciférienne et ce décor infernal laissant deviner de funestes desseins chez notre futur présidentiable ? Avec une aussi transparente allégorie, nous voilà prévenus !



Jérôme Ploteau (Nantes) propose pour sa part le psychodrame judicieux d'un JackeRPR frondeur et survolté face à sa Courtoise Suffisance Ballaman 1er. La finesse du trait le dispute à l'harmonie des couleurs, tandis que le décor symbolise bien la lutte implacable de deux leaders à la conquête de la cité. Toute allusion aux présidentielles (mon mari ! Oui, ça surprend, mais c'est fait exprès) ne saurait être que volontaire, bien évidemment.



Eric Rzepka est un petit malin. Sachant qu'à un chef-d'œuvre notoire nous promettions la couverture, il prévoit la matière utile pour placer notre titre (sur un joli fond bleu, blanc, rouge, en plus). C'est ce qui s'appelle anticiper la balle. Il nous la joue galerie de portraits et ses Joker/Chirac et Pingouin/Mitterrand sont criants de vérité. Sans parler de l'idée géniale d'un Robin/Sarkozy, illustrant assez bien l'aspect "*bonjour, je suis partout !*" du personnage.



Alexis Buchet (Nantes) s'en tient, quant à lui, à une école résolument B.D. avec schématisme du trait, couleurs primaires et insertion de bulles. Si Bat'ladur n'est pas frappant de ressemblance, en revanche son Robin/Pasqua impressionne, d'autant que l'attribution du rôle pouvait au départ surprendre. L'auteur avoue noblement s'être inspiré d'un dessin de Jack Busnley datant de 1942. T'inquiète pas, Alexis, y'a prescription....

Serait-il par trop démagogique de les déclarer tous vainqueurs ? (déjà d'un abonnement gratuit, bien fait pour eux !). Oui, un peu, peut-être. A moins que vous, lecteurs, vous n'élisiez votre lauréat. A l'occasion d'un prochain courrier (petite annonce, commande d'anciens numéros, courrier des lecteurs, propositions sexuelles, ou autres...), votez pour votre (vos) dessinateur (s) préféré (s), nous tiendrons les comptes et dans le prochain numéro, nous tâcherons de trouver pour l'heureux gagnant le cadeau correspondant à son talent. Peut-être le pin's "Coupe du Monde" à Rallouch, le Schtroumpf motocycliste à Guignebert ou bien le T-Shirt *Elle* (si, si, on vous jure que c'est vrai) à Toullec. Quoi, ils ne sont pas d'accord ? Ah, je suis bien secondé, moi alors !

Jean-Pierre PUTTERS

● Isabelle Caron, la comique de service chargée de la chronique cinéma à *Télé-7-Bourdes*, nous en apprend une bien bonne : "Après six "Freddy", Robert Englund refuse absolument d'en tourner un septième". Vachement informée, la fille ! Et pour consoler les nostalgiques qui ne verront donc jamais le **Wes Craven's Nightmare on Elm Street : the Real Story** annoncé depuis mars 94 dans *Mad Movies*, de leur fournir la recette du masque au grand brûlé (au moins au second degré, en tous cas). Bon, accrochez-vous, c'est très technique : "vous prenez un masque de latex réalisé d'après un moulage de votre visage (*jusque là c'est simple, on suppose...*), vous collez dessus onze morceaux de plastique imitant à la perfection une peau horriblement brûlée (*voilà l'astuce !*), un peu de gelée donne ensuite l'illusion du vivant (*faut vite y plonger* Télé-7-Jours, *alors !*). Il ne vous reste plus qu'à peaufiner les brûlures". Hé, tu ferais mieux de peaufiner tes textes, Isabelle !

● *France-Dimanche* nous a copiés. Ah, les rascals ! Ayant eu vent d'un projet Balladur/Batman dans les colonnes d'un honorable magazine que la modestie m'interdit de nommer ici, ils livrent à nos sens abusés un Pasqua/Superman d'assez bon aloi. Que le peuple se cherche de nouveaux héros, ça se conçoit, mais que des citoyens prennent plaisir à s'identifier à Charles Pasqua, non, c'est trop dur. D'autant que les héros ne nous manquent guère : Patrick Bruel, BHL, Pascal Sevran, les Musclés, Hélène... En voilà des hommes ! Oui, enfin presque.

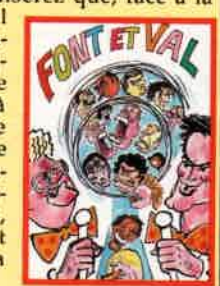


● Après les diabétiques et les diarrhéiques, voici plus grave : la Dianétique. Qu'est-ce ? entends-je. Ben, une secte qui, sous couvert de test très Questionnaire Balladmoi, vise à sélectionner quelques crédules faciles à enrôler. A travers 200 questions pour la plupart sibyllines, on demande quand même "Préféreriez-vous occuper une position où vous n'auriez pas la responsabilité de prendre des décisions ? Accepteriez-vous une discipline stricte ? Est-ce que l'idée de prendre un départ nouveau vous causerait beaucoup de soucis ? Vous méfiez-vous des personnes qui veulent vous emprunter de l'argent ? (celui qui répond "non" est prié de m'appeler de toute urgence, merci !). Vos intérêts personnels ont-ils une action déterminante lorsque vous devez prendre une décision ? Ou encore Aimeriez-vous déclencher une nouvelle activité dans la région où vous habitez ?
Si l'on sait que derrière la Dianétique se cache l'Eglise de Scientologie, le plus simple est encore de renvoyer le formulaire le plus violemment possible dans la tronche du démarcheur.

LA VIDEO EN FOLIE



Voilà des années que je cherche un prétexte à vous parler de Font et Val. Je ne l'ai pas trouvé, alors j'en profite. Non, j'exagère. A preuve cette K7 récemment sortie chez *Polygram*, qui reprend une majeure partie de leur spectacle au *Casino de Paris*. Et les deux énergumènes s'offrent même le luxe de descendre le fameux escalier, comme avant eux Mistinguett, Jean Gabin (mais oui !), Mick Michell ou Line Renaud. Ceci dit, rassurez-vous, l'analogie s'arrête là.
1972, c'est l'épreuve du feu pour Patrick Font, déjà parolier de Thierry le Luron, lequel l'entraîne dans la folle aventure du *Luron du Dimanche* à la télévision. Au sein d'une équipe bien destroy (Nadine Mons, Green et Lejeune...), les deux enfants terribles concassent l'actualité dans la pure tradition des chansonniers vachards. Entre deux variétés incontournables, Font y pousse aussi parfois la chansonnette, guitare sèche et poésie au vent.
Philippe Val, quant à lui, passe au Théâtre des 10 Heures, où il rencontre justement Patrick Font. Ses longues envolées homéliques douloureusement contestataires traduisent un complexe de Ferré qui ne demande qu'à s'exprimer, et que vient tempérer l'humour rentre-dedans (au deux sens du terme...) et la verdeur maousse de Patrick Font. De cette opposition/complémentarité naît au fil des années la Magie Font et Val. Humoristes, pamphlétaires, poètes, contestataires, iconoclastes, et surtout inféodés à aucun parti, ils ont pour Dieux de l'époque Ferrat, Brassens, Ferré (à qui ils empruntent le génial pianiste Paul Castanier, récemment disparu). Ils passent à la moulinette de leur humour dévastateur les modes, la religion, les média, les chanteurs engagés (...chez Foucault), la politique et les idées reçues (genre :
- Vous aimez Michael Jackson, vous ?
- Non, bien sûr, comme tout le monde !").
L'irrespect et la provocation qui les caractérisent en ont fait depuis longtemps les chouchous de *Radio-Libertaire* et des post-soixante-huitards de tous crins, et ce n'est pas un hasard non plus si, après l'aventure *Grosse Bertha* (hebdo satirique†), ils aident à la renaissance de l'indispensable *Charlie Hebdo*, dont Philippe Val est toujours le rédacteur en chef.
On les retrouve parfois sur *France-Inter* (chronique régulière pour Val, et passages dans *Rien à Cirer* pour Font), mais ils ne pointent jamais chez les Druker, Foucault, Dechavanne, qui en accueillent pourtant bien d'autres. Pourquoi ? Ben, parce qu'ils inquiètent et qu'on ne sait trop de quel bord ils sont (sauf pour ceux qui les aiment, heureusement). Parce que l'emploi fréquent de mots grossiers passe pour de la vulgarité aux oreilles du "penser vulgaire, à condition de paraître clean". Et aussi "*parce les muses qui nous gouvernent n'ont rien à voir avec les Princes qui nous inspirent*" répond un jour Patrick Font, qui voulait sûrement dire le contraire. Et c'est bien dommage car, en France, ce sont les seuls chanteurs réellement drôles (Julio Iglesias est évidemment hors concours. Tiens, qu'est-ce qu'il devient, lui, au fait ?), tout en étant les seuls comiques musicalement à la hauteur.
Courez acquérir cette K7, qui n'est d'ailleurs pas la première de Font et Val, contrairement à ce qu'affirme le communiqué de presse, mais la deuxième (voir ci-dessous la première), afin d'explorer l'univers délire de Font et Val. Vous réaliserez que, face à la chienlit médiatique, il existe une autre alternative, celle de la dérision, des idées, du rêve et de l'humour. Qu'à l'heure de la pensée étroite, leur existence même relève de la véritable prophylaxie intellectuelle. En plus, après, vous ne verrez plus tout à fait Michel Leeb de la même façon.





Ah ben ils s'embêtent pas, chez *Télé K7* ! Au moment de jaquetter **Earth II**, une œuvre inédite de Tom Gries (**Will Penny le Solitaire**), ils s'aperçoivent avec horreur qu'ils ne possèdent pas une seule photo de ce film de SF. D'autres l'auraient joué "petits bras" et déniché un plan fugace d'un oublié **Star Crash II**. Pas eux ! La falsification demande aussi un minimum de classe. D'où ce choix judicieux d'un plan d'action de **La Guerre des Etoiles** (s'ils avaient vu le film, il sauraient d'ailleurs que l'intrigue se situe sur une station orbitale d'où les armes ont été prohibées, mais peu importe). Cela ne les empêche nullement de menacer les éventuels utilisateurs de poursuites pénales. Aucune pudeur !

NE TIREZ PAS SUR LA VIOLENCE, ELLE FAIT CE QU'ELLE PEUT

Suite au rapport d'information "Enfant et télévision" de la député Christine Boutin à la Commission des Affaires Culturelles de l'Assemblée Nationale, on parle très sérieusement de codifier le contenu des programmes en fonction de leur violence (voir édito). Cette notion de violence qu'elle étend volontiers à "la violence psychologique de certaines scènes, la violence des chaînes télévisées qui méprisent le public et lui assènent n'importe quel programme" (ça va être commode à quantifier, ça, tiens !) et même "la violence de l'argent facile dans les jeux télévisés" (*tiens, prend ça, salaud, encore une liasse de 200 F, si ça suffit pas, je te flagelle au billet de 500...*). Plus grave : la rêche Christine reprend à son compte les propositions rétrogrades du Général (nous voilà !) Dominique de Longueaux, Président de *Famille-Médias*, visant à la "création d'une aide financière à la production d'œuvres françaises transmettant au jeune public les valeurs de notre civilisation" (vite, avant qu'on les liquide en bourse à coups de privatisations !), "la création d'un label de conformités aux normes familiales accordé à certaines émissions", et surtout "l'extension de la loi de 1949 relative aux publications destinées à la jeunesse". Car il ressort que la belle Christine veut étendre un tel droit de regard à la presse, mais encore aux minitel, jeux vidéos, CD et CD ROM. Voilà bien de quoi s'alarmer si jamais vous n'aviez rien vu venir jusqu'à présent.
Si vous désirez, comme nous, réagir constructivement à de pareilles menaces sur l'expression artistique, vous pouvez vous renseigner sur les activités du réseau Voltaire (Tél.: 48.09.22.10), l'Association pour la Liberté d'Expression. Garçon ! la même chose...

COURRIER DES

LECTEURS

Karin Languedoc, Ivry-sur-Seine

Je peux enfin vous envoyer mon premier bulletin d'abonnement. Je vous lis depuis le 63, malgré les invectives de ma famille horrifiée, les questions des "spécialistes" et les mines dubitatives de mes pairs. En fait, j'aurais pu m'abonner plus tôt si mon ministre des finances (ma mère) n'y avait mis son veto, craignant pour ma santé mentale. En effet, une jeune fille normalement constituée lit *Podium (mon Dieu, quelle horreur !)*, *Salut*, ou *Salut-Podium*, mais pas un magazine avec "des démons ou des jambes arrachées à chaque page" (ce n'est pas moi qui parle). J'utilisai donc la méthode "Bart et Lisa Simpson", et réussis tout de même à la convaincre.
Tant que je vous tiens, pourriez-vous me donner la bibliographie française de Clive Barker. A part les BD inspirées des *Livres de Sang*, je ne trouve aucun renseignement sur cet auteur.
Je vous laisse en vous embrassant tous et toutes sur les deux joues (ou où vous voudrez).

Bon, écoute, nous ne céderons pas à la provocation, voilà. En plus, si ta mère lit ça, elle risque de faire opposition au chèque, tu comprends.
Chez Plon, *en format poche, et chez* Albin Michel, *en grand format, existent les trois premiers volumes de* Livre de Sang *: Le jeu de la Damnation,* Cabal *et* Secret Show, *et nous attendons la suite déjà parue en Angleterre :* The Hellbound Heart, The Thief of Always *et* Weaveworld. *J.P.P.*

CinéWorld, Bègles

Je vous envoie quelques unes de mes dernières créations qui j'espère vous plairont. Si cela intéresse les lecteurs, sachez que j'en réalise la sculpture en plâtre ou en argile à la dimension d'une tête humaine. Puis, j'ajuste les détails du visage d'après mon modèle original (des photos). Je le lisse ensuite à l'eau ou au white spirit, à la suite de quoi, je coule du plâtre et le laisse sécher toute une nuit. Je coupe la sculpture et le plâtre en deux, derrière les oreilles, puis je coule sept à huit couches de latex. Après séchage complet, je démoule, j'assemble les deux parties, effectue le raccord au latex, et il ne me reste plus qu'à aborder la finition à la peinture glycéro ou à l'aérographe. Si certains lecteurs veulent davantage de détails ou bien acquérir ces masques, qu'ils m'écrivent. CinéWorld, Octavio Alvaro, 9, rue du Chevalier de la Barre, 33130 Bègles.

Dr. Jean-Patrick Agier, Tassin la demi-Lune

C'est la première fois que je vous écris. Petit amateur de cinéma fantastique, j'achète *Mad Movies* de façon irrégulière depuis 1984. Irrégulière parce que tous les articles n'emportaient pas mon adhésion immédiate lorsque je feuilletais chaque nouveau numéro chez mon marchand de journaux. Mais, de tous les titres que je lisais, il n'est pourtant resté que *Mad Movies*. Comment expliquer cette longévité exceptionnelle ? Serait-ce dû à votre parution bimestrielle ?
Après lecture de votre article "*Un Monde Parfait*" dans le n°89, je me suis demandé comment soutenir cette revue que j'apprécie (en particulier pour son ton sarcastique et direct). Après quelques hésitations, j'ai décidé de m'abonner et je participe à la diffusion de *Mad Movies* en mettant dans ma salle d'attente les numéros déjà lus et relus. Pour ceux qui ne vous connaîtraient pas encore.

Alors là, on va t'envoyer des patients, parce que tomber malade, d'accord, mais être obligé de se farcir Paris-Match *ou le* Figaro Magazine *en attendant la visite, non merci ! J.P.P.*

Fabien Legros, Angres

Mardi 20 septembre, *Mad Movies* 91 arrive enfin dans ma boîte aux lettres. Je commence à le feuilleter comme d'habitude. A la joie (on parle d'un zine auquel je collabore dans les notules) se substitue le désarroi page 54. Bernard Lehoux n'est plus, ses amis et collègues lui rendent hommage. A mon tour, les souvenirs affluent : la table ronde sur **Le Prisonnier**, les rubriques vidéo, ses analyses de séries T.V., ses prestations chez Drevet... Il fut l'un des critiques à m'avoir fait partager sa passion pour Carpenter, Ferrara, Steranko, Ellroy... et tout autour de moi me le rappelle douloureusement (les affiches sur les murs, la BD de Frank Miller sur le bureau). Pour la première fois, et alors que ses écrits étaient si drôlatiques et jubilatoires, il me donne envie de chialer. Allez, au revoir Bernard.

Beaucoup de lettres de lecteurs nous témoignent les mêmes regrets, et ici, à la rédaction, une bouteille de cognac que Bernard avait entamée (bien entamée d'ailleurs...) est restée telle qu'il l'avait laissée. Une façon de penser encore à lui.



Delphine Dumas, Limours

Voici deux dessins aux crayons de couleurs sur canson noir, réalisés d'après des photos parues dans *Mad Movies*. Je souhaiterais proposer aux lecteurs intéressés d'en faire de même avec leurs héros favoris. Je peins également des T-shirts. Delphine Dumas, 4, Villa Ravel, 91470 Limours.



Michel Lalo, Reyrevignes

D'habitude, quand je vais voir un film, dès le générique de fin, je fiche le camp ; cette fois-là, non. Je suis resté dans mon fauteuil, hébété, et il a fallu que l'ouvreuse me vire. Mais quel est ce film qui m'a fait tant d'effet, me direz-vous ? **La Corneille** ! Ben oui, car crow veut dire corneille et non pas corbeau, comme tout le monde l'écrit.
Je crois bien que c'est la première fois que je vois un film aussi noir, aussi nihiliste dans son univers. Dès le début, on est fasciné et révulsé en même temps. Pas une note d'humour pour décompresser, pas une minute de répit. On voudrait hurler, on voudrait fuir, impossible, on est cloué au fauteuil. **The Crow** est un film profondément claustrophobique, c'est aussi un vrai film d'horreur. Pas l'horreur sanguinolente, mais la vraie horreur, l'horreur psychologique, celle qui parle au cerveau et à l'âme. Quant à l'aspect artistique du film, que dire sinon que c'est parfait ? Les séquences où l'oiseau survole la ville, quelle poésie (*t'as raison, on dirait du Corneille, et en vue subjective, en plus !*). On se croirait dans les vieux films muets, genre **Maison Usher** ou **Vampyr**.
Bon j'arrête là pour ne pas faire trop long, mais ce film m'a tellement marqué que je pourrais en parler des heures. C'est ce que je fais avec mon miroir (mes parents commencent à se poser des questions...). Pour moi c'est le meilleur film de l'année, un authentique diamant noir. Et comme chacun sait, les diamants sont éternels...
Pour finir, un petit souvenir : sur l'affiche de **Metal Hurlant**, on pouvait lire cette phrase : "un film beau à en pleurer, un film terrifiant à en mourir". Une définition parfaite pour **The Crow**, n'est-il pas ?

Christian McHarew, Tarbes

Je vous écris pour manifester mon étonnement devant les monceaux d'éloges dont vous faites preuve à l'égard de **The Crow**. Il faut reconnaître le talent de Proyas lors de quelques scènes d'action, mais dès que l'on passe aux séquences plus intimistes la médiocrité prend largement le dessus, certains passages étant même franchement ridicules.. De plus, l'ajout de personnages par rapport à la BD de James O'Barr était à mon avis inutile, car la plupart des scènes avec la petite fille et le flic ne tiennent pas la route. **The Crow** se voulait un film noir et douloureux mais il ne peut - à mon grand regret d'ailleurs - éviter le grand guignol. En ce qui concerne l'environnement sonore, il me semble que des morceaux de Neurosis ou Decoryah auraient largement mieux contribué à l'ambiance glauque du film. Reste les décors (superbes), et Brandon Lee qui prouve ici qu'il était un grand acteur.
J'aimerais également faire un peu de pub au cinéma *Utopia*, de Toulouse qui repasse d'anciens films culte, en V.O., et je me suis ainsi régalé en découvrant **Les Tueurs de la Lune de Miel**, et en revoyant **Blue Velvet** et **Eraserhead**.
Bonne continuation à *Mad Movies*, qui reste - et de loin - la meilleure revue de cinéma fantastique française. Seule, la rubrique vidéo, qui ne traite que de navets, n'est pas indispensable.

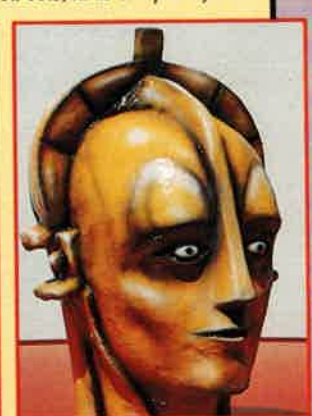
Pour la centième fois : nous traitons de films inédits, et non de navets. Que dirais-tu si nous chroniquions à nouveau **The Crow** *pour sa sortie vidéo ? Tu vois, tu as compris ! J.P.P.*











Marie Bouard, Paris

Il semblerait qu'une partie du lectorat de cette fantastique revue qu'est *Mad Movies* (si, si, j'insiste) s'éveille à la politique. Votre revue n'a pas bien sûr de vocation politique, mais la missive haineuse, digne du Courrier des Lecteurs de *Minute*, de François-Xavier Tobu Milaguène me force à en faire, et ainsi contester vigoureusement les arguments (ou plutôt les idées reçues) que ce lecteur développe avec un aplomb renversant.
Commençons par l'assiette commémorative. Sache, cher F.X. (je m'adresse à lui directement, si jamais celui-ci me lit. Sinon, considérez cela comme une lettre de soutien) qu'en juin 1940, une grande partie des militaires français, les officiers en particulier, se sont enfuis devant l'ennemi, puis se sont aplatis devant leur "sauveur"., et que De Gaulle et ses quelques fidèles étaient considérés comme des traîtres par le pouvoir de Vichy. Si la France n'avait compté que sur son organisation militaire pour se libérer, elle attendrait encore...
Venons-en à l'assimilation "PS : soixante-huitards nostalgiques = gauchistes". Je croyais que depuis quelques années, même la droite la plus paranoïaque avait appris à différencier les socialistes des "agents de Moscou" ou des maoïstes de tout poil. S'il y a des gauchistes qui lisent *Mad*, certains ont déjà dû s'étrangler de rage en apprenant qu'on les assimilait aux poussifs membres du P.S. Révise ton histoire, F.X.
Tu reproches aux rédacteurs de *M.M.* de "dévoiler au grand jour vos opinions politiques que vous affichez de plus en plus clairement". Mais, cher F.X., cette revue a toujours été politique : le fait de soutenir le Fantastique, en grande partie méprisé par l'intelligentsia en place, n'est-ce pas une politique de lutte contre l'ordre établi ? Critiquer la débilité des programmes télé, n'est-ce pas s'élever contre cette même télévision commerciale, avide de profits rapides et méprisant son public ? N'est-ce pas prôner une politique de réflexion et d'intelligence contre la lobotomisation des spectateurs par des capitalistes profiteurs ? (il s'agit bien sûr d'un pléonasme ; encore un effort, ma vieille, et tu pourras remplacer Arlette Laguiller aux prochaines élections présidentielles !).
Tu dis que l'article L. 227-24 doit aider à la lutte contre "l'obscénité liée à la pornographie". Outre le fait que cet article n'est pas utilisé uniquement dans ce but, lorsque *M.M.* défend les mangas comme **Urotsukidoji**, ou des films comme **Sex and Zen**, tu devrais crier au scandale. Je ne sais quelle définition tu donnes au terme de pornographie, mais si les multiples pénétrations exposées dans ces films, les organes sexuels (en approchant, on est jamais sûr, avec ces monstres !) qui se déploient à longueur de pellicule, ne relèvent pas de la pornographie, je veux bien être pendue (ou quelque chose de plus jouissif !).
Lorsqu'un film se veut provocateur, fait exploser les conventions sociales et emmerde les culs-bénits (en particulier s'ils sont au gouvernement), il a droit à sa chance dans les salles ou dans les vidéothèques. C'est ainsi que l'on sauvegarde la diversité des opinions. Et tu sais que ce sont souvent ces films qu'on interdit, les plus originaux, les plus inventifs, alors qu'on nous abreuve toujours des mêmes navets. Combien de fois n'ai-je rêvé de faire la peau à Fanny ou à cette conne d'Angélique.
Alors, *M.M.*, revue de gauche ? Peut-être... "Semi-anarchiste", comme le pense David Jayet à propos de J.P.P., j'espère bien, car l'anarchie s'accompagne généralement d'une bonne dose d'indépendance, elle-même garante de "papiers" de qualité, mais je suppose que les "vibro-boys" de la rue Mansart se refuseront à l'avouer ouvertement (*mais pas du tout, d'ailleurs, comme papier de qualité, nous utilisons* Lotus *depuis belle lurette*).
Une dernière chose ; je souhaiterais dire à Astrid qu'elle n'est pas la seule fille à aimer le fantastique. Et si, comme moi, l'abondance de filles dénudées qui jalonnent les pages de *M.M.* lui pèse un peu (*oh, tu exagères, là !*), elle peut se reporter à *Impact*, où les beau corps musclés et huilés de nos acteurs favoris nous font saliver. Les filles, à vos phantasmes !

Bon, puisque c'est comme ça, tiens, je t'ai passé une photo rien que pour toi dans le dernier Impact. *Regarde bien, en haut à droite, à la page 25. Si après ça les filles ne se ruent pas dessus, j'y renonce. J.P.P.*





Raphaël Peaud, Bourgoin-Jallieu

Je tiens, avant toute chose, à remercier tous ceux qui m'ont écrit suite à la publication de mon tableau dans le n°87. J'ai reçu plus de lettres durant le mois qui a suivi la parution que sur une année complète. Voici deux autres tableaux, le premier s'appelle Angélique, le second Avortica. J'aimerais faire de ma passion un métier, donc si ça intéresse du monde écrivez-moi : Raphaël Peaud, 16 bis, impasse de Charges, 38300 Bourgoin-Jallieu.

Hélène Morel, Rouen

Je tenais à vous faire part de mon émotion à l'annonce du décès de Bernard Lehoux, dont je me souviens bien, étant abonnée depuis pas mal d'années. Mon émotion face à une maladie qui décime, mon émotion face à votre vibrant hommage. Etant moi-même séropositive, je ne pouvais que comprendre et la pudeur dont il a su faire preuve, et la tristesse de ceux qui restent happés par le grand vide que représente la mort. Cependant, une pensée m'a traversé ■ ■ ■

PETITES ANNONCES

Rech. lot important d'affiches années 40-50, ainsi que BD format poche occasion (*Imperia*, *Lug*...). J.F. Pernal, 39 rue Pierre Lefranc, 66300 Thuir.

Rech. VHS japanimation (**Crying Freeman, Wicked City**...) + **The Killer, Once upon a Time in China, Baby Cart, A Better Tomorrow I** et **II**... Eddie au 39.79.28.63. entre 17 et 19 h.

Ch. désespérément les CD du "Live shit" (*ou "direct caca", non ?*) de Metallica. Christophe Baudin, Cabinet Médical, 26620 Lus-la-Croix- Haute.

Rech. les deux premiers épisodes du **Frelon Vert** passant actuellement sur *Canal Jimmy*. Sam au 73.24.19.99.

Frissons n°0, fanzine de ciné fant. Au sommaire : dossier S. Martino et P. Jackson, vidéo, ciné quizz, filmo... 3,20 F en timbres à Philippe Antonio, Quintigny, 39570 Lons le Saunier.

Vds années complètes de l'*E.F.* ainsi que nbreuses BD *Lug* et *Arédit*. Liste contre env. timbrée à Olivier Gest, 73 rue de la Tannerie, 62100 Calais.

Vds ou éch. revues de cinéma (*Première, E.F., La Revue du Cinéma, Mon Film*) et affiches de film. Liste contre env. timbrée à Mr Malitte, Le Roi des Oiseaux, La Montée, 58170 Luzy.

Rech. épisodes d'**Au Pays des Géants** (actuellement sur *Série Club*), ainsi que **Capitaine Sinbad** avec Guy Williams et **Galaxie Warrior** (ou **Mystérieuse Planète**) (*fais gaffe au doublage dans* **Galaxie Warrior**, *j'en ai vu mourir de rire, fallait les achever c'était trop cruel !*)). Marc au 47.27.28.13, hevres des repas.

"Fantastic Make-up", l'unique livre qui vous apprend les techniques de maquillages en effets spéciaux. 65 F port compris à Gaëtan Laloge, 9 rue Bénigne Derey, 21300 Chenôve.

Vds "H.P. Lovecraft, le roman de sa vie" (Ed. *Néo*, 100 F), nbreux disques de style Batcave. Ch. le tome 1 des "Vierges de Satan" (Ed. *Néo*). Liste contre env. timbrée à Odile Olmeta, La Chanterelle Bt A, 38 route Nationale de la Viste, 13015 Marseille.

Ch. "Boris Karloff" (*mais il n'est pas mort, au fait ?*) (1969), "Cinéma Fantastique" (*Seghers*), "Série B" (*Edilig*), "Films of Bela Lugosi" (*Citadel Books*). Vds *Midi-Minuit Fantastique* n°20 et *M.M.* 80 à 83. David Nuez, 21 rue Louise Michel, 59176 Masny.

Vds nbreux laserdiscs neufs/occasion, PAL/NTSC, de 150 à 250 F (**China White, Excalibur, Universal Soldier**...). Rech. **Blindman, le Justicier Aveugle** de F. Baldi (tout standard). Karim au 80.56.18.31.

Rech. BD "Death" de Sandman n°2, photos de Cronos (Venom), beaux dessins de licornes et tout sur **The Crow**. Nathalie Peron, 20 bis rue Marx Dormoy, 93160 Noisy-Le-Grand.

Ech. VHS de **L'Arme Fatale 2** et **Ninja Warriors** contre **Evil Dead 2** ou **Hurlements**. Stéphane Huguenin, 4 rue des Marsouins, 57430 Sarralbe.

Vds nbreux personnages, vaisseaux et gadgets **Star Wars** + jouets **ET, Aliens, Gremlins**... Catalogue contre enveloppe timbrée à Chris Mechelen, 13 rue des Hirondelles, 59350 Saint André.

Vds *E.F.* 41 à 43, 47, 56, 59, 69, 80 à 85, 87 à 89, 92, 94/95, 96, 99, 100 à 107, 109 à 119, 122, 124, 126, 130 (*bon, on va te laisser les clés, alors*...). Ach. *M.M.* 1 à 22 et 25. Tél.: 31.79.05.87.

Ch. enregistrements sur K7 audio des BO de **Phantasm, Histoires de Fantômes Chinois, The Lords of the Ring, Hellraiser, Fog**. Patrick Lefèvre, 91 avenue Porterat, 88500 Mirecourt.

Ach./éch. trading cards de **Star Wars**. Rech. docs sur la création de personnages animatroniques. David Le Neillon, 3 rue de Maniéville, 86000 Poitiers.

Rech. tout sur Frederich March, Anthony Perkins et Lon Chaney Jr (VHS, affiches, cartes postales, photos...) + disques vynils sur Marilyn Monroe. Vds nbreuses jaquettes 2 F pièce. Liste contre 1 timbre à Marc Torrisi, Chemin des Chaffards, 13350 Charleval.

Avis aux amateurs : vous cherchez des BO ? Cela tombe bien, moi aussi ! Demandez-moi la liste contre 2 timbres à Olivier Marchal, 9 Rés. Ste Madeleine, La Pomme, 13011 Marseille.

Vds *M.M.* 37 à 87 (état neuf) + numéros de *Vendredi 13* et *Impact*. Le lot : 500 F. Tél.: (16-1) 48.45.52.19.

Vds *M.M.* 23 à 69, *Vendredi 13* 1 à 10 (*hum, ça risque d'être plus dur à vendre !*) + divers posters. Le lot : 500 F. Sébastien au 35.30.26.12.

Ach. *Tsunami* 2 à 5, VHS DA japonais, *M.M.* 1 à 22, 24, 25, 28, *Scarce* 1 à 14, livres dont vous êtes le héros, tout sur les **Thunder Agents** (VO ou VF)... Philippe Navarro, 16 av. de la 1ère Armée, 09100 Pamiers.

Vds plus de 600 films tous styles, nbreuses VO. Liste contre env. timbrée à José Langlois, 42 rue de la Croix Rochopt, 91860 Epinay sous Senart.

Vds 70 F pièce VHS de **La Malédiction 2, L'Au-delà, Trauma, Cassandra, Aliens, Le Survivant d'un Monde Parallèle**. Tél.: 32.39.06.33.

Rech. absolument tout sur les vampires (du livre aux gadgets en passant par la panoplie). Nath Dessart, 107 rue Ed. Jossens, 4460 Grace-Hollogne, Belgique.

Ch. *Spécial Strange* 43 à 92, *Titans* 160 à 187, albums *X-Men* 1 à 10, album *X-Men* "La Reine des Marlocks", Sandrine Armirail, BP 31, 1 place J. Renard, 75823 Paris cédex 17.

Rech. VHS de **La Maison du Diable**. Si vous êtes passionnés de fantastique (Poe, Lovecraft, King, Masterton) et de musiques dark, goth, industrielles, je vous aimerais déjà un peu ! Hannelore Paulet, 3 rue de l'Arc-en-ciel, 67000 Strasbourg.

Vds collection complète de personnages **Star Wars** en TBE, + quelques vaisseaux en boîte. Rech. les "Aigles" de **Cosmos 1999** chez *Dinky Toys*. Laurent au 38.59.85.48 entre 19 et 21 h.

Ch. VHS de **Inframan**, série TV ***Ultraman***, + épisodes de ***Spectreman*** (sauf 1 à 4). Ok man ? (*yes, man !*) Alain Vidal, 9 Bd de la Libération, 17340 Chatelaillon-Plage.

Ach. prix magazines si neufs *Karaté Bushido* 1 et HS 6 + tout doc sur Bruce Lee. Christophe au (16-1) 64.35.58.85.

Rech. tout sur Batman. Frédéric Poullain, appt 616, Le Relais 128, 206 rue de la Sagerie, 37170 Chambray les Tours.

Vds 100 F BO CD de **Blade Runner** + VHS (**Alien, Star Trek, Leviathan, Star Wars**...). Liste contre 1 timbre à Samuel Trotignon, 13 rue de la République, 54290 Virecourt.

Vds nbreuses revues football, musculation (*ah non, pas de ça ici, mon petit. Dehors vous faites ce que vous voulez, mais pas ici, hein !*), posters à des prix intéressants. Fabrice au 86.60.22.91, après 18 h.

Rech. VHS de **Planète Interdite**, BD *Akira* n°1, 3, 7 à 10, *Ciné News* 35 à 37, 39, et tout sur ***Ken le Survivant***. Gauthier Lemay, 98 Bd Kitchener, 62400 Béthune.

Vynils + VHS HC, punk, trash, horreur... Catalogue contre 1 timbre à Guess What ?, 23 allée des Vittetons, 26000 Valence.

Vds *Marvel-Semic*, vinyls et K7 musique, VHS. Liste gratuite à Patrick Monteau, Orlut, 16370 Cherves-Richemont.

■ ■ ■

■ ■ ■

l'esprit en lisant ces lignes : avec des amis tels que vous tous, il n'a pas dû mourir malheureux. De toute façon, il restera vivant dans le cœur de ceux qui l'aiment. Rien ne meurt jamais. Je vous embrasse tous.

Brunissende Daire, Toulouse

J'ai enfin réuni la somme nécessaire (et dévalisé toutes les vieilles dames du quartier) pour vous envoyer ce chèque tout beau et ainsi rejoindre l'élite du peuple universel : le club des abonnés à *Mad Movies*. Je suis d'autant plus fière de ce geste de bravoure qu'en plus, j'ai été reçue à mon Bac A2 (en arrachant mon diplôme à un examinateur réticent à laisser une mutante bachelière en liberté, car celle-ci en apprenant ses résultats s'est mise à bouleverser quelque peu la circulation des grandes avenues de Toulouse).
En effet, celle-ci s'est mise à sauter sur tout ce qui paraissait humain (*c'est tout comme nous, tiens, sauf qu'on s'assure du sexe de la personne auparavant...*), à pieds comme en voiture, comme l'aurait fait un alien, pour leur annoncer la bonne nouvelle dont, par ailleurs, ils se foutaient éperdument.
Enfin, comme un bonheur n'arrive jamais seul et que, comme on dit, jamais deux sans trois, après le Bac et mon abonnement à *Mad*, le troisième bonheur serait d'apprendre que j'ai gagné les 40 millions au Loto. Le problème c'est que je ne joue pas alors je me demande si cela ne compromet pas mes chances de gagner un jour (*je te rassure tout de suite, ceux qui y jouent n'en ont guère plus que toi...*).
Ah oui, pour finir, pour tous ceux qui aimeraient connaître la fille qui est le compromis de Kim Basinger, Julia Roberts, Sharon Stone et Michelle Pfeiffer, ben, j'suis désolée, je la connais pas.

Christian Roger, Chartres de Bretagne

Fan de la trilogie **Star Wars**, je vous fais parvenir la photo d'une maquette que j'ai réalisée. Il s'agit d'un AT-AT (*à tes souhaits, mon petit !*) vu dans **L'Empire Contre-Attaque** et dans quelques plans furtifs du **Retour du Jedi**. Je travaille actuellement avec un logiciel de dessin et d'animation appelé 3D Studio et en me référant au plan fourni avec la maquette, j'ai redessiné chaque pièce de l'AT-AT (*...attends, on va fermer la fenêtre*) et j'en suis à présent au stade de l'animation.
J'aimerais que vous consacriez un dossier sur la trilogie, comme vous l'aviez fait pour **Alien** à la sortie **d'Alien 3**. Le quatrième épisode doit sortir en 1997, mais peut-être avez-vous déjà quelques informations qui pourraient calmer notre curiosité.

Dr. Jérôme Olivier, Roquestron

Par la présente missive, je tiens à vous informer de l'influence néfaste de votre magazine sur l'un de mes patients. Cet individu névrosé a assommé un buraliste avec un service à fondue. Il reprochait à ce dernier de ne pas avoir le dernier numéro de *Mad Movies (évidemment, c'est dur, mais compréhensible, au fond)*. Peu après son internement, il a tenté de se donner la mort en regardant *TF1* pendant plus de six heures, pour protester contre la suppression de son magazine favori.
L'inefficacité des électrochocs et des anxiolytiques m'oblige (à contre-cœur) à vous faire parvenir le bulletin d'abonnement ci-joint.
Je ne vous salue pas, Mr. Putters.
PS.: Il menace de tuer son compagnon de cellule, un hockeyeur méconnu du nom de Jason Vorhees, si vous ne publiez pas ma lettre.

Alors là, laisse-le faire, ça nous fera des vacances, tiens !
Sinon, je remarque ces derniers temps une forte poussée des ventes en milieu médical, quel est votre diagnostic, docteur ? J.P.P.

Philippe Karakasyan, Groslay

Chère Tata Mad !
Etant un fervent de D.A. nippons, je fus très agréablement surpris par ton dossier manga du n°91. Habilement rédigé, avec de belles photos. Pourtant, un point m'ennuie : tous les films dont vous parlez sont le parfait reflet de ce que le public français déteste chez les Nippons : la violence ! En oui, **Urotsukidoji** = gore, sexe, un peu de métaphysique certes, mais bon... **Tokyo, la Dernière Megalopolis** = gore, thriller, violence, etc...
Cela manque de diversité, alors que nous savons qu'il existe d'autres genres abordés par l'animation nippone. Le drame, avec **Windaria**, le *Roméo et Juliette* made in Japan. La SF pure avec **Honne Amiss**, un **Etoffe des Héros**, revu et corrigé façon plus lyrique. La comédie avec la série des **Lamu**, etc...
En fait, le Manga est la victime d'idées reçues (merci Club Do', merci la censure, merci les doublages ridicules...), on se bat contre vingt ans de préjugés.
Petite info au passage, Syd Mead, célèbre designer sur des films comme **Star Trek** ou **Blême Rumeur** (non, **Blade Runner**, c'est mieux !), vient de signer la conception graphique du nouveau D.A. **Space Cruiser Yamato**, des décors à couper le souffle, des vaisseaux superbes... Comme quoi, la coopération US/nippone fonctionne encore.

Comme tu as pu le constater, les films chroniqués correspondaient à autant de sorties vidéo, nous n'avons donc effectué aucun choix. J.P.P.



LE TITRE MYSTERIEUX



- Déjà trois siècles que j'en écrase, je me demande si je ne vais pas être en retard au boulot, moi...
De quel film sort ce cliché ? C'est ce qu'il faudra savoir pour découvrir gratuitement à votre éveil le prochain numéro de *Mad Movies*.

Un seul lecteur a identifié notre titre précédent. Il s'agit de J.M. Bigeard, de Nantes (mes félicitations mon général,... ah bon, c'est pas lui ?), qui a reconnu une scène de **L'Esclave de Satan** du besogneux Norman J. Warren.

■ ■ ■

Vds 2 F pièce + de 1000 jaquettes *Télé K7*. Envoyez vos listes de recherche et n° de tél. à Claude Amigo, 65 rue de l'Egalité, 62420 Billy Montigny.

Vds BD (*Lug, Strange, Conan...*), posters, trading cards, comics, VHS... Ech. possible. Liste contre 1 timbre à Fabien Calloud, 74000 Annecy.

Rech. VHS de **Silent Running** (1972, Douglas Trumbull). Olivier au (16-1) 48.88.08.64.

Vds nbreux jouets, gadgets, maquettes de **Star Wars**. Liste contre enveloppe timbrée à Adam Marchand, 9 rue J.J. Rousseau, 94100 St Maur.

Passionné de BO aimerait éch. son stock contre BO de qualité (*les tiennes ne sont pas bonnes, ou quoi ?*). Liste contre env. timbrée à Frédéric Renaudon, 24 rue Lamblardie, 75012 Paris.

Vds collection complète de *Starfix*, prix à débattre. Bruno Campacci, 25 rue Victor, 54000 Nancy.

Vds 26 figurines **Star Wars** (150 F), 300 films VOST (100 F pièce). Liste contre enveloppe timbrée à Benoit Bertrand, 783 avenue Paul Porguel, 34090 Montpellier.

Vds épisodes de ***Goldorak*** (5 heures) (*ben tu t'les gardes, mon pote !*) + clips et concerts de vos artistes préférés. Lionel au 40.02.06.23.

Vds 120 F pièce + de 150 VHS (**True Romance, Chasse à l'Homme, Jurassic Park, Dracula**...). Liste contre 1 timbre à Olivier Chateau, 23 rue Baratier, 95100 Argenteuil.

Vds BO CD d'**Akira** et BD "Rêves d'enfant" d'Otomo. Raphaël Mary, 10 rue Barbey d'Aurevilly, 27300 Bernay.

Vds nbreux épisodes de ***La Quatrième Dimension***. Karim au 20.75.89.42.

Vds *Starfix* 1 à 19. Rech. VHS de **Hurlements 6, Le Fléau, Warlock 2, Captain America, Hidden 2, Le Retour des Morts-Vivants 3, Philadelphia Experiment 2**. Yanis Lafon, 82 rue Antonin Debidour, 24300 Montron.

Vds 3000 BD *Lug, Arédit*, comics et jouets **Star Wars**. Liste à T. Allié, 5 rue Jean Giraudoux, 89300 Joigny.

Vds ou éch. jouets **Star Wars**. Liste contre enveloppe timbrée à D. Obin, 70 rue Roger Salengro, 62160 Bully les Mines.

Rech. BD de James O'Barr "The Crow" et tout ce qui se rapporte au film et à Brandon Lee. Véronique Malisse, 407 rue de Vaugirard, 75015 Paris.

Rech. tout sur Bobby Gillepsie et sur Nine Inch Nails). Vds CD et K7 heavy et rock. Liste sur demande à Delphine Hui, 35 A rue Carnot, 77100 Mareuil-lès-Meaux. Ch. aussi musicos pour former groupe (influences : L7, Nin, Misfits, Primal Scream) et corr. métalleux fondus d'épouvante et de bizarre. (*C'est trop long Delph'... La prochaine fois, on sucre !*).

Vds CDV PAL/NTSC, de 50 à 150 F : **Docteur Rictus, Le Sous-sol de la Peur, A Toute Epreuve, Le Syndicat du Crime 2**, etc.) + VHS PAL/SECAM 50 F pièce. Olivier au 64.76.71.04.

Vds nbreuses jaquettes SF/horreur *Télé-Vidéo-Jaquettes*. Liste sur demande à Martine Caron, 37 place Roland, 59710 Pont à Marcq.

Ch. jaquettes de **Mad Max 2, Terminator, Brain Dead, La Famille Addams, SOS Fantômes** et **Jason Goes to Hell**. Daniel Biga, 79 allée de la Rouguière, 13011 Marseille.

Rech. tout sur l'actrice Simone Simon (docs, photos, affiches et films). Adam Joffrain, 1 place Marconi, 37100 Tours.

Rech. tout sur Queen et la trilogie **Retour vers le Futur**. Philippe au 33.59.98.10. après 18 h.

Rech. affiches de films : **Vendredi 13, Freddy, Batman le Défi, Evil Dead 3** et plein d'autres... Olivier Dumont, 13 rue des Quarantes, 80140 Oisemont.

Vds/éch. VHS de **Jason le Mort-Vivant** contre VHS de **Twin Peaks**. G. Burneau, 3 rue des Vignes, La Bujaudière, 85700 La Meilleraie Tillay.

Vds BO CD de **Rampage, Wolf, Miller's Crossing, Prospero's Book**, A tribute to Alex North. 50 F pièce ou 200 F l'ensemble. David Giu, 23 impasse Val Hénot, 62224 Equihen.

Vds maquettes **Star Wars** et magazines divers de SF. Richard Sanderson, 72 av. Jean Jaurès, 92120 Montrouge.

Rech. tout sur **The Crow** (affiches, photos, clips, reportages TV...). Guillaume Saunier, 13 rue de la Liberté, 91240 Saint Michel/Orge.

Vds affiches tous styles, ou éch. contre VHS bon état (**Dune, 1984, Le Seigneur des Anneaux**). Liste contre 2 timbres à Cédric Boschage, 5 rue du Rider, 87110 Solignac.

ILS OU ELLES CHERCHENT

- correspondant(e)s 12-70 ans aimant S. King, **The Crow**, Starmania, M.M. pour correspondance humoristique, thématique et/ou complètement dingue. Gil, 139 route des Drus, 74400 Chamonix.

- correspondant(e)s 15-19 ans européen(ne)s aimant S. King, le fantastique et la musique. Sébastien Carichon, 1 rue du Cimetière, 02700 Frières-Faillouel.

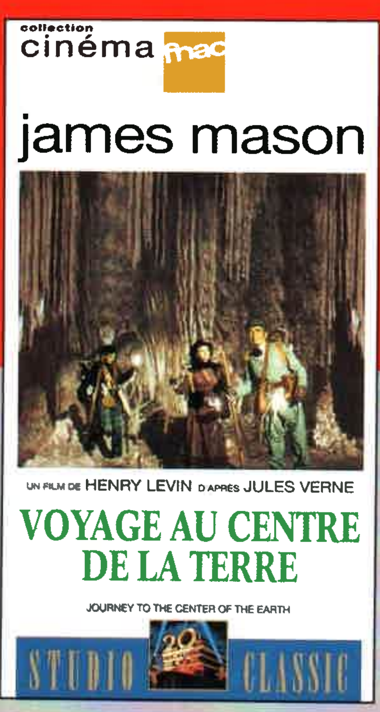
- personnes pour suite du tournage de **The Quest of a Wushu Lover in Dreamland** (*y se sont barrés, les autres, ou quoi ?*). A. Legal au 40.22.00.65.

- acteur 17-29 ans photogénique habitant en Charente. Scénario terminé, tout est prêt ! Andréas au 45.69.78.08.

- correspondantes 20-25 ans sur Reims aimant les effets spéciaux, le cinéma et la littérature fantastiques. Nicolas Huard, BP 112, Ec 3/33, 51090 Reims cédex.

génial !!!

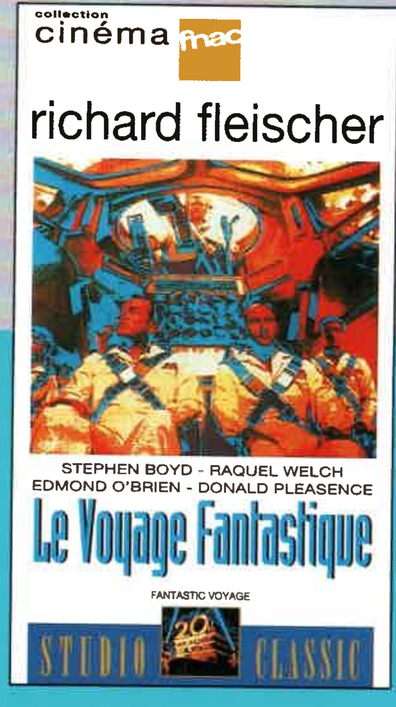












Six classiques du Fantastique et du Suspense dans une collection quatre étoiles !

fnac